ANTONIN-E. PROULX

L'ENJOLEUSE

DEVOTION

L'AMOUR A LA POSTE

PIECES DE THEATRE



1916

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE
L'IMPRIMERIE CANADIENNE
OTTAWA - ONT.



ANTONIN-E. PROULX

L'ENJOLEUSE

DEVOTION

L'AMOUR A LA POSTE

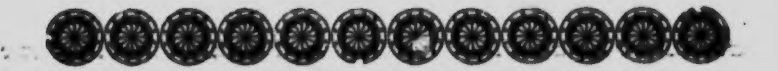
PIECES DE THEATRE



1916

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE
L'IMPRIMERIE CANADIENNE
OTTAWA - ONT.

DÉVOTION



DÉVOTION

Drame en 4 actes, en prose



PERSONNAGES :

MAURICE DE GRANDIER.—56 ans. Gentilhomme français ruiné, qui s'est établi sur une ferme, au Canada, avec sa famille. Il se nomme, dès lors, Grandier tout court.

ARMAND GRANDIER.—Son fils. 23 ans.

JACQUES REYNAUD.—Jeune médecin canadien.

M. HENIER.—Voyageur de commerce.

PIERRE.—Paysan.

M. REVOL.—35 ans.

MADAME DE GRANDIER.—50 ans.

ALINE DE GRANDIER.—20 ans.

Acte premier

La scène représente l'intérieur d'une maisonnette de campagne. Ameuglement simple et rustique, avec quelques objets de luxe qui font contraste, mais ne choquent pas cependant. Porte à droite, une autre à gauche. Fenêtre au fond. Il faut que cette fenêtre soit très large afin qu'on puisse bien voir du parterre, la tête et les épaules des personnages qui passeront au-delà. Aline est occupée à dresser la table. Elle est simplement, mais joliment mise. Sa mère, assise près de la fenêtre, regarde en agitant une évantail de papier peint. Des moissonneurs passent sous ses yeux, et l'on voit des faulx briller. La scène donnera l'impression d'un bel après-midi de juillet, et la lumière devra être aménagée de manière à éclairer plus fortement l'extérieur de la scène que l'intérieur. Des moissonneurs chantent au dehors.

CHOEUR DES MOISSONNEURS.

Choeur.

La faulx brille, s'abat, dans l'herbe dru s'enfonce,
Glisse, crisse et revient en traînant du soleil,
Et dans ce flot qui monte on ne voit pas de ronces,
Mais de l'or !. . .un tas d'or rutilant et vermeil !

Voix d'enfants.

Je suis las, notre maître, et la faulx est bien lourde !
La chaleur a tari la force de mes bras !
Je n'ai même plus d'eau pour boire dans ma gourde. . .

Voix d'homme (seule.)

Patience ! Demain tu te reposeras.....

Choeur.

Travaille enfant ! déjà ta sueur est féconde,
Et c'est elle, mon fils, qui fait vivre le monde...
Travaille, et tu pourras un jour dire à ton Roi :
—J'ai peiné dur, Seigneur, pour le monde et pour Toi...
Et Lui te répondra : Viens reposer ton âme !

Voix d'homme (seule).

A l'oeuvre, mes enfants, car bientôt cette flamme
Qui zèbre l'air, là-bas, silencieusement
Apportera l'orage aveugle aux sombres ailes.....

Choeur.

Le foin s'entasse en monts, tandis que, largement
Fleurissent les épis des avoines nouvelles,
Viennent la nuit, le vent, vienne la grêle aussi,
Maître, la tâche est faite !

Voix d'homme (seule).

Et bien faite ! Merci.

(Sonnerie de cloches).

SCENE I.

ALINE, MADAME GRANDIER.

(Tant que le chant dure, Aline s'occupe à préparer la table, tout en s'arrêtant, de temps à autre, pour écouter. Madame Grandier, elle, écoute sans bouger.)

ALINE.

Bon ! Après les moissonneurs, voici les cloches qui chantent...C'est l'Angelus alors, et père, ainsi qu'Armand ne tarderont guère à rentrer maintenant. Pourvu qu'ils aient entendu tout de même...Ils sont si loin aujourd'hui sur la ferme, et j'ai vu que père avait oublié sa montre ce matin.

MADAME GRANDIER

Si tu sonnais du cor à tout hasard ?

ALINE.

Ah ! c'est que je ne suis pas certaine de le faire sonner, tu sais ! Je veux bien essayer cependant...*(prenant le porte-voix, elle va à la porte et tente de le faire résonner. Parlé.)* Aucun son ! *(elle rit)* Allons ! encore un effort ...là ! un cri...Penses-tu qu'ils ont pu m'entendre ?

MADAME GRANDIER *(souriant)*.

Je n'en jurerais pas....

ALINE *(revenant)*.

Et pourtant il serait bien temps qu'ils reviennent. Ils doivent être fort fatigués, père surtout qui n'est plus jeune, et qui n'a pas l'habitude...Ce pauvre père !...

MADAME GRANDIER

Oui, les malheurs sont venus...Hélas ! vois-tu, ma chérie, la vie c'est comme les saisons : un moment elle est parfaite, ensoleillée, pleine de fleurs, de parfums et d'amour —comme le printemps par exemple—et puis, tout à coup, elle change, elle tombe de l'automne à l'hiver, et...

ALINE (*continuant*).

Et de l'hiver au printemps !...Espérons que nous avons passé l'hiver.

MADAME GRANDIER

Oh ! toi, l'espérance est sur ton front !

ALINE.

Parce que c'est encore l'été !...Mais oui, c'est l'été! Voyez donc comme le ciel sourit—nous sourit, ma mère—et comme nous sommes tous heureux autour de toi...N'est-il pas gai mon père, malgré tout ? Et ne dit-il pas tous les jours que ce changement dans sa vie lui sera salutaire et bienfaisant ? Mais il est aussi content d'être ici que moi.. moi qui ne regrette rien...rien...que la France !

MADAME GRANDIER (*émue*).

Ma douce France !

ALINE..

Mais que dis-je ? Ne sommes-nous pas en France encore ? Est-ce que tous le monde ne parle pas français autour de nous ?

MADAME GRANDIER (*avec un sourire*).

Même Pierre ?

ALINE (*riant aussi*).

Même Pierre—quand il ne fait pas des efforts pour le parler mieux......

MADAME GRANDIER

Tu exagères bien un peu en disant que tous le monde parle français autour de nous...Mais s'il nous est diffic . de nous croire à Paris, rien ne nous empêche de nous imaginer transportés en Normandie.....

ALINE.

N'est-ce pas ? ...Toé, moé..Ces gens-là sont charmants !

MADAME GRANDIER.

Ce n'est pas l'avis de ton frère...

ALINE.

Malheureusement.

MADAME GRANDIER

Et ce n'était pas l'avis de ton père non plus à venir jusqu'à cette année. Lui aussi a eu ses préjugés, ses dédains, ses colères aussi, contre les Canadiens, leurs coutumes et leur langue ; mais il paraît que c'est fini maintenant.... Il s'est aujourd'hui laissé prendre à la splendeur de la terre canadienne, à la sympathie indéniable de ses fils, et cela tant et si bien que j'en suis presque étonnée parfois...C'est dommage que ton frère et lui ne s'entendent pas mieux à ce sujet.

ALINE.

Bah ! Ils finiront bien par s'entendre ! Tenez, justement en voici un de ces braves gars d'ici...Bonsoir, Pierre.

SCENE II.

MADAME GRANDIER, ALINE,
PIERRE (*à la fenêtre*).

PIERRE (*il est tête nue et une faulx brille sur son épaule*).

Bonsoir, madame, bonsoir mamzelle ! M'sieu Grandier n'est pas encore r'venu des champs ?

ALINE (*tout en continuant son travail*).

Non, Pierre, pas encore. Mon père et mon frère sont à la "prairie neuve," tu sais, au bout de la ferme ? Ils n'ont sans doute pas entendu l'Angelus car ils tardent... J'ai donné du cor—du porte-voie—mais je ne suis pas de la force de Roland, et je n'ai réussi qu'à me faire mal à la gorge.

PIERRE (*naïvement*)

Comme vous parlez ben, vous mamzelle !

MADAME GRANDIER (*souriant.*)

N'est-ce pas ?

ALINE (*de même*).

Bon ! voyez-vous ce Pierre qui me fait des compliments !

PIERRE.

C'pas un compliment, c'est une vérité...Il me semble que vous d'vez chanter comme le rossignol qui rôde autour de moé quand j'fauche aux champs...J'peux pas l'entendre sans penser à vous mamzelle Aline...

MADAME GRANDIER *(à Aline)*.

C'est qu'il s'y connaît, vois-tu...

ALINE *(à Pierre)*.

Ah ! bien, en voilà une idée ! Comment le rossigrol peut-il te faire penser à moi ? Je n'ai jamais chanté devant toi, ce me semble, et d'ailleurs je ne chante pas mon ami.

PIERRE *(naturellement)*.

Vous parlez, comme on dirait la même langue...

ALINE.

Tiens ! mais c'est joli comme tout ce compliment... Tu me gâtes, mon ami Pierre, tu me gâtes !

PIERRE.

Oh ! y a pas d'danger, allez !

MADAME GRANDIER

Non... *(changeant de ton)* Et la moisson, Pierre ?

PIERRE.

Elle est ben belle. Le foin a l'épaisseur d'un mur, et la faulx a d'la peine à y entrer... Mais on touche à la fin à c't'heure : tout est fauché et y a pu qu'à l'r'entrer... Dame, il fait chaud, par exemple !

ALINE.

Rien de nouveau au village, Pierre ? C'est toi, à qu'on dit, qui fait le journal dans le pays ?

PIERRE.

Ben, c'est p't'être vrai que j'aime un peu à babiller, mais vous savez, c'pas pour faire du tort à personne... Y a pas grand chose de nouveau dans l'moment, si c'n'est qu'il y a un étranger d'arrivé dans l'village, un m'sieu ben riche, à c'q'on dit... Il a toujours une grosse valise pleine d'argent avec lui, et il achète les récoltes à qui veut les vendre. Justement il va venir voir m'sieu Grandier à c'sujet là, "à" soir....

ALINE.

Vraiment ? En ce cas dépêchons... Il va falloir se préparer un peu s'il nous vient du monde... Et nos faucheurs qui n'arrivent pas !....

PIERRE.

Voulez-vous que je souffle dans la flûte pour vous, et que j'les appelle ?

ALINE.

Ma foi, oui... Cela me rendrait service... *(Pierre prend le porte-voix et souffle puissamment.)* Bravo Cest bravement... appelé, comme dirait la Fontaine... Je te remercie.

PIERRE.

Lafontaine du deuxième rang ?

ALINE.

Non, Pierre, pas ce la Fontaine là... Tu ne le connais peut-être pas...

PIERRE.

Ah ! ça s'peut... Bon, à c't'heure j'm'en vas... Bonsoir, madame, mamzelle, et merci... *(il sort)*.

SCENE III.

ALINE, MADAME GRANDIER.

ALINE.

Mais c'est moi qui te remercie, Pierre...Le voilà parti ! *(revenant)* Le brave garçon ! *(bruit au dehors)* Tiens ! voici nos travailleurs qui reviennent...Pierre a donné du cor pour rien.

MADAME GRANDIER

En effet, ce sont eux.

ALINE *(allant vers la porte)*.

Enfin ! ce n'est pas trop tôt ! Vous avez bien tardé ?

GRANDIER *(entrant suivi d'Armand. Ils sont en costume de travail et paraissent très fatigués)*.

Bonsoir les fées ! Que voulez-vous ! Nous n'avons pas entendu sonner l'Angelus ce soir, et comme j'avais eu la maladresse d'oublier ma montre ici, ce matin, tu nous vois d'ici, n'est-ce pas, questionnant le ciel et tendant l'oreille vers l'église du village ? Nous revenions cependant quand tu as sonné du cor, Aline...A propos, sais-tu que tu es d'une belle force sur le cor, petite ! Mâtin ! Quelle vigueur ! Les montagnes là-bas en répètent encore les échos.. On ne le dirait pourtant pas à te voir ainsi svelte et fine comme une abeille blonde...Enfin, la toilette à la fontaine nous a pris encore quelques minutes, ce qui vous explique

notre retard. Mais puisque nous sommes tous là maintenant, à table n'est-ce pas, à table !

ALINE *(tout en servant)*.

Oh ! tu sais, père, ce n'est pas moi qui vous ai appelé tout à l'heure. Pierre, notre voisin qui passait, m'a rendu ce service. Je lui ai même fait des compliments sur sa vigueur...

ARMAND *(léger)*.

Ils sont bien tous semblables ces Canadiens-français : du nerf, de la force physique, de l'endurance et... c'est tout....

ALINE *(avec reproche)*.

Oh ! Armand !

MADAME GRANDIER.

Ne recommençons pas le débat quotidien, je vous prie..Aline tu ne sembles pas te rendre compte que ton frère plaisante, qu'il n'est pas sérieux, et toi, Armand, il serait bon, je crois, de cesser ces plaisanteries... Je t'assure qu'elles sont de très mauvais goût.

ARMAND *(plus sombre)*.

Pas sérieux ? Vous dites que je ne suis pas sérieux ? Permettez-moi de vous dire que depuis notre arrivée sur cette ferme, je le suis devenu de jour en jour d'avantage, et que ce soir, après une journée de labeur dont un nègre ne voudrait pas, je le suis plus que d'habitude...Je déteste les paysans d'ici...

GRANDIER.

Cela prouve tout simplement, mon ami, que tes antipathies sont aveugles et peu intelligentes, en somme..... En tout cas, elles sont beaucoup plus tenaces que les miennes. Moi, après avoir bien étudié les paysans du pays, j'en suis venu à la conclusion que nous aurions tort de mépriser cette héroïque et forte branche de la race française, et qu'un jour viendra où nous serons heureux de les sentir près de nous... Ils valent bien nos paysans de France, et dans les villes, nous trouvons bien des citoyens, des bourgeois, des "gentilhommes" qui valent souvent les nôtres...Ainsi, Armand, je t'avertis que, dorénavant, je suis de l'avis de ta soeur contre toi, à ce sujet... *(à sa femme)* Qu'en dis-tu, mon amie ?

MADAME GRANDIER.

Mon Dieu, il me semble que nous leur faisons trop d'honneur en nous occupant d'eux de la sorte. Certes, ce sont de braves gens, mais....

ARMAND.

Mais ce sont ou des rustres, ou des parvenus, ou....

ALINE *(avec force)*.

Des héros !

GRANDIER.

Bravo, Aline ! Tu exagères peut-être un peu, mais je préfère cette exagération à l'autre...Moi aussi je préfère les rustres aux fils à papa trop civilisés ; les parvenus de mérite aux riches égoistes et vicieux, les ennuyeux aux ennuyés et les belles âmes aux âmes compliquées et de force douteuse... ...

ARMAND (*avec une gaiété forcée*).

C'est une gageure alors ?... Aline, me voici, en effet, seul contre toi... (*se renversant sur sa chaise.*) Eh bien, tant pis ! Vos Canadiens n'y gagneront rien... Vous me permettez, n'est-ce pas, de les détester cordialement ?

GRANDIER (*haussant les épaules*)

Oh ! pour ce que ça leur fera tort, tu sais !

ALINE.

Et puis, ne dis pas que tu es contre moi : tu ne l'es pas ou je ne te connais plus... Avoue tout de suite que tu fais de l'esprit à leurs dépens, et que ton ironie n'est qu'un prétexte pour ne pas perdre l'habitude du "feu d'artifice" des gens d'esprit, pour la rentrée en France ?

ARMAND.

Oh ! la rentrée en France ! Du train dont nous y allons, ce ne sera pas de sitôt... Et puis, tu as tort de croire que je plaisante quand je parle des paysans canadiens... C'est peut-être une branche du grand arbre français que cette ... nationalité — j'allais dire cette tribu — mais c'est une branche inférieure et qui ne porte point de fruits...

GRANDIER.

La branche est jeune, en effet, mais l'arbre est fécond et personne ne peut dire ce que le plus humble rameau de cet arbre portera de fruits un jour...

ARMAND.

Pas celui-ci : il est déjà pourri par le "matter of fact" américain, et disparaîtra demain, après-demain, qu'importe !

MADAME GRANDIER.

Je crois aussi que le flot montant du peuple américain —des anglo-saxons—finira fatalement par noyer les quelques millions d'anciens français qui habitent le pays...

GRANDIER.

Eh! bien, moi je ne crois pas...Je ne crois pas cela parce que j'ai lu leur histoire...Ces Canadiens-français ont toutes les qualités qui font les peuples forts, et si nous, Français de France, nous avons plus d'éducation, de culture, de raffinement, nos frères d'ici ont pour eux les immenses forces naturelles—morales et physiques—que nous avions nous-mêmes voilà deux cents ans...Nous sommes peut-être la tête du grand arbre, mais une partie du coeur, mais une grande partie de la sève est ici...

ALINE.

A ton tour, père, bravo!...Un peu de vin?

GRANDIER.

Oui, merci.

MADAME GRANDIER.

Quoi qu'il en soit, et pour ma part, je ne déteste ni n'admire plus que de raison les habitants de ce pays. Ils me font bien l'effet d'être un peu trop...comment dirai-je? trop près de la nature...Mais je reconnais volontiers leurs qualités et leur force...

ARMAND (*triomphant*).

Tu cherches les mots, tu hésites...Dis donc tout de suite que tu les méprises!

MADAME GRANDIER.

Non, car ce ne serait pas vrai. . . Ils me sont, tout au plus, indifférents.

ALINE *(avec chaleur)*.

C'est que tu ne les connais pas assez bien, mère, qu'ils te sont indifférents. . . Ah ! si, comme moi, tu les connaissais, si tu les voyais tous les jours et dans toutes les occupations ; si tu étais passée au milieu d'eux comme j'y passe, moi, tous les jours, comme tu les aimerais toi aussi. *(Armand hausse les épaules.)*

GRANDIER *(à sa femme)*.

Aline a raison. Je crois, en effet, chère amie, que tu es restée trop "grande dame" sur cette ferme pour comprendre à fond ces gens-là. Mais je ne désespère point : encore un an ou deux de séjour ici et tu les aimeras sans doute . . . *(souriant)* moins qu'Aline peut-être, mais beaucoup plus qu'aujourd'hui. . . .

ALINE *(vivement)*.

Avez-vous bien soupé, père ? Et toi, Armand ?

GRANDIER.

Très bien. Tu es bien la française qui sait faire des miracles de rien et qui s'y délecte. N'est-ce pas, Armand ?

ARMAND.

Tu as fait quelque chose de rien : c'est le cas de le dire. . . . .

ALINE.

Merci...Ah ! et puis, vous savez, père, le docteur Reynaud ?

ARMAND (*appuyant*).

Le grand ami Jacques !....

GRANDIER.

Eh bien ?

ALINE.

Il s'est fait moissonneur : je l'ai vu passer tout à l'heure, une faulx sur l'épaule....

ARMAND (*avec parti pris*).

Son véritable état : les ânes sont faits pour travailler la terre....

MADAME GRANDIER.

Oh ! mais voyons !

GRANDIER.

Vraiment Armand, je ne te reconnais plus...Tu te gâtes, mon ami, tu te gâtes : je t'ai connu plus d'esprit...

ARMAND.

C'est le pays sans doute qui se déteint sur moi...

GRANDIER (*se levant*).

Ah ! ça, mais qu'est-ce qui te prends, ce soir ? Pourquoi ces méchancetés à l'adresse du docteur Reynaud ? Jacques est un brave et fier garçon, un médecin qui fera son chemin, et je n'ai qu'un regret : c'est qu'il soit à peu près

dans la même position que nous, c'est-à-dire très peu fortuné ...Il mériterait mieux. (*il se prépare à sortir. Madame Grandier retourne s'asseoir près de la fenêtre. Armand reste assis à la table, mais ne mange plus. Aline debout près de lui, le regarde*).

ARMAND (*négligemment*).

Et vous l'admirez tellement, n'est-ce pas, que "ce qu'il mérite", vous le lui donneriez volontiers si la chose était possible....

ALINE (*allant à sa mère*).

Oh ! le méchant frère !

GRANDIER (*revenant ; d'un ton bref.*)

Aline, veux tu te rendre chez notre voisin Pierre, afin de le prier de venir me parler tout à l'heure ? Il me faut de l'aide pour demain, et tu lui diras que j'ai pensé à lui...

ALINE (*qui comprend pourquoi son père veut l'éloigner*).

Mais, père !

GRANDIER.

Va, ma chère enfant...(*Aline sort à regret*).

SCENE IV.

MADAME GRANDIER, GRANDIER, ARMAND.

GRANDIER (*revenant s'asseoir à la table*).

Et maintenant, mon ami, entendons-nous....

MADAME GRANDIER (*allant à lui*).

Que veux-tu dire ? J'espère que cette discussion ridicule ne va pas continuer. . . .

GRANDIER.

Je désire m'expliquer avec Armand, une fois pour toutes. Je suis las, très las, de ces scènes continuelles et du ton provoquant qui semble lui être devenu habituel. . . Je veux lui rappeler, s'il l'a oublié, qu'un de Grandier ne parle point comme il l'a fait tout à l'heure. . . .

MADAME GRANDIER.

Mais enfin ! . . .

ARMAND.

"Une" de Grandier ne peut pas, non plus, épouser un petit médecin de campagne, et si j'ai parlé comme je l'ai fait tout à l'heure, c'est que je vois très bien où nous allons. .

MADAME GRANDIER.

Mais il n'a jamais été question de mariage entre Aline et le docteur Reynaud ! Où as-tu pris cette idée, voyons ?

GRANDIER.

Et quand cela serait ? Quand cela serait que le docteur aimerait notre fille, et que notre fille aimerait le docteur ? . . . Qu'il chercherait même à obtenir sa main ? . . . qu'il l'épouserait ?

ARMAND (*avec mépris*).

Un paysan !

GRANDIER.

Ce n'est pas le titre qui fait le gentilhomme, mon ami.. Ce n'est pas l'argent qui refait les blasons de famille, et cela je le sais bien—je le sais mieux—depuis que je suis ici....La noblesse, c'est le travail sous toutes ses formes.

MADAME GRANDIER.

Mais à quoi bon parler de ce mariage...

ARMAND *(à son père)*.

Alors le titre auquel nous avons droit, celui de comte de Grandier ne vous dit plus rien, vous semble un hochet depuis que vous vous êtes fait fermier ? Permettez-moi de vous dire que moi, j'y tiens énormément à ce titre, et que je le porterai volontiers quand nous serons sortis de cette galère...

MADAME GRANDIER *(allant à son fils)*.

Mon Dieu, Armand, cessons cette discussion.... Elle est oiseuse puisqu'il ne peut aucunement être question d'un mariage entre Aline et le docteur Reynaud... *(à son mari)* Car enfin tu sais bien qu'Aline est promise à son cousin Marcel qui l'attend en France.

GRANDIER *(amer.)*

Oui, si elle y retourne riche...Encore un viveur, un inutile, une non-valeur...Dis ce que tu voudras, mon amie, le docteur Reynaud vaut beaucoup mieux que Marcel, à tous les points de vue...Et puis, pourquoi de l'orgueil aujourd'hui ? Quel est ton état, Armand ?

ARMAND *(avec une colère à peine dissimulée.)*

Moissonneur aussi, c'est vrai ! Mais le diable sait que ce n'est pas de ma faute pourtant !

MADAME GRANDIER.

Mon enfant !

GRANDIER *(avec dégoût.)*

Laisse ! C'est sa culture qui perce...

ARMAND *(se levant.)*

Ah ! laissez-moi parler à la fin ou je creverai de rage! Ah ! quoi ? vous, elle, moi, derniers descendants d'une noble famille de France, nous en serions réduits à fouiller de nos mains une terre étrangère, à mouiller de nos sueurs ce carré de sable qui nous donnera à peine de quoi "subsister jusqu'à la saison nouvelle ?" Et vous semblez vouloir vous accommoder de cela, vous ? Vous, mon père, vous parlez d'amour, de fiançailles, de mariage—comme si nous étions de ces Canadiens-français qui se marient à vingt ans, sans le sou, sans place et sans avenir... Vraiment, je vous admire—si je ne vous comprends pas....

MADAME GRANDIER *(effrayée).*

Armand, Armand ! Je t'en prie, tais-toi !... Tu ne sais plus à qui tu parles !

ARMAND *(avec violence).*

Laisse-moi achever, mère... Je n'étais pas né, moi, pour traîner cette vie de gratteur de terreau, d'anachorète, d'"habitant" comme disent ces brutes de paysans, et je veux Paris ! Je veux Paris ! C'est là, et non ici, que

je referai notre fortune, et c'est là que j'irai vivre et mourir... *(allant s'asseoir)* Et maintenant, causons d'affaires: je retourne là-bas tout de suite... Je ne veux plus subir cette tâche de galérien plus longtemps... L'impatience, le dégoût, la fatigue, tout cela met en mon coeur un tel levain de colère que je n'y puis plus tenir... Je m'en vais. Mais comme je n'en ai pas les moyens, il s'agit de s'arranger, n'est-ce pas ?

GRANDIER *(froidement)*.

Tu veux retourner à Paris ? A ton aise. Seulement, tu sais que tout l'argent que nous avions de disponible est placé sur cette ferme et dans son exploitation... Nous l'avons payée cinq mille dollars, comme tu sais, mais elle en vaut dix mille aujourd'hui, et ce n'est pas mal vraiment pour une galère... A ce compte-là, en effet, elle en vaudra vingt mille dans cinq ans, et ce n'est pas tout... Elle nous rapporte en ce moment au-dessus de mille dollars net par année en plus, et nous ne faisons que commencer....

ARMAND *(avec impatience)*.

Je sais....

MADAME GRANDIER.

Non, tu ne sais pas.... Ecoute.

GRANDIER.

Si tout savais tout cela, en effet, tu ne dirais pas, comme tu l'as dit tout à l'heure, que ta fortune est à Paris. Que peut te donner Paris ? Par quels moyens—j'entends par quels moyens honnêtes—feras-tu rapidement fortune là-bas ? Ici, c'est vrai, le travail est ardu et l'édification

d'une fortune est difficile, mais elle est sûre aussi, et je la vois venir.

ARMAND (*se promenant*).

Admettons que je ne fasse pas fortune en France... J'y vivrai du moins selon mon rang, selon mes goûts et mes besoins, et cela me suffirait—pour le moment...Il y a là l'armée, la fonction publique, que sais-je ? Mon Dieu, je ne demande pas l'impossible... Donnez-moi une petite part de l'argent qui doit me revenir plus tard, afin de me permettre de retourner en Europe, et....

MADAME GRANDIER.

Mais nous venons de te dire que c'est impossible... Impossible !

ARMAND.

Bah ! Et pourquoi, impossible ?

GRANDIER (*pâle mais toujours froid*).

Il me semble que je t'ai expliqué...Je n'ai pas l'argent disponible et je ne peux pas m'en procurer, en ce moment du moins...Je le regrette pour toi, mais nous sommes condamnés—toi, moi, nous tous, à vivre comme des paysans et non comme des millionnaires...Il faut savoir en prendre son parti.

ARMAND (*avec colère*).

Cela vous est facile à dire...Mais enfin, ne pourriez-vous pas recourir à un emprunt, à ....

GRANDIER (*avec force*).

Jamais !

MADAME GRANDIER.

Oh ! l'odieuse scène !...Tenez, je vous en prie tous les deux, brisons là ce débat, et attendons les événements.. Je suis certaine que bientôt il nous sera possible de t'aider à retourner en France...Oui bientôt... *(allant à son fils)* Je t'en supplie, Armand, tais-toi, ne dis plus rien...

ARMAND *(dur)*.

Je suis au désespoir, ma mère, mais, comme je le disais tout à l'heure, je ne veux pas une semaine de plus ici... Il faut que je parte et je partirai....

GRANDIER *(avec une violence soudaine)*.

Eh bien, va-t'en !

MADAME GRANDIER *(avec un cri)*.

Mais je ne veux pas, moi !...Je ne veux pas que tu le chasses ainsi !...C'est mon fils, mon fils !...Et il me restera, n'est-ce pas, Armand, dis ?...Tu vas rester ? Tu ne quitteras pas ta mère ?

ARMAND *(se dégageant)*.

Non, je ne resterai point ! Mais je ne partirai pas, du moins, avant d'avoir réglé nos affaires et nos comptes.. J'ai des droits—des droits que vous ne nierez point sans doute ? A défaut de la fortune que vous...que nous avons perdue en des spéculations...malheureuses...il me semble que j'ai le droit à une part de ce qui en reste...Je suis majeur... *(brutalement)* J'ai besoin d'argent : je demande mon dû.....

MADAME GRANDIER.

Est-ce toi qui parles, Armand ? Toi, mon fils *(elle pleure)*.

GRANDIER.

C'est enfin "lui", en effet. . . .

ARMAND.

C'est enfin moi, si vous voulez. . . Il faut à de certains moments agir et parler comme une brute, et j'en suis à un de ces moments-là. . .

GRANDIER.

Cela dépend du personnage. . . Je le crois vrai de toi, cependant, et c'est pourquoi je désire—je veux—que cette scène prenne fin. Brisons-là.

ARMAND *(avec rage)*.

Je n'ai pas encore fini. . . Je veux mon salaire, mes gages. . . Je peux revendiquer comme mien le dollar par jour que "gagne" Pierre, et les tâcherons comme lui, n'est-ce pas, puisque je fais le même travail et partage la même vie ?. . . Comptez-moi ce salaire, et. . . et je vous abandonne le reste. . . *(à part)* Pour aujourd'hui. . . .

GRANDIER *(avec un geste las)*.

Soit ! Demain, si je vends mes fourrages.

ARMAND.

Et si ces fourrages ne sont pas vendus demain ?

GRANDIER.

Tu attendras.

ARMAND (*il va pour protester avec colère quand tout à coup il aperçoit sa mère qui lui fait signe de se taire.*)

C'est bien, j'attendrai....

GRANDIER (*prenant son chapeau*).

Et maintenant, pas un mot à Aline de ce qui vient de se passer...Et surtout ne revenons plus sur ce sujet. (*allant vers la porte*) Je vais faire une promenade. S'il vient quelqu'un tu leur diras que je rentrerai dans quelques instants. (*Il sort.*)

SCENE V.

MADAME GRANDIER, ARMAND.

MADAME GRANDIER.

(*Rapidement elle va vers son fils, l'entraîne et le fait asseoir près d'elle. Puis elle veut parler, mais la douleur est la plus forte, et elle pleure doucement, accoudée sur le dossier d'une chaise*). Armand !

ARMAND (*avec un peu d'émotion d'abord, puis s'oubliant de plus en plus*).

Mère !...oui, c'est vrai, j'ai parlé tout à l'heure comme un goujat...Mais que veux-tu ? Je ne pouvais plus y tenir...Le coeur me montait aux lèvres quand, le matin, je partais pour les champs...Ah ! Dieu, les labours, le soin des bêtes, la hideuse besogne !...Et cette besogne, la faire quotidiennement avec, le dimanche, pour toutes relations, une visite de rudimentaires paysans...Non, mère je ne pouvais plus y tenir...Il fallait que ce que j'avais sur le coeur, crève, et...je suis content...oui, je suis content, de

ce qui s'est passé, de l'explication que nous avons eue ensemble...Je vais retourner à Paris maintenant, et dans un mois je serai de nouveau dans mon élément, je jouirai du bien-être de la culture supérieure sans laquelle l'homme n'est qu'une brute, et quand je reviendrai—car je reviendrai—ce sera pour vous arracher d'ici à votre tour....

MADAME GRANDIER (*s'essuyant les yeux*).

Je comprends, oui je comprends qu'avec l'éducation que tu as reçue en France ; qu'avec tes goûts et ta nature hautaine et délicate, tu songes à retourner là-bas...Et je t'y aiderai, puisque c'est nécessaire...Mais ce que je ne comprendrai jamais cependant, c'est que tu aies parlé comme tu l'as fait tout à l'heure...

ARMAND.

Je te l'ai dit, je...

MADAME GRANDIER.

Non, n'en parlons plus...Je ne sais pas ce que ton père fera demain, et nous n'attendrons pas jusque là...Voyons, tu as besoin de combien pour ton voyage d'ici à Paris ?

ARMAND (*détaché*).

Mais il n'y a pas que le voyage...Il faudra que je me case là-bas, que je m'installe, que je subsiste...Je crois que vingt mille...oui, vingt mille francs...

MADAME GRANDIER.

Vingt mille francs ! Mais je n'ai pas...je ne peux pas me procurer pareille somme en ce moment !...Tu sais bien que je n'ai pas d'argent ; que ma dot a servi à l'achat

de cette ferme, et sert encore à son exploitation...Que dis-je ? Mais je n'ai pas dix mille francs à ma disposition !

ARMAND (*avec dédain*).

Dix mille francs ! Que ferai-je avec pareille somme? Je ne peux pas tomber sur les boulevards et dans les salons de Paris avec l'allure et les habits d'un paysan canadien ? Allons ! ne me dis pas que tu ne pourrais pas, si tu le voulais absolument, me trouver vingt mille...quinze mille au moins !...Naturellement ce ne serait là qu'un prêt, et....

MADAME GRANDIER (*s'essuyant les yeux*).

Ecoute, j'ai des bagues en diamants...Je vais te les donner...Qu'ai-je besoin de bagues en diamants dans cette solitude ?...Oui, oui ! je n'y pensais pas tout d'abord, mais je vois bien que c'est le seul moyen de nous tirer d'embarras...Tu les vendras sans doute très cher, car les diamants sont de tout premier ordre, et la somme qui t'en reviendra te suffira amplement, je crois, pour partir...

ARMAND (*avec un geste de triomphe vite reprimé*).

Les vendre ? Oh ! non !...Mais on pourrait—pour peu de temps sans doute—les mettre en gage...(*avec un rire forcé*) les porter chez "ma tante !".

MADAME GRANDIER (*lasse*).

Comme tu voudras...Je vais te les chercher...

ARMAND (*l'arrêtant*).

Bien !...(*s'approchant*) Allons, mère, du nerf, du courage...Je ne pars pas pour le bagne, ni pour la guerre

...Je vais en France m'occuper selon mon rang—m'occuper à refaire pour...toi, pour nous tous, une autre fortune dont tes diamants formeront le point d'appui initial...Et quand je serai riche, je reviendrai vous chercher...vous tirer de cette vie où vous vous ennuyez à mourir, de toutes ces misères...Allons ! tu es pâle, fatiguée...Veux-tu que j'appelle Aline ? (*Madame Grandier fait signe que non*). Non ?...Si tu allais te reposer, alors ?

MADAME GRANDIER (*heureuse*).

Et l'on dit que tu es méchant, toi, mon fils, que tu n'as pas de coeur, Armand...

ARMAND (*l'entraîne doucement vers la porte*).

Que veux-tu ! Père, ainsi qu'Aline sont aveuglés par leur toquade pour ce docteur Reynaud....

MADAME GRANDIER.

Oh ! ce docteur ! Je n'oublierai jamais qu'il a été la cause de cette scène affreuse....

ARMAND.

Il n'en a été que le prétexte, mais qu'importe : il n'en épousera pas moins Aline...

MADAME GRANDIER.

Jamais ! (*elle sort*).

(*Fin du premier acte.*)

Acte deuxième

Même scène qu'au premier acte. Le même soir, mais un peu plus tard. Au lever du rideau la scène est vide. Puis Madame Grandier entre à droite avec précaution, marche sans bruit vers la porte du fond et frappe doucement. Armand paraît.

SCENE I.

MADAME GRANDIER, puis ARMAND.

J'ai tardé n'est-ce pas ? Mais j'ai été retenue par ton père...Et pourtant, j'avais tant peur que tu ne sois parti !

ARMAND.

Eh ! le pouvais-je ? Je ne pouvais songer à m'en aller sans...

MADAME GRANDIER *(heureuse.)*

En effet...Tu ne pouvais nous quitter ainsi, sans nous avoir revus, sans nous avoir dit adieu, et surtout sans avoir fait la paix avec ton père...

ARMAND.

Ne parlons pas d'une paix impossible...Je suis resté jusqu'à ce soir parce que je ne pouvais...te quitter d'abord sans t'avoir revue, et puis, tu comprends ? j'ai un besoin pressant de ces diamants...

MADAME GRANDIER *(frappée au coeur.)*

Ah oui...C'est juste, les diamants...Je n'y pensais plus...Je vais te les chercher...

ARMAND.

Je croyais que tu me les apportais. . .

MADAME GRANDIER.

Non. . . j'avais oublié. . . C'est vrai, je n'y pensais plus. . . . .

ARMAND.

Je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas, que ce n'est qu'un prêt que tu me fais là, un simple prêt. . .

MADAME GRANDIER.

Oui, oui. . . Attends-moi un moment. . . *(fausse sortie. On entends les voix d'Aline et de Jacques, tout près dans la coulisse. Armand fait un geste violent et s'éloigne).*

ARMAND.

Encore cet homme !. . . Je ne veux pas le voir. . . du moins pas maintenant. . . Ecoute ! je vais m'en aller pour quelque temps, mais je reviendrai quand il ne sera plus là. . . Surtout, pas un mot de nos affaires, n'est-ce pas ? Allons ! *(Il sort).*

SCENE II.

MADAME GRANDIER, ALINE, JACQUES.

JACQUES *(entrant à la suite d'Aline).*

Vous permettez, n'est-ce pas, madame, que je vienne jusqu'ici pour causer ? Vous m'y avez habitué maintenant, et puis, il y fait si bon chez soi !

MADAME GRANDIER *(énervée)*.

Mais oui...monsieur...certainement... *(elle s'assied)*.

JACQUES.

Merci, madame. Et maintenant je suis chez moi ! *(Aline va s'appuyer sur le dossier du fauteuil où sa mère est assise. Jacques s'assied)*. La scène m'est familière, me rappelle vraiment ma jeunesse, mon adolescence, mes parents perdus, mon foyer, et je vous remercie, madame, de me permettre de faire revivre, de temps à autre, toutes ces choses. Comme c'est calme et gai, ici ! Le bonheur habite cette maison sans doute. Il y niche, il s'y cache, qui sait ? peut-être en ce coin, sous ce meuble, dans les cendres du foyer, et je l'y verrais fort bien si je le méritais...Sans doute encore il sort la nuit et s'amuse à jeter des féeries autour de vous, des songes, des espérances et des joies... Il est toujours avec vous, vous suit, vous hante, et j'en serais jaloux si c'était possible...Comment est-il fait, mademoiselle, M. le Bonheur ? Vous devez le connaître intimement aujourd'hui ?

MADAME GRANDIER *(à part)*.

Hélas !

ALINE *(riant)*.

Ah ! vous savez, monsieur le poête, si le bonheur habite ici, je ne l'ai jamais vu...Je dis une folie ! Comme si l'on pouvait voir une abstraction ! ...Car enfin, le bonheur peut-être composé de tant de choses que, puissions-nous le voir sous une forme concrète et palpable, cela ferait sans doute un drôle de personnage...Voyons—à mon tour—vous qui êtes dans le secret des dieux, comment est-il fait, M. le Bonheur ?

JACQUES.

Mon Dieu ! le bonheur, comme vous le disiez, peut être très simple et très compliqué, selon ce que chacun entend par le mot, ou par ce que le mot représente... Mais il y a bonheur et bonheur, et le vrai bonheur est toujours le plus simple... Et pour qui sait le voir et le reconnaître, il est ici, il est là, il est partout... Il est dans l'amour de votre mère pour vous, et dans l'adoration que vous avez pour elle. Il gîte dans le coeur que nul souffle mauvais n'a terni ; il rit dans les yeux de tout ceux qui n'ont pas de haine ; il vole avec ce papillon des champs dont les radieuses couleurs enchantent le regard ; il chante avec les oiseaux, embaume sur les fleurs, glisse dans le soleil, babille dans le ruisseau et chatoie sur les vagues... Le bonheur, mademoiselle ? Le bonheur est partout où vous portez les yeux, car il suffit de l'avoir au coeur pour le voir et le reconnaître partout.

ALINE.

En ce cas, vous devez être fièrement heureux, vous !

JACQUES.

Pas fièrement... Car si M. le Bonheur se montre à moi volontiers dans les champs, sur les chemnis et dans quelques maisons, il ne s'est guère aventuré jusqu'ici chez moi... Il est vrai que dans cette étude froide et pleine d'horribles choses que j'appelle chez moi, et où je vis seul, il n'est pas fort tentant de s'introduire...

MADAME GRANDIER.

Et cependant vous êtes gai, joyeux ! Et vous marivaudez comme un petit collégien à son premier amour... Serait-il donc possible que le bonheur ne dépendit que de

la volonté ?...Que l'on n'est heureux qu'en autant qu'on le veut bien ?...

JACQUES.

Je le crois, madame. Il suffit pour cela, comme dit l'Ecriture, d'avoir des oreilles pour entendre, des yeux pour voir—et un coeur pour aimer...

ALINE.

Oui, mais avec cela avouez qu'il faut aussi avoir le feu sacré !...Il faut la volonté opiniâtre et ferme de tout voir sous son beau côté, de tout sentir d'une certaine manière—en un mot—il faut la force de caractère voulue pour ouvrir ou fermer les yeux selon ce que la vie peut offrir de beau ou de hideux...n'est-ce pas ?

MADAME GRANDIER.

Aline a raison, il ne suffit pas de croire au bonheur pour être heureux...Il semble que le bonheur et le malheur se ressemblent tellement que l'un se substitue à l'autre le plus souvent, et qu'à l'heure où nous ouvrons nos bras et nos coeurs au premier, c'est le second qui se présente et qui s'y précipite...Seulement, à votre âge docteur, on ne sait pas encore..

JACQUES *(riant.)*

Ou l'on ne veut pas savoir...

MADAME GRANDIER.

Qu'importe ! Le bonheur vous est fidèle encore, et vous ne voyez pas le moment où il vous faussera compagnie : c'est l'important...

ALINE *(avec surprise.)*

Qu'as-tu donc, mère ? Tu dis ces choses avec une amertume...

MADAME GRANDIER.

Je suis lasse, voilà tout...Si lasse que je vais vous quitter un instant afin d'aller me reposer...*(elle se lève.)*

JACQUES.

Vous n'êtes pas malade, au moins ? Vous savez, je suis tout à votre disposition...Voulez-vous me donner votre main ? ...Non ?

MADAME GRANDIER.

Puisque je ne suis pas malade...Encore une fois, je ne suis que fatiguée, lasse, prise de sommeil...Je vous laisse : bonsoir !

ALINE *(la reconduisant jusqu'à la porte.)*

Bonsoir, mère !

JACQUES.

Bonsoir, madame. *(Madame Grandier sort.)*

SCENE III.

ALINE, JACQUES.

ALINE *(revenant s'asseoir à quelques pas de Jacques.)*

Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de vos patients, docteur.

ARMAND.

Docteur ! Pourquoi ne m'appelez-vous pas Jacques, comme il était convenu entre nous ? J'aime tant vous entendre prononcer mon nom... Dans votre bouche il perd toute sa banalité et s'y fond comme une caresse... Dites : Jacques...

ALINE.

Oui, Jacques...

JACQUES.

Merci ! *(hésitant.)* Et maintenant je passe à la demande quotidienne, mais non banale, et que je ne me lasse pas de réitérer : avez-vous une réponse à me donner ce soir ?

ALINE.

Ce n'est pas une demande que vous me faites là : c'est une sommation ! Et puis, vous me faites tant de questions tous les jours que, vraiment... je suis un peu perdue.. Précisez...

JACQUES.

Allons ! Voilà que vous vous moquez encore ! Ce n'est pas bien, mademoiselle, et comme vous y mettez un plaisir évident, c'est même un peu cruel... Vous le savez bien pourtant que je vous aime !

ALINE *(un peu confuse, mais rieuse.)*

Là ! Ça y est ! Avec vous, Canadiens, pas de mesures, d'allusions, de sous-entendus, de finesse diplomatiques.. Vous pensez et vous dites : Vlan ! Attrappe !

JACQUES.

C'est que nous pensons avec notre coeur, mademoiselle...

ALINE.

Peut-être, mais en ce cas, il parle un peu bien haut, votre coeur !

JACQUES.

Vous préférez les muets ?

ALINE.

Je ne dis pas cela...Seulement, il faut laisser un peu au mystère...ne pas appuyer trop...croire sans demander, et deviner...deviner beaucoup...

JACQUES.

Cela peut vous être facile, à vous, mademoiselle ; mais moi je ne peux pas—ou je ne peux plus—"laisser au mystère," ne pas demander—trop—ne pas appuyer et deviner—même un peu...J'aime trop pour me plaire dans un pénombre, même d'amour, et je veux du soleil ! Je serais trop heureux de savoir pour ne pas appuyer ferme, et je ne sais pas deviner...Je suis un sauvage qui ne sait pas dire ce qu'il pense, ou qui le dit très mal...

ALINE.

Mon pauvre ami ! Vous vous ignorez en parlant ainsi, je vous assure...Il me semble que j'entends très bien la douce musique, moi, et que...Seulement, *(sérieuse tout à coup)* il faut attendre encore un peu avant de causer sérieusement de ces choses là... *(rieuse)* Attendre la venue

de ce M. le Bonheur que vous connaissez si bien, paraît-il, et qui pourtant n'a pas encore été chez vous...

JACQUES *(avec effort.)*

Je vous ai laissée libre de l'heure et du moment de "causer de choses graves", comme vous dites... J'attendrai encore. Mais laissez-moi du moins espérer que ce ne sera pas long maintenant, et que vous...

ALINE *(avec élan, et lui tendant la main.)*

Je vous aime, ami ! ... Mais *(se dégageant de l'étreinte de Jacques)* si j'ai ce ... cette faiblesse... je sais très bien raisonner, et voilà pourquoi vous allez vous asseoir là, sur cette chaise et m'écouter bien gentiment... Je serai votre femme, Jacques, si Dieu le permet, et cela je vous le jure... Mais cela ne peut être maintenant, et mon père vous dira pourquoi... Toutefois, cela ne peut nous empêcher de rêver un peu et de faire des châteaux en Espagne... Oh ! vous savez, j'ai déjà tout prévu, tout arrangé, et je vois très bien, en fermant les yeux, ce qui nous vient... là-bas.. Nous aurons une maison, une maison ni trop petite ni trop grande...

JACQUES.

Juste pour deux !

ALINE.

Où nous aurons des fleurs dans tous les coins, sur tous les meubles, où règnera une paix très douce, coupée seulement de chants d'oiseaux, de rires et de chansons... Nous aurons un canari, un petit chat, un petit chien...

JACQUES *(prêt à protester.)*

Un chien !

ALINE.

Eh quoi ? Vous n'aimez pas les chiens ?

JACQUES.

Moi ? ...Je les adore !...

ALINE.

A la bonne heure !...Nous tapoterons de compagnie sur le piano, nous chanterons des duos ; nous irons voir les malades ensemble, et quand nous aurons bien travaillé, nous irons en France nous reposer, comme de bons bourgeois qui se souviennent...

JACQUES.

Et près du foyer où vous aurez votre nid, nous placerons un fauteuil bien profond et moelleux afin d'y installer M. le Bonheur quand il sera venu...Et M. le Bonheur s'y laissera prendre, s'y trouvera si bien qu'il ne pensera plus à s'en aller—amoureux de toi et jaloux de moi...

ALINE.

Ah non ! ça c'est un peu trop égoiste !...Il est attendu à tant de foyers ce bon monsieur, que de le retenir ainsi par la molesse serait un crime de lèse humanité, et de ce crime là, moi, je n'en suis pas..Oh ! mais pas du tout !

JACQUES.

Eh bien, nous lui donnerons des congés...Quand nous serons trop heureux, par exemple...

ALINE *(avec tendresse.)*

Mon ami !

SCENE IV.

ALINE. JACQUES. ARMAND.

ARMAND *(il est entré sans bruit depuis quelques temps, et a écouté avec un sourire ironique ce qu'on disait.)*

(Haut) Tiens ! le docte est ici... Et moi qui le cherchais à travers la campagne !

JACQUES *(étonné.)*

Moi ? Vous me cherchiez ?

ARMAND.

Mais oui... Vous-même...

ALINE *(allant à son frère.)*

C'est donc pour cela qu'on ne te voyait plus ?

ARMAND.

Exactement... Etant indisposé, je désirais consulter le docteur Reynaud... Ainsi veux-tu, petite soeur, nous laisser seuls quelques minutes, le docteur et moi ? Je sais bien que ce n'est pas agréable d'être dérangé ainsi, mais comme le cas est urgent, n'est-ce pas ? ...

JACQUES.

Vous avez bien fait de venir me trouver ici, puisque je n'étais pas chez moi... Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ,mademoiselle ?

ALINE *(avec hésitation.)*

Certes !... *(à part ; à Armand)* C'est vrai, tu es malade ?

ARMAND.

Puisque je te le dis...Tu sais que je n'aime pas me plaindre...Ainsi, va...

ALINE *(haut.)*

Bien, je m'en vais... *(à part ; à Armand)* Et ne vas pas lui dire encore des méchancetés...

ARMAND *(de même.)*

Pas de danger !...Un malade ne fait pas l'imprudence d'indisposer son médecin contre lui...Ce serait trop dangereux !...Va, *(Aline sort après avoir fait un geste d'amitié à Jacques)* A tantôt !

SCENE V.

JACQUES, ARMAND.

JACQUES *(à la cantonade.)*

A tout à l'heure, mademoiselle...*(allant à Armand)* Eh bien, monsieur Grandier, de quoi s'agit-il ?

ARMAND *(bas, mais avec violence).*

Docteur Reynaud, je n'ai que quelques minutes pour vous dire tout un monde de choses...Car vous avez deviné, n'est-ce pas, que ma maladie n'était qu'un prétexte, et mon désir de vous consulter qu'une plaisanterie...Je voulais

tout simplement éloigner Aline, et puisque j'y ai réussi, allons au fait tout de suite... Je sais que vous aimez Aline et qu'elle vous aime... C'est stupide, évidemment, mais c'est ainsi...

JACQUES *(décontenancé.)*

Monsieur !

ARMAND.

Attendez... C'est stupide, je le répète, et je vous défends—vous entendez ?... je vous défends de songer à épouser ma soeur... Oh ! je sais que mon père—gagné par vous par je ne sais quels moyens—est prêt à vous accueillir ; mais moi je ne veux pas... je ne permettrai pas pareille folie, et si vous passez outre à ma défense, sachez que je saurai vous en faire repentir... cruellement repentir...

JACQUES *(reprenant pied.)*

Ah bah !

ARMAND.

Tenez... j'ai pitié de vous... Je vais vous faire une confidence qui ne manquera point de vous rendre à votre monde... à vos paysans... Savez-vous bien sur qui vous osez lever les yeux, docteur ? Sur Aline Grandier, la fille du maître fermier Grandier ? Pas du tout ! C'est sur Aline de Grandier, monsieur, fille unique d'un des plus nobles gentilshommes de France !... Voilà une surprise, n'est-ce pas ? De plus, elle est fiancée, vous savez, ma soeur Aline ... Elle est fiancée à Marcel d'Epirieu, qui l'attend en France, où elle doit retourner, un homme de son monde et de sa position...

JACQUES *(après un moment d'émotion intense.)*
Ah !. . . Eh bien ? avez-vous fini ?

ARMAND *(hautain.)*

Peut-être.

JACQUES *(avançant.)*

Eh bien, en ce cas, c'est à mon tour de parler : écoutez. . . .

ARMAND *(se dirigeant vers la porte de gauche.)*

Moi, vous écouter ? Pour qui me prenez-vous ? Pour un de vos habitants ? Mais le voudrai-je que je ne vous comprendrais pas, sans doute. . .

JACQUES *(avec une colère froide.)*

Et cependant vous allez m'entendre et me comprendre. Armand de Grandier ou Armand Grandier ! *(il le saisit par le bras.)*

ARMAND *(révolté.)*

Ah ! ça, mais vous osez ! Lâchez-moi !. . . Lâchez-moi ou. . . *(il fait de vains efforts pour se libérer.)*

JACQUES.

Je vous ai dit que c'était mon tour de parler, et je le répète. . . Oh ! ne vous agitez pas tant, monsieur le vicomte . . . C'est inutile, et c'est même dangereux, croyez-en un médecin. . . Enfin ! Voilà longtemps, monsieur, que vous me raillez, que vous bafouez mes compatriotes, que vous vous moquez, et j'attendais avec patience le moment de vous causer un peu. . . de discuter avec vous de ces sujets qui vous prêtent tant à rire. . . Eh bien, le moment est venu, et

puisque vous m'y invitez, je vais vous dire, une fois pour toutes, ce que je pense de vous, de vos menaces et de votre conduite...

ARMAND *(étranglé de fureur.)*

Lâchez-moi !

JACQUES.

Pas tout de suite... Laissez-moi vous dire auparavant que vous parlez comme un goujat si vous êtes vicomte, et que vous me paraissez si dangereux—si dangereux, ma foi—que j'ai bonne envie de vous conduire à vos parents comme cela—colère, impuissant et hideux !... Je ne suis qu'un paysan, moi, c'est vrai, mais je n'ai pas oublié, comme vous, les leçons de politesse que j'ai reçues jadis, et de plus, j'ai ce qui vous manquera toujours à vous, monsieur, c'est-à-dire une mentalité saine, un bel amour au coeur et un bon bras.. n'est-ce pas ? Allons ! je vous rends votre liberté.... *(il le lâche)* Oh ! pas de violence !... Vous n'êtes pas de force, et je serais désolé d'avoir à vous forcer de ne pas faire d'esclandre... Vos parents seraient au désespoir si vous l'occasionniez, et cela je ne le veux pas... *(changeant de ton.)* Et maintenant, dites, je veux savoir... Vous avez dit vrai tout à l'heure ?... Aline...

ARMAND *(arrogant.)*

S'appelle Aline de Grandier, oui certes...

JACQUES.

Et elle est fiancée ?

ARMAND.

Oui.

JACQUES *(après un silence pénible et gros de souffrance.)*

Bien... Je vous demanderais de ne rien dire à vos parents de ce qui s'est passé entre nous ce soir... Voulez-vous me promettre cela ?

ARMAND.

Je n'ai rien à cacher à "mes parents" comme vous dites, de ce que je viens de vous dire à vous-même... Ma mère, pas plus que moi, ne consentira jamais à une alliance entre ma soeur et vous...

JACQUES *(ferme et digne.)*

Il ne s'agit pas de cela... Je demande simplement que cette discussion ne s'ébruite point—demeure entre nous... Je ne voudrais pour rien au monde, causer le plus léger souci à votre mère, à votre père... Quant à ce qui nous touche particulièrement, nous y reviendrons, monsieur, un jour ou l'autre, et je saurai vous satifaire—me satisfaire aussi.. Chut ! Voici quelqu'un !... *(affectant de causer avec cordialité.)* Ce qui fait, monsieur, que le théâtre moderne, à mon gré, est factice, très alambiqué et fort peu consolant, en somme... *(Aline entre.)*

SCENE VI.

JACQUES, ARMAND, ALINE.

ALINE.

Vous causez théâtre ? Sur cette ferme, c'est assez original...

JACQUES.

En effet. Seulement, si nous causons théâtre, M. Armand et moi, nous ne nous entendons guère sur les auteurs dramatiques modernes et sur leurs oeuvres...Questions de goût, sans doute...

ARMAND.

J'ai cependant réussi à persuader au docteur qu'il y a des intrigues—dans l'ancien théâtre aussi bien que dans le nouveau—impossibles, improbables et même absurdes... C'est beaucoup, à mon sens, car le docteur, tu le sais Aline, ne manque pas de logique...

JACQUES.

Et de cette logique, il vous prouvera qu'il lui en reste encore, M...Grandier...*(à part)*. Et de la meilleure, bandit !

ARMAND.

Maintenant que tu es revenue, Aline, je retourne là-bas...Docteur, je vous rends à vos châteaux en Espagne ...Au revoir, docteur...et n'oubliez pas mes conseils...

JACQUES.

Ni vous mes leçons...Et revenez me voir, ! .... *(Armand sort.)*

SCENE VII.

ALINE, JACQUES.

(Lentement Jacques va s'asseoir, pendant que la jeune fille, restée près de la porte de droite, le suit des yeux avec inquiétude..)

ALINE.

Jacques !

JACQUES *(s'efforçant de sourire.)*

Mademoiselle ?

ALINE *(s'approchant un peu.)*

Voilà un sourire et un "mademoiselle" qui fait par trop contraste avec notre gaiété de tout à l'heure... Vous avez quelque chose ?... Quelque chose qui vous peine et qui vous glace... Qu'est-ce, ami ? J'ai senti en entrant comme un vent froid... un vent de malheur qui passait... Est-ce le malheur qui est venu au lieu du bonheur ? Parlez...

JACQUES.

Je vous assure que vous vous trompez fort en pensant tout cela... Pour dire vrai, cependant, il y a, en effet, quelque chose qui m'obsède, mais ce n'est rien... Soucis de médecin, quoi... Ne faites pas attention...

ALINE.

Non ! ce n'est pas cela... Armand,—oui, Armand a dû vous dire quelque chose qui vous a peiné, je le sens, je le sais... Je vous connais trop pour ne pas avoir tout de suite remarqué la souffrance que vous tâchez de dissimuler au fond de vos yeux... Que vous a-t-il dit, ami ?—Il faut si peu de chose pour occasionner—et pour dissiper un malentendu... Dites ?

JACQUES *(se levant et marchant.)*

Nous avons causé théâtre, musique, littérature, comme vous avez pu le remarquer... Nous...

ALINE *(le suivant.)*

Non !

JACQUES.

Et puis, nous nous sommes, en effet, querellés un peu ...Monsieur Armand, vous le savez, n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour...mes compatriotes, et c'est à ce propos que nous nous sommes attrapés...

ALINE.

C'est tout ?

JACQUES *(s'arrêtant.)*

Eh bien, non ! ce n'est pas tout !...Votre frère a ajouté quelque chose, oui...Il vous a nommé d'un nom que je ne connaissais pas, mademoiselle, d'un nom qui me rejette violemment loin de vous—dans l'ombre d'où je suis sorti—d'un nom qui me désespère, et qui pourtant me paraît vraiment digne de vous :—Aline de Grandier !...

ALINE.

Et quand cela serait ? Que vaut ce "de" ajouté à mon nom, si....

JACQUES.

Attendez ! Ce n'est pas tout..."De plus, a-t-il ajouté, mademoiselle de Grandier est fiancée à Marcel d'Epirieu, un ami à moi qui l'attend en France...."

ALINE *(atterrée.)*

Le malheureux ! Mais...

JACQUES.

Le malheureux ? Et pourquoi le malheureux ! Parce qu'il a dit la vérité ? N'était-ce pas mille fois plus cruel de me cacher tout cela ? Un médecin de campagne n'épouse pas la fille d'un noble comte, c'est vrai, mais il serait, tout au moins, humain de ne pas le bafouer en le torturant. . *(avec exaltation)* Il ne fallait pas, Ali. . .pardon, mademoiselle. . .Il ne fallait pas me laisser approcher ainsi tout près de vous, me permettre de déposer en vos mains toute mon âme, toute ma vie. . .Il ne fallait pas me laisser vous aimer !. . .

ALINE.

Jacques ! Laissez-moi vous dire, vous. . .

JACQUES *(sans entendre.)*

Vous disiez tout à l'heure que vous m'aimiez, que vous seriez à moi un jour, et déjà nous faisions des rêves de joie et de bonheur. . .Nous ? Non ! pas vous. . .Moi, je faisais des rêves de bonheur ! Et cependant vous m'avez dit : Je t'aime !. . .Comment concilier ces paroles avec la déclaration de votre frère ?. . .Remarquez qu'il a juré, lui aussi . . .Ah ! sans doute, vous vous amusiez, vous, et je comprends le plaisir qu'une charmante femme comme vous éprouve à faire de la poésie et de la virtuosité avec tout ce qui se voit et tout ce qui s'entend. . .Mais ce que je ne comprendrai jamais. . .Oh ! non jamais ! c'est que, vous, Aline, vous ayez pu faire de cette affreuse poésie et de cette cruelle virtuosité avec ce que je vous offrais de meilleur en moi—mon âme !

ALINE *(s'élançant vers lui et lui saisissant le bras.)*

Taisez-vous ! Vous me brisez toute entière avec vos paroles terribles ! Vous me faites mal !...Ecoutez-moi..

JACQUES *(au paroxisme de la douleur.)*

Ah ! je vous fais souffrir ? Eh bien, et moi ? Est-ce que je ne souffre pas, moi ? Est-ce que dans ces quelques minutes, je n'ai pas connu toutes les douleurs et toutes les colères ?...Mais enfin ! pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit que vous étiez de "noble et hautaine famille" et surtout que—Oh ! ces fiançailles ! Cet homme qui vous attend là-bas !...Je ne suis qu'un croquant, moi.... *(il rit nerveusement)* Je serais retourné à mon étude, et vous ne m'auriez plus revu, tandis que maintenant ! ... Maintenant que voulez-vous que je fasse ! Etudier encore ? Je ne le pourrai plus...J'ai laissé mon intelligence et mon attention dans vos yeux, et mes yeux à moi ne savent plus voir que vous...Oh ! pourquoi, pourquoi ne m'avoir pas averti ?... *(il retombe sur sa chaise.)*

ALINE.

(Pendant la dernière tirade de Jacques, elle est allée se jeter sur le sofa, en se cachant le visage dans ses mains. Aux derniers mots, elle se redresse et marche rapidement vers le jeune homme.)

Jacques ! Je n'ai rien dit parce que je n'avais rien à dire...rien à cacher...Laissez-moi parler...Je m'appelle, en effet, "de Grandier" et j'aurais dû vous faire part de cette particularité. C'est mon père qui n'a pas voulu, ne croyant pas que cela fut nécessaire...Un intéressé vous l'a appris d'une façon brutale, et c'est là le malheur...Quant à M. d'Epirieu, on a peut-être jadis rêvé de nous unir un

jour, mais ce rêve est passé et la réalité demeure. Je n'ai qu'un fiancé, et c'est vous, Jacques...C'est toi, mon ami, mon cruel ami !...Car vous m'avez fait un mal affreux, Jacques...Je n'oublierai jamais cette scène où faillit sombrer tout notre bonheur et toute notre joie. Je vous pardonne, cependant, car vous étiez sincère.

JACQUES *(encore un peu perdu.)*

Vous me pardonnez ?

ALINE.

Oui...J'allais tout vous dire quand...quand un autre s'en est chargé. Celui-là avait des raisons pour ne vous éclairer qu'à demi, et vous auriez pu douter un peu de sa sincérité...Que me fait à moi, fermière canadienne, cette vaine particule ajoutée à mon nom ? Je la paierais trop cher s'il me fallait te sacrifier pour elle, Jacques, et je lui dis adieu avec indifférence...Je me suis laissée prendre au piège du beau chasseur roturier des contes de fées, et je me rends à lui de toute mon âme ! Je t'aime ! *(elle se refugie dans les bras de Jacques.)*

JACQUES.

(Il est passé lentement de la colère à la joie, et c'est avec transport qu'il l'étreint dans ses bras.)

Aline ! ...C'est bien vrai ? ...Je ne rêve pas ? Ou plutôt, je m'éveille, je reviens d'un vilain songe, et c'est toi, toi ? que j'ai là, dans mes bras, qui viens de me dire : "je t'aime", toi, mon adorée...Aline ! ...Tu ne t'ennuieras pas, dis ? Tes yeux, tes lèvres vont continuer à me sourire, ton bras à me soutenir, ton âme à m'élever ? Dis ?

ALINE *(l'embrassant avec ferveur.)*

Tiens ! voici ma réponse... *(Pierre apparaît à la porte de gauche, hésite, se retire, puis reparaît de nouveau.)*

SCENE VIII.

ALINE, JACQUES, PIERRE.

PIERRE *(il frappe à la porte avec instance.)*

M'sieu l'docteur ! ...Docteur ? *(au public)* Y n'entend pas ! ...Pour dire vrai, c'pas surprenant... *(il rit)* Si une pareille chance m'arrivait à moé, j's'rais plus que sourd : j'entendrais pas pantoute ! ...Hum ! m'sieu l'docteur !...J'peux pourtant pas aller l'tirer par la manche !...Mon Dieu, qu'c'est donc beau d's'aimer comme ça !...Ça m'donne des r'mords d'être resté vieux garçon. Allons ! *(il appelle)* M'sieu l'docteur !... Il faut pourtant que j'lui dise qu'y a une malade qui l'envoie chercher, et qui presse à ce qu'y paraît... *(il appelle)* Docteur ! *(avec un désespoir comique)* Qu'est-ce que j'vas faire, alors ? J'ai bonne envie d'm'en aller et d'faire dire à la malade que l'docteur est "indivisible"...Non, essayons encore.... *(il appelle)* M'sieu l'docteur ? Rien.... *(il prend un verre à boire sur un meuble et le laisse tomber de manière à le briser)* Tant "pire" !...s'y entend pas c'fois-citte, j'attendrai qu'y tonne !...*(il rit)* Y ont pas entendu !... *(il s'assied)* Ben, attendons alors... *(il admire le groupe charmant que forment Aline et Jacques)* Dieu, qu'c'est beau d's'aimer comme ça !...Dire que moé aussi j'aurais pu...*(pris d'une envie d'éternuer)* j'aurais ...heu ! pu...heu !...ach !...atchou ! *(formidable éternuement.)*

ALINE *(avec un cri.)*

Ah ! mon Dieu !

JACQUES

Hein ! C'est toi, Pierre ? Qu'est-ce que tu fais là ?

PIERRE *(se levant.)*

Ben, j'vous d'mande ben pardon ; mais comme y avait une malade qui vous envoyait chercher, j'étais v'nu pour vous en avertir... Pourtant, quand j'ai vu qu'vous étiez si occu... si intéressés tous les deux qu'vous m'entendiez pas, j'me suis assis là... attendant qu'y tonne... j'veux dire—attendant qu'vous ayiez fini... qu'vous vous aperceviez d'ma présence... Mais voilà ! j'ai éternué, et moé, quand j'éternue, ça vaut un coup d'canon... C'était dommage d'vous déranger comme ça, tout d'même... C'était si beau !

JACQUES *(riant.)*

Et tu dis qu'une malade me fait appeler ?

PIERRE.

A grands cris... Y paraît qu'c'est pour...

JACQUES *(vivement.)*

Bon, bon, j'y vais... Vous permettez, Aline ?

ALINE.

Allez, mon ami... Je ne vous permets pas : je vous aime !...

JACQUES *(à regret.)*

Et pourtant je m'en vais...

ALINE.

Pour revenir, docteur, pour revenir ! A demain, Jacques...

JACQUES.

A demain...Aline !

PIERRE.

Non ! mais mon Dieu ! qu'c'est donc beau d's'aicomme ça ! *(il sort avec Jacques, à droite.)*

SCENE IX.

ALINE, GRANDIER.

GRANDIER *(entrant à gauche.)*

Tu es seule, Aline ?

ALINE.

Depuis un instant seulement. M. Reynaud vient de me quitter. Oh ! père, si tu savais comme je suis heureuse !

GRANDIER.

Puisses-tu l'être toujours !...Le docteur s'est déclaré ?

ALINE.

Oui...ou plutôt il a posé un ultimatum...

GRANDIER.

Allons ! c'est le bonheur alors, puisque tu l'aimes ce mauvais sujet... *(on frappe)*. Ah ! tiens, voici quelqu'un qui nous arrive : entrez...

SCENE X.

ALINE, GRANDIER, HENIER.

HENIER *(entrant à droite.)*

Je vous demande pardon si je me suis introduit jusqu'ici sans en demander la permission, mais comme personne ne répondait à la porte, je me suis aventuré de plus en plus loin à l'intérieur, et, guidé par des voix—les vôtres sans doute—je suis arrivé jusqu'ici. *(il dépose sa valise.)*

GRANDIER *(s'avançant.)*

Je regrette...

HENIER.

Encore une fois pardonnez-moi. *(tirant une carte de son porte-cartes, il la tend à Grandier)* Mon nom est Hénier, et je suis le représentant d'une grande compagnie d'exportation en grains et farines. Passant dans cette région, j'ai su que vous aviez des grains, des fourrages à vendre, et je suis venu vous faire des offres...

ALINE.

Je vous laisse, messieurs.

HENIER.

Désolé, mademoiselle...

ALINE.

Oh ! je ne fais que changer d'occupation, monsieur, et d'ailleurs il faut que j'aille voir si ma mère, qui est souffrante, n'a besoin de rien.

HENIER *(saluant.)*

Mademoiselle... *(Aline sort.)*

SCENE XI.

GRANDIER, HENIER, puis ARMAND *(à la fenêtre.)*

GRANDIER *(indiquant un siège, et s'asseyant lui-même.)*

Et maintenant, causons, monsieur, si vous le voulez bien.

HENIER.

Oui, causons d'affaires. *(riant)* Car je suis un brasseur d'affaires, moi, vous savez... style américain... Il faut que je passe, achète, expédie et paye en moins de temps qu'il faut à une femme pour s'acheter un bijou...

GRANDIER.

Et vous êtes français pourtant, monsieur ?

HENIER.

Canadien-français, oui, monsieur. Seulement, il n'y a pas loin des Normands aux Américains, et comme je suis de descendance normande, vous comprenez ? Sur ce continent on a beau tenir mordicus à sa nationalité, ses coutu-

mes, ses usages, on se laisse toujours américaniser un peu—surtout dans les affaires—et vous êtes tout surpris de vous découvrir au front, un jour, cette devise atroce mais bien américaine : "Time is money". *(Ici Armand se montre à la porte, mais apercevant Hénier, se dissimule et écoute.)*

GRANDIER.

Et vous achetez beaucoup ?

HENIER.

Tout ce que je peux. J'ai carte blanche de ma compagnie, et j'ai toujours avec moi, là, dans cette valise, tout l'argent qu'il faut pour cela.

GRANDIER.

On m'a dit...Des notes, des bons, des chèques sans doute ?

HENIER.

Pas du tout ! Nos paysans n'aiment guère les chèques, les billets, les bons. Il leur faut de bons billets de banque, des écus, des pièces trébuchantes et sonnantes..."d'la belle argent" comme ils disent, et de cet argent *(riant)* j'en suis bien pourvu...

GRANDIER.

Et vous voyagez ainsi à travers le pays, seul, une grosse somme en votre possession ? Ce n'est guère prudent pour...

HENIER.

Pour un brasseur d'affaires, n'est-ce pas ? Bah ! Voilà dix ans que je fais voyages sur voyages à travers le

pays, et jamais je n'ai été inquiété... Nous n'avons pas d'apaches au Canada—au moins dans nos vieilles campagnes—et d'ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut pour me défendre avec efficacité... Au fait ! Que pouvez-vous me vendre ? *(Armand disparaît.)*

GRANDIER.

Cent tonnes de fourrage, mille minots d'avoine, autant de blé et d'orge

HENIER.

Le foin coupé, séché, rentré ?

GRANDIER.

Oui, à part une partie que je me réserve.

HENIER.

Mil ou trèfle ?

GRANDIER.

Mil pur.

HENIER.

Bien. Et l'avoine, le blé et l'orge ? Encore sur pied naturellement ?

GRANDIER.

Puisque nous ne sommes encore qu'en juillet. Mais on m'a dit que vous achetiez les moissons sur pied aussi bien que coupées...

HENIER.

Et l'on vous a dit vrai. Et les apparences de ces moissons ?

GRANDIER.

Très bonnes. Revenez demain et je vous ferai voir.

HENIER.

J'ai foi en votre parole. Mais comme il faut être pratique, je reviendrai, en effet, demain... *(il regarde à sa montre)* Neuf heures ! Il faut que je retourne à l'hôtel où un autre client m'attend...Allons ! bonsoir M. Grandier...A demain.

GRANDIER *(le suivant.)*

Vous avez beau dire, monsieur, il me semble que vous vous exposez à de graves dangers en traversant, comme vous allez le faire ce soir, deux milles de forêts avec de pareilles valeurs avec vous... Voulez-vous que j'aille...

HENIER.

Je vous remercie, monsieur Grandier. J'ai fait ce voyage plus de cinquante fois sans qu'il me soit rien arrivé de malheureux, et je n'ai aucune inquiétude. Le pays est sûr, comme je vous le disais tout à l'heure et d'ailleurs je suis bien armé...Encore une fois, bonsoir, monsieur. *(il sort.)*

GRANDIER *(le reconduisant.)*

A demain, monsieur. *(appelant)* Allons ! tu peux venir, Aline !

SCENE XII.

GRANDIER, ALINE.

ALINE *(entrant.)*

Eh bien, vous avez causé ?

GRANDIER.

Oh ! d'affaires seulement. Quel type de "business man" que ce M. Hénier ! En quelques mots il a bâclé le marché, et. . .mon fourrage est vendu, mon blé, mes avoines, mon orge, tout est vendu ! . . .Le joli montant que cela va faire ! . . .C'est ta dot, petite, qui s'annonce. . .

ALINE.

Oh ! laissons la question de dot à l'Europe, père. Ici l'amour préfère s'en passer. . .Je suis contente cependant pour mère et pour toi—pour Armand aussi—puisqu'il doit en profiter tout de suite. . .L'argent a cela de bon qu'il peut jeter un voile sur les vilains côtés de la vie, et puisqu'il apporte avec lui du courage et de la joie, je lui souhaite la bienvenue de tout mon coeur. . .

GRANDIER.

Imagine-toi que cet original porte avec lui, dans un sac, continuellement une somme d'argent très élevée. . . Il va, ainsi chargé, de village en village sans crainte aucune et sans autrement s'en inquiéter. . .Il dit que le pays est sûr, qu'il n'y a pas d'apaches. . .que sais-je ! . . .Ce n'est sûrement pas un poltron en tous les cas. . .

ALINE.

Je crois comme lui qu'il ne court aucun danger. Il n'y a pas un seul mauvais sujet dans le pays.

GRANDIER.

Peut-être. Mais il y a les passants, les chemineaux, les. . .*(coup de feu au loin, suivi de deux autres en rapide succession)* Hein ! . . .As-tu entendu ?

ALINE *(très calme.)*

Un coup de fusil ? Oui. C'est encore un loup qu'on tue, sans doute, ou un renard voleur de poules...On en tue ainsi presque tous les soirs...

GRANDIER *(énervé.)*

Sans doute, sans doute...Mais c'est curieux tout de même, n'est-ce pas cette coïncidence ? Je parlais de ce voyageur, des valeurs qu'il portait, de chemineaux, de bandits ...et...et voilà que j'ai eu un peu peur en entendant ce coup de feu...Je vais aller voir...Oui, il faut que j'aille aux informations...Je sais bien que c'est ridicule, mais c'est une idée...une simple idée...Va trouver ta mère, Aline, et dis-lui que je reviens tout de suite...Va... *(Aline surprise, mais sans inquiétude, sort...Alors Grandier s'élance dehors avec un cri :)* Dieu nous protège !

Fin du deuxième acte.



Acte troisième

SCENE I.

(Scène : Chez le docteur Reynaud. Bureau de médecin. Table de travail encombrée de papiers, de livres et de bouteilles. Sofa, fauteuils, cabinet de pharmacie et bibliothèque. Porte à droite. Fenêtre au fond. Au lever du rideau, Jacques est assis à sa table de travail et a un livre à la main. Il cause avec Pierre. Celui-ci est debout.)

JACQUES.

Mais oui, Pierre, je veux bien que tu entres au service de M. Grandier pour la saison... Je peux très bien faire la besogne qu'il y a à faire ici, et d'ailleurs, notre voisine vient tous les jours remettre tout en ordre. Je suis même très content que M. Grandier ait besoin de toi.

PIERRE.

Et moé, donc ! Comme ça j'verrai souvent mamzelle Aline...

JACQUES *(riant.)*

Ah ! oui, c'est vrai, c'est toi, l'amoureux de Line...

PIERRE.

Et puis, vous v'nez si souvent chez M. Crandier, vous, m'sieu l'docteur, que ce s'ra quasiment comme si j'vous avais pas quitté pantoute !

JACQUES *(même jeu.)*

C'est vrai ! Et maintenant laisse-moi, mon garçon... j'ai ce livre à lire...

PIERRE *(s'en allant.)*

Encore un livre à lire ! *(à part)* C'qu'y en lit des livres l'docteur ! Y en a dans sa bibliothèque qui sont gros ....qui sont gros...comment c'que j dirais ...qui sont gros comme mon lit ! Foi de Pierre ! *(il sort. Jacques se roule en boule sur sa chaise et lit. Moment de silence. Puis on entend une rumeur grandissant, un bruit de course, puis une galopade effrenée accompagnée de cris et d'appels. Jacques pose son livre et écoute. Le bruit se rapprochant toujours, il va vers la fenêtre ouverte et se penche. La porte de la chambre s'ouvre et se referme brusquement. Jacques se retourne et reste saisi en apercevant Armand Grandier. Silence. Armand pâle, les vêtements en désordre, raidit dans une douleur qu'on devine aisément, reste, lui aussi, pétrifié.)*

SCENE II.

JACQUES *(s'avançant.)*

Ah ! c'est vous, monsieur ! Vous venez sans doute "causer" comme je vous l'avais demandé ce soir chez vous? Je suis à vos ordres...Prenez un siège et causons...

ARMAND *(brusquement.)*

Je ne suis pas venu pour cela...

JACQUES.

Pourquoi êtes-vous venu en ce cas ? Pour me répéter ce que vous m'avez dit chez vous, ce soir ? Pour me railler encore ? Eh ! bien, je vous averti qu'à la première parole injurieuse ou méchante qui sort de votre bouche, je vous

jette par cette fenêtre, là...quitte à descendre après pour vous remettre sur pieds...

ARMAND *(avec colère.)*

Monsieur !

JACQUES.

Ah ! pendant six mois vous m'avez vilipendé, raillé, bafoué dans ce que j'avais de plus cher au coeur et à l'âme, c'est-à-dire, mon amour, mon pays et mes compatriotes !... Eh ! bien, vous allez vous en excuser ce soir...là, devant moi ; vous allez demander pardon...non à moi, car que peut me faire vos insultes ?...Mais à mon pays, mais à mes compatriotes...Et si vous refusez de le faire, vous ne vous en irez d'ici qu'avec le sceau, la flétrissure, la "marque" infâme qu'on imprime d'un soufflet, au front du lâche et du bandit...

ARMAND.

Et de faire tout cela, en effet, l'heure serait propice, et vous auriez beau jeu vraiment !...

JACQUES *(s'arrêtant.)*

Que voulez-vous dire ?

ARMAND *(se jetant sur une chaise.)*

Je veux dire que je suis blessé, ne le voyez-vous pas ?...Oui, je suis tombé tout à l'heure sur le chemin et je me suis blessé...C'est probablement le bras qui est brisé... Or, *(s'efforçant de rire)* comme je n'ai pas de rancune, moi, et que vous êtes d'ailleurs le seul médecin du pays, je me suis rendu jusqu'ici pour...*(bruit au dehors ; à part)* Malédiction ! dans quelle souricière me suis-je fourré.

JACQUES *(palpant le bras d'Armand avec attention.)*

En effet, vous avez le bras brisé...Que ne le disiez-vous tout de suite !...Allons, venez... *(il déchire la manche de l'habit et met le bras à nu)* Mais !... c'est d'un coup de feu que vous êtes blessé...d'un coup de feu !... Vous ne disiez donc pas la vérité tout à l'heure ? Pourquoi ?...Que veut dire cette arrivée soudaine, cette pâleur, cet énervement ? *(bruit de voix au dehors.)* Et que veulent dire ces cris là-bas, ces appels, ce piétinement ?

ARMAND *(se levant.)*

Voulez-vous panser mon bras ? Dites ?

JACQUES.

Pas avant de savoir...

ARMAND *(bondissant vers la porte.)*

Eh ! bien, vous ne saurez rien...Et je vous promets que je vous reverrai, docteur...que vous me reverrez bientôt...*(il va pour sortir, mais se trouve face à face avec Pierre qui le repousse.)*

SCENE III.

PIERRE *(très excité.)*

Docteur ! ne laissez pas sortir c't'homme-là...C'est lui qui vient d'tuer l'homme à la valise !...*(le reconnaissant)* Oh !...

ARMAND *(s'efforçant de passer.)*

Tu en as menti, brute ! Laisse-moi passer...

PIERRE *(lui saisissant le bras malade ; Armand pousse un cri de douleur.)*

Minute ! On va voir c'que l'docteur pense de tout ça, d'abord...

JACQUES *(qui, tout d'abord, atterré par le cri de Pierre, semble avoir pris une résolution subite.)*

Tu as raison Pierre, il faut voir... *(à Armand.)* Asseyez-vous là... vite... Et toi, Pierre, va à la porte d'entrée et ne laisse monter personne... Tu entends ?

PIERRE *(hésitant ; indiquant Armand.)*

Mais... Y va s'sauver, lui...

JACQUES

Va, te dis-je... *(Pierre sort à regret, et vivement, Jacques va au meuble où sont ses instruments de chirurgie, sa lingerie d'infirmerie et s'occupe à réduire la fracture d'Armand. Celui-ci ne dit rien. Il prête l'oreille au bruit du dehors et paraît très nerveux. Soudain, il sursaute et fait mine de se lever, mais Jacques le fait rasseoir d'une pesée sur les épaules. On entend tout près, à la porte, des cris, des éclats de voix, puis la voix forte de Pierre qui parlemente.)*

PIERRE *(au dehors.)*

L'docteur est couché... N'faites pas d'bruit...

UNE VOIX

L'docteur est couché ? Ben, c'est une raison de plus pour qu'nous entrions... Ecoute, Pierre : tu sais p't'être pas que l'agent, M. Hénier, vient d'être attaqué, volé et tué par un bandit, sur la grand'route ? M. Hénier a reçu un

coup de revolver, mais comme il était armé, il a blessé, à son tour, son assassin—qui, pourtant, ne s'en est pas moins sauvé... Mais comme y saignait beaucoup, nous avons suivi sa trace depuis l'endroit du crime jusque... jusqu'ici.. Tiens, regarde là, sur les marches où tu t'tiens.. Vois-tu ces taches ...celles-là...celles-là ?

PLUSIEURS VOIX

Il est là ! chez l'docteur !... Nous voulons entrer ! A la justice l'assassin ! *(Tumulte.)*

JACQUES *(à Armand.)*

Vous entendez ?

ARMAND

Parbleu !

JACQUES

Et c'est vrai ce qu'ils disent-là, ce qu'ils crient : Assassin ? Vous avez...

ARMAND *(farouche.)*

Est-ce fini ce pansement ?

JACQUES

Et quand il le serait ? Qu'allez-vous faire ?

ARMAND

Me sauver si c'est possible ; me faire tuer sur place par un de ces paysans si j'en suis empêché...

JACQUES *(avec fièvre.)*

Alors, vous avouez ?...Vous, Armand de Grandier, vous avouez avoir tué...tué un homme, un passant...sur la route...comme aurait pu le faire un bandit, pour le voler ? Non ! ce n'est pas possible, et je rêve...n'est-ce pas que je rêve ? Mais non ! je ne rêve pas !...Ce bras brisé, ces cris de mort, cet aveu..."Assassin" !...Et vous avez l'audace, après avoir fait "ce coup" de venir vous réfugier chez moi, dans ma maison ? Ah ! Ah ! vous avez cru sans doute qu'après avoir soigné votre bras, j'allais vous laisser aller, vous faire échapper, vous donner les moyens de jouir tranquillement de votre forfait ! Allons donc ! Je vous ai pansé votre bras, maintenant mon devoir de médecin est fait...j'ouvre la porte, et je dis à Pierre de laisser monter ceux qui vous cherchent et vous demandent... *(il fait un mouvement vers la porte.)*

ARMAND *(très pâle.)*

Comme vous voudrez...Au moins comme cela, j'aurai l'assurance qu'Aline...

JACQUES *(avec un cri de douleur.)* ...

Aline ! Ah ! lâche ! *(il marche vers Armand comme pour le prendre au collet, mais soudain il s'arrête)* Un blessé !...C'est vrai, Aline, Madame Grandier, Monsieur Grandier !...Son crime à lui fait le déshonneur de toute une famille, l'avilit, la couvre de honte, la chasse !...Car, ils s'en iront, car elle s'en ira...Aline !...tu en mourrais! *(il marche de long en large. Le bruit du dehors se fait entendre par intervalles. Armand, anxieux, le suit des yeux.)*

SCENE IV

PIERRE *(à la porte.)*

Docteur ! M'sieu l'docteur !... Ils sont entrés malgré moé... Ils cherchent dans la maison...

JACQUES *(s'arrêtant.)*

Il ne faut pas que ces hommes entrent ici maintenant.. tu entends, Pierre ?... Ecoute mon ami : va audevant d'eux, emmène-les partout dans les hangars, dans les écuries ...partout... Gagne une demie-heure, un quart d'heure.. fait l'impossible, mais empêche les d'entrer...

PIERRE
(Avec un mauvais regard à l'adresse d'Armand.)

Vous voulez donc le sauver, lui ?

JACQUES

Pas lui, non Pierre, Aline ! *(plus bas.)* Elle en mourrait si je ne le faisais pas... Il ne faut pas qu'elle sache, qu'elle souffre, qu'elle soit déshonorée à cause de lui, et, *(avec énergie)* elle ne le sera pas ! Va, Pierre, aide-moi...

PIERRE *(avec colère.)*

Moé, aider à sauver cet homme ? Allons donc ! Je ne ferai rien pour le sauver, rien !... Ah ! c'est pour ça, m'sieu l'docteur, que vous n'vouliez pas laisser entrer ces gens, tout à l'heure ? Eh ! bien, j'vais les appeler, moé, et j'vais leur jeter l'homme entre les bras avec plaisir !

JACQUES

Tu ne feras pas cela, Pierre...

PIERRE

Si...oh ! si...

JACQUES

Alors pour te venger, toi qui es seul, tu vas faire le malheur, le désespoir de toute une famille ?...Tu vas tuer une mère, une soeur de douleur....Eh bien, fais donc ! appelle ces gens !...va !

PIERRE *(revenant.)*

M'sieu l'docteur !...Mon bon maître...

JACQUES

Vite ! agis...parle !

PIERRE *(montrant la porte.)*

Mais ces gens-là qui cherchent ?...Y savent que l'assas...que celui qui a fait le coup est icitte, qu'y s'y cache ...et les taches de sang qu'il a laissées derrière lui le trahissent, vous trahissent vous-même, docteur, si vous le faites échapper...Y leur faut un coupable à ces gars-là, et j'les connais, y n's'en iront pas avant de l'avoir empoigné.

JACQUES *(tranquillement.)*

Eh ! bien, ce coupable, ils le trouveront...

PIERRE

Mais si vous l'faites échapper ?...Je n'comprends pas...Qui donc prendra sa place ?

JACQUES

Moi...Mais ce ne sera que pour cette nuit, tu comprends ? Le temps de le savoir en sûreté...

PIERRE

Vous ? Vous, docteur ? Etes-vous fo...j'veux dire, vous n'ferez pas ça ?

JACQUES

Si...pour Elle !

PIERRE *(avec désespoir.)*

Mais c'est pas possible !...Voyons !...Vous, l'docteur Reynaud si doux, si bon...vous qu'nous aimons tant au pays—c'est comme si vous étiez notre enfant à tous—vous vous laisseriez prendre, accuser, emmener, et tout ça pour sauver ce voyou, ce bandit, cet assassin ! Ah ! tenez *(à Armand)* Pourquoi n'vous tuez-vous pas, vous l'meurtrier ? Vous avez un revolver, pourquoi... *(bruit à la porte.)* Bon Dieu ! les v'là qui viennent ! Y s'arrêtent à la porte !...Allons ! faites quelque chose : sauvez-vous ou tuez-vous !...

ARMAND

Je crois, en effet, que ce gars a raison...Comme je ne vois pas la possibilité de fuir maintenant, et que je n'en ai plus d'ailleurs le désir...autant en finir tout de suite... *(il tire son arme de sa poche et la porte à sa tête en un geste rapide.)*

JACQUES *(lui arrachant l'arme des mains.)*

Et moi, je ne veux pas ! Je ne veux pas de cette preuve brutale de votre crime, de cet autre crime ajouté au premier, et puisqu'il en est temps encore, vous allez fuir, vous en aller si loin, si loin que jamais Aline...que jamais

vos parents n'apprendront la vérité—au Maroc, par exemple, au Siam...

PIERRE *(s'arrêtant soudain.)*

Mais docteur, ceux qui cherchent ne voudront jamais croire que c'est vous le coupable... Mais r'gardez-vous donc !... Vous êtes en robe de chambre, en pantouffles.. On dirait qu'vous sortez du bain, tandis qu'lui...r'gardez-le, lui ! Et puis, vous n'êtes pas blessé, vous...

JACQUES *(après un silence.)*

Va trouver ces chercheurs et retiens-les encore quelques minutes...va...Pour "Elle", Pierre... *(Pierre sort. A Armand qui s'est assis, la tête basse)* Et vous, prenez cet habit, ce chapeau... *(lui aidant.)* Bien !... Et maintenant voici la fenêtre : sautez ! Il n'y a personne en bas...Vous trouverez dans l'écurie mon cheval : sellez-le et sauvez-vous...Mais allez donc !

ARMAND *(écrasé par cette générosité.)*

Docteur !...

JACQUES

Vous règlerez vos comptes avec votre conscience, Armand...plus tard...quand vous aurez sauvé votre famille du déshonneur...Allons, sautez !...Mais, sautez donc ! Faudra-t-il que je vous y aide ?

ARMAND *(enjambant la fenêtre.)*

Bien !...au revoir, docteur... au revoir... *(il saute.)*

SCENE V

JACQUES *(avec un cri.)*

Aline est sauvée !...*(silence.)* Et maintenant à l'oeuvre ! *(Vivement il ôte sa robe de chambre, passe un vieil habit auquel il déchire la manche, enveloppe un revolver dans un linge épais qu'il colle à son bras, et fait feu.)*. Tonnerre ! *(il jette l'arme sur son bureau, se fait un pansement hâtif, puis, avec effort, il se dirige vers la porte qu'il ouvre en appelant.)* Holà ! que veut dire tout ce bruit ? *(Silence, puis on entend la voix de Pierre.)*

PIERRE *(dans la coulisse.)*

Bon ! vous avez réveillé l'docteur ! Tas d'braillards !

JACQUES *(dans le cadre de la porte.)*

Que me veut-on ?

UNE VOIX *(au dehors.)*

Ah ! vous êtes là, m'sieu l'docteur ? Ben, on voudrait vous voir...vous parler...

JACQUES

Me parler ? Vous êtes bien nombreux, ce me semble ...*(à part.)* Gagnons du temps. (*Haut*) Combien êtes-vous ?

LA VOIX

Cinq.

JACQUES

C'est trop à la fois...Envoyez-moi l'un de vous, et je le recevrai...*(à part.)* Pourvu que l'autre soit déjà loin!

LA VOIX

Soit ! *(un temps, puis Grandier paraît à la porte. Jacques recule de surprise et d'effroi ; mais Grandier n'y fait pas attention. Lui-même semble préoccupé, inquiet.)*

SCENE VI

GRANDIER, JACQUES

GRANDIER

Que me dit-on, docteur, que ce M. Hénier, dont j'ai eu la visite ce soir, vient d'être attaqué sur la grand'route, volé, tué ?

JACQUES

C'est vrai. . .

GRANDIER

Mais c'est épouvantable ! . . . J'ai entendu les coups de feu chez moi et je suis venu aux renseignements. . . j'arrive. . . Mais je n'ai rien compris aux explications des paysans que j'ai rencontrés. Les uns m'ont montré des taches de sang, des traces de pas dans la boue, et m'ont entraîné jusqu'à votre porte, où j'ai trouvé d'autres paysans qui criaient : "Il est là ! . . . Il s'est réfugié là !" Ils voulaient sans doute parler de. . . de l'homme. Or, à votre invitation, on m'envoie près de vous. . . *(avec angoisse)* Jacques ? le meurtrier est ici, n'est-ce pas ? Vous le cachez, vous voulez le sauver ? . . . Pourquoi ? Il vous est donc connu ? Il vous est donc cher ?

JACQUES *(avec un sourire pâle.)*

Il m'est en effet, très connu et très cher... Mais je ne le cache pas, cependant...

GRANDIER *(se rapprochant.)*

Alors, il est ici ?

JACQUES

Oui.

GRANDIER

Et vous allez le livrer ?

JACQUES

Oui, avec tranquillité...

GRANDIER *(avec joie.)*

Alors ce n'est donc pas... Ah ! docteur ! Jacques ! mon cher enfant ! *(il veut lui prendre la main, mais recule soudain à la vue du sang qui la macule)* Vous êtes blessé, Jacques ?

JACQUES

Ecoutez ! le temps passe et les paysans s'impatientent... Allez les trouver et dites-leur de venir chercher le coupable... Le coupable, c'est moi !

GRANDIER *(avec stupéfaction.)*

Vous !

JACQUES *(allant s'asseoir.)*

Moi... parfaitement...

GRANDIER

Allons donc ! Mais c'est impossible...et personne ne vous croira !...Le docteur Reynaud un assassin, un voleur ! Vous, Jacques, un bandit ! Mais il n'y aura pas de preuve au monde pour m'en convaincre...

JACQUES *(montrant son bras.)*

Eh bien, et ça ? Est-ce que ce n'est pas une preuve écrasante de ma culpabilité que cette blessure ? Je suis blessé, couvert de boue, caché...Vous voyez bien que c'est moi qui ai fait le coup !

GRANDIER

Ah ! non ! Cela je ne veux pas le croire...

JACQUES *(se relevant.)*

Pour l'amour de Dieu, finissons-en ! Appelez ces gens...

GRANDIER *(sans bouger.)*

Mais enfin, mon pauvre ami, pourquoi auriez-vous...

JACQUES

Non ! Ne me demandez pas pourquoi j'ai fait cette horrible chose...Tentation, folie, qu'importe le motif... *(il va à la porte et appelle.)* Allons ! venez ! le coupable vous attend !...

GRANDIER *(affaissé sur une chaise.)*

Mon pauvre Jacques ! Ma pauvre Aline !

JACQUES

Ah ! ne prononcez pas ce nom-là en ce moment ! Laissez-moi l'exaspérante souffrance qui me tient lieu d'énergie, et tâchez...Oh ! cela je vous le demande à genoux— tâchez qu'Aline...que Mademoiselle Grandier n'apprenne pas...tout de suite...la nouvelle...Qu'elle me reste encore quelques heures, aimante et...Ah ! bah ! puisque je suis maintenant un indigne, un criminel, que peut me faire ce qu'on pensera de moi demain ou plus tard ? *(bruit à la porte; entrée de Pierre qui retient les paysans.)*

SCENE VII

1er PAYSAN *(regardant autour de lui.)*

Eh ! ben, où c'est qu'il est l'homme ?...Vous avez ben tardé à nous laisser entrer...Pourquoi donc m'sieu l'docteur ?

JACQUES

Parce que, l'homme étant blessé au bras, j'ai dû le panser avant de le livrer, comme c'était mon devoir...Mais le pansement est fait maintenant, et il est prêt à vous suivre ...Allez ! Marchez !

1er PAYSAN

Mais ...y a rien qu'vous et m'sieu Grandier icitte ? *(riant)* Ce n'est pas vous, "toujours", hé docteur ?

JACQUES

Oui, en effet, c'est moi...*(les paysans se regardent, se concertent, puis, les uns après les autres sortent doucement.)*

SCENE VIII

GRANDIER, JACQUES, PIERRE

GRANDIER *(indiquant les paysans.)*

Vous voyez bien que ces braves gens-là ne vous croient point coupable !

PIERRE *(se levant.)*

Ah ! c'est qu'ils savent aussi ben que moé que m'sieu l'docteur n'peut pas avoir...

JACQUES *(le touchant à l'épaule.)*

Pierre, va trouver ces paysans, et donne leur à manger et à boire...Il est maintenant minuit; ces gens-là ne peuvent passer la nuit sans se reconforter un peu...va... *(près de lui, à voix basse)* Pierre, mon ami, mon brave ami, fais ça pour moi...pour elle...Laisse-moi la sauver ...*(Pierre baisse la tête et sort.)*

SCENE IX

JACQUES, GRANDIER

JACQUES *(après un silence.)*

Et maintenant M. Grandier, laissez-moi aussi, voulez-vous ? J'ai besoin de me reposer...Ces scènes terribles m'ont brisé, et ma blessure me fait beaucoup souffrir... Et puis, ne craignez-vous pas que l'on pourrait s'inquiéter chez vous de votre absence prolongée ?...Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

GRANDIER *(avec un geste las.)*

Vous avez raison, il faut que je m'en aille...*(avec élan.)* Et pourtant je ne puis me résoudre à vous quitter ainsi...Il y a quelque chose dans cette affaire qui m'effraie, m'épouvante...quelque chose d'horrible, de faux !... Oui, de faux...et de sublime...Jacques ?

JACQUES

Eh ! bien ?

GRANDIER

(Se rapprochant avec une émotion intense de prière et de crainte.)

Vous voulez sauver quelqu'un, n'est-ce pas ? Vous vous sacrifiez...

JACQUES *(tressaillant.)*

Moi ! me sacrifier !...Et pourquoi ? et pour qui ? Et puis, regardez-moi donc ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui se sacrifie, avec mon bras brisé ?

GRANDIER *(avec angoisse.)*

Qui sait !

JACQUES *(à part.)*

Le pauvre père ! *(haut)* Monsieur Grandier, vous faites trop d'honneur à l'infâme que je suis...C'est moi qui suis coupable. Et maintenant, je le répète, laissez-moi...laissez-moi, je tombe de fatigue...

GRANDIER

Soit, je m'en vais...Mais vous savez, Jacques, jamais, jamais je ne vous croirai coupable..Donnez-moi votre

main...Et maintenant au revoir...Oui, au revoir...car vous nous reviendrez, mon ami...et nous vous attendrons ...*(il sort.)*

SCENE X

JACQUES

Adieu ! *(sitôt Grandier sorti, il tombe assis sur une chaise.)* Ah ! il était temps qu'il s'en aille, celui-là ! J'ai failli me trahir devant ce père qui soupçonnait...qui me fouillait l'âme de ses yeux pleins d'effroi, de pitié et d'angoisse, et voulait—tout en ayant horreur—m'arracher le terrible secret. *(Pierre ouvre la porte avec force.)*

PIERRE

Ah ! m'sieu l'docteur ! m'sieu l'docteur ! Y n'est pas mort, y n'est pas mort !

JACQUES

Qui ?

PIERRE

M. Hénier, l'homme, l'agent...

JACQUES

Ah ! eh bien, que Dieu en soit béni...

PIERRE

Et l'on a retrouvé sa valise au bord du ch'min... On a dit qu'y n'y manquait pas une "coppe"...

JACQUES

Tant mieux, mon brave et bon Pierre...Tant mieux pour lui, pour eux...surtout pour moi...Chut ! voici quelqu'un...

SCENE XI

JACQUES, PIERRE, 1er PAYSAN

1er PAYSAN

M'sieu l'docteur, on vous envoie chercher pour aller donner des soins à... à M. Hénier... C'est tout de même drôle ça... Pierre vous a dit, pas vrai, qu'il n'était que blessé ? et encore pas gravement... Eh ben, si votre état vous l'permet, on va s'rendre ensemble chez Etienne Ritard où M. Hénier a été transporté. La voiture d'Etienne est à la porte.

JACQUES *(à part.)*

Si M. Hénier avait reconnu l'autre ?... S'il allait dire devant tous ces gens-là que..... C'est impossible ! Il n'avait jamais vu Armand, et d'ailleurs, il n'a pu, dans la nuit, reconnaître son assaillant *(haut)* Je suis prêt... *(mettant son habit avec l'aide de Pierre, puis son chapeau)* Allons ! *(ils sortent, sauf Pierre et le 1er paysan.)*

1er PAYSAN

Oui, c'est tout de même curieux ça... Le meurtrier qui va soigner sa victime...

PIERRE *(avec colère.)*

Lui, un meurtrier !

1er PAYSAN

Dame ! puisque c'est lui qui le dit...

PIERRE

Eh ben, lui et toé, mon vieux, vous en avez menti !

Fin du troisième acte

Acte Quatrième

(Mêmes décors qu'au premier acte. Un an plus tard. Au lever du rideau Aline est seule en scène et se tient debout, rêveuse, en face de la fenêtre ouverte. Un temps, puis elle tend les bras dans l'espace et dit doucement :)

SCENE I

ALINE

A ce soir, ami Jacques. . C'est là qu'il m'est apparu un jour, beau et fier comme un dieu ! C'est de là qu'il m'a parlé, qu'il m'a redit son amour, et c'est d'ici que je lui ai jeté comme un baiser ce mot où je mettais toute mon âme : "A ce soir, ami Jacques !" Et pourtant, il est parti, il est accusé, condamné, perdu ! Pourquoi ? Car tu n'étais pas coupable ! . . .Non, tu ne l'étais pas. . .Jamais, jamais je ne douterai de toi, mon Jacques, jamais. . . !

SCENE II

ALINE, GRANDIER

GRANDIER *(entrant.)*

Bien, Aline ! N'en doute jamais, comme tu dis, car si tu faisais mine de le faire, je serais, moi, le premier à te le reprocher.

ALINE *(allant à lui.)*

Ah ! c'est toi, père ? . .Tu vois, je rêvais tout haut devant cette fenêtre où, voilà juste un an, j'adressais au ciel

le plus joyeux de mes sourires et les plus ferventes prières de mon âme heureuse...

GRANDIER

Ma pauvre enfant ! Je ne veux pas t'empêcher de songer au passé, d'essayer de le faire revivre là, devant toi, dans toute sa gloire et toute sa tristesse, mais je vois avec peine, avec angoisse que tu te fais mal...Oui...tu perds de jour en jour, non une gaiété que je sais impossible aujourd'hui, mais l'âme même de tes yeux, mais cette flamme de courage et d'espoir qui me soutenait moi-même si bien, qui m'a conduit jusqu'ici malgré les plus cruelles épreuves, et me permet enfin d'espérer la réalisation de mon modeste rêve. Maintenant que ta mère est malade, vieillie ; qu'elle est triste et ne sait plus consoler, si tu te laisses aller au désespoir qui tue, que deviendrai-je moi ? *(Aline se jette dans les bras de son père. Grandier la câline.)* Il faut croire à demain, mon enfant, comme tu le disais toi-même lors de nos débuts sur cette ferme...Il faut sourire au ciel si l'on veut qu'il nous voit et nous prête un peu de sa précieuse attention...Il faut savoir attendre...attendre le miracle... le miracle qui se produira...qui se produit toujours quand on le désire ardemment...

ALINE

Et longtemps ?

GRANDIER

Et longtemps, oui !—Et ce miracle se produira, j'en suis sûr, j'en jurerais...

ALINE

Ah ! si tu disais vrai !

GRANDIER

Mais si, je dis vrai... Allons, souris, petite fée et embrasse-moi bien fort. Ton baiser, c'est le soleil de ma vie, et quand il se pose là, sur ma joue, sur mon front, il descend en moi je ne sais quel viatique de courage et d'amour... Ah ! tiens, voilà ta mère ! *(entre Madame Grandier, Grandier et sa fille vont à sa rencontre.)*

SCENE III

GRANDIER, ALINE, MADAME GRANDIER

ALINE

Ça, c'est gentil, mère, de venir nous rejoindre ici...

GRANDIER

Il faut que tu te sentes beaucoup mieux, en effet. Ça se voit d'ailleurs tout de suite.

MADAME GRANDIER *(s'asseyant.)*

Dame ! quand la montagne ne veut pas venir...

ALINE

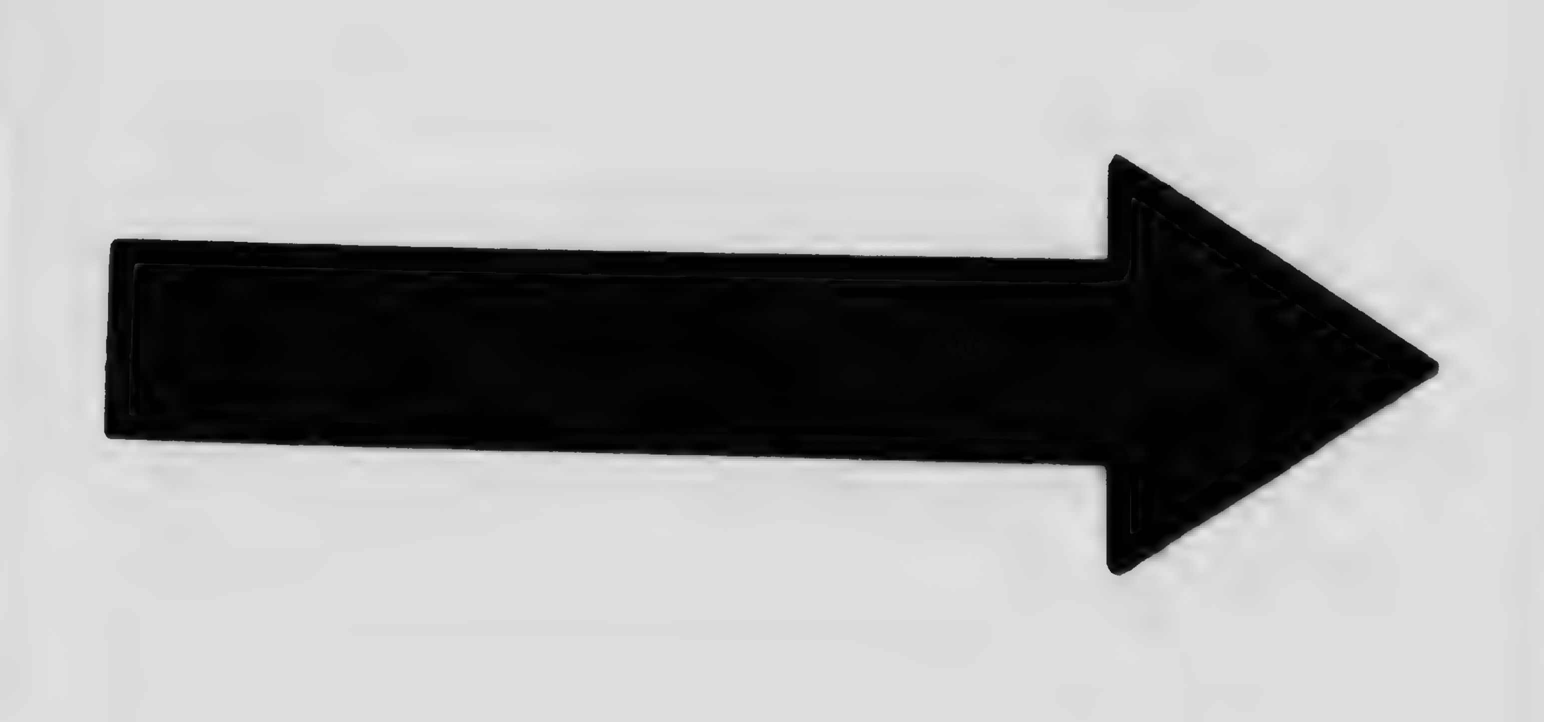
Oh ! mère !

GRANDIER

Je viens de te quitter...

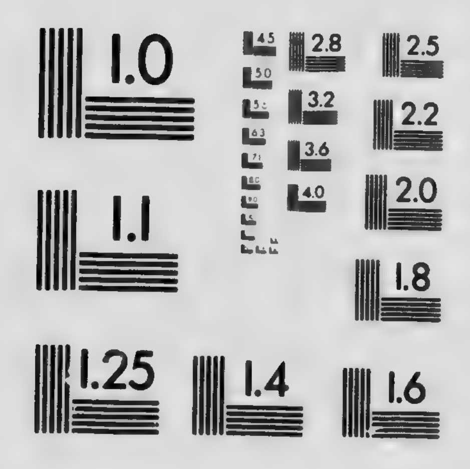
MADAME GRANDIER

Oh ! je ne vous reproche rien... mais non... pas du tout... Seulement comme je suis malade, c'est-à-dire capricieuse et fantasque j'ai voulu revoir ce coin de la maison où



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



je n'étais pas venue depuis si longtemps, et puis prendre part à une conversation fort intéressante, sans doute, puisqu'elle dure depuis une heure...

ALINE *(riant.)*

Oh ! une heure !

GRANDIER *(de même.)*

Fichtre ! voilà une heure qui avait des ailes !

MADAME GRANDIER

Mettons dix minutes...Mais dix minutes, pour moi, c'est presqu'une heure—un siècle—et si je ne vous gêne pas...

ALINE

Oh ! peux-tu croire !

MADAME GRANDIER

En ce cas, allez, causez !

GRANDIER

J'allais dire à Aline que je lui apportais une lettre, quand tu es entrée. Elle est de France.

ALINE *(avec joie.)*

Une lettre ! une lettre de France ! Si elle était d'Armand, cette fois ? Hein, maman, ce qu'elle en ferait jaillir une joie ici !

MADAME GRANDIER

Mon pauvre Armand ! Lis, Aline, lis vite...*(à Grandier)* Car elle est de lui, n'est-ce pas, cette lettre, dis!

GRANDIER *(s'éloignant.)*

Je. . . non, je ne crois pas. . . De Marcel plutôt. . .

ALINE *(avec indifférence.)*

Oh !

MADAME GRANDIER

Mais enfin, on ne sait pas. . . Lis tout de même. . .

ALINE *(regardant la lettre.)*

Elle n'est pas d'Armand, en effet. . . Je reconnais l'écriture de Marcel. . . Mais enfin, pourquoi donc Armand ne nous écrit-il pas ? Est-il fâché ? L'avez-vous chassé ? Vous savez, papa, et toi, maman, je n'ai jamais pu m'expliquer son départ si brusque, si mystérieux, si dramatique même, puisqu'il a si curieusement coïncidé avec ce. . . cette affaire d'attentat, d'arrestation. . . Vous m'avez toujours dit qu'Armand, dégoûté du travail de la ferme, et par un coup de tête étrange, s'était enfui le soir même de la scène malheureuse du souper, tu te souviens père ?

GRANDIER

Oui, mais. . .

MADAME GRANDIER

Il n'y a pas d'autres raisons pour expliquer sa disparition que celles que nous t'avons données.

ALINE

Soit. Mais à plus ample raison, pourquoi ne nous écrit-il pas ? Semble-t-il nous oublier tout à fait ?

MADAME GRANDIER

Oh ! va ! il ne nous oublie pas. . . Il reviendra même quelque jour. . .

ALINE

Oh ! oui, car il sait bien que nous l'aimons toujours, et que nous n'avons aucun ressentiment contre lui. . .

MADAME GRANDIER

Et pourquoi aurions-nous du ressentiment contre lui ? Serait-ce à cause de cette misérable discussion que nous avons eue à propos des paysans canadiens ?

GRANDIER

Qui sait ?

MADAME GRANDIER *(avec chaleur.)*

Armand était un bon fils, un homme de foi et d'honneur, et s'il s'est laissé emporter par une colère regrettable, il n'a rien fait de vraiment indigne d'un gentilhomme.

ALINE

Je le crois.

MADAME GRANDIER

Revenons à la lettre que tu tiens là, dans ta main. Lis donc. . .

ALINE

Ah ! Oui, je l'avais oubliée. . . *(elle ouvre la lettre et dit tout de suite en y jetant les yeux.)* C'est de Marcel, en effet.

MADAME GRANDIER

Ce brave garçon ! Peut-être nous donne-t-il des nouvelles d'Armand. . .

ALINE

Voulez-vous que je lise haut ?

MADAME GRANDIER

Si tu veux.

GRANDIER

Il n'est pas nécessaire ; que dit-il ?

ALINE

Oh ! à peu près les mêmes choses que dans ses précédentes. . .

GRANDIER

C'est-à-dire rien. . .

MADAME GRANDIER

Encore une méchanceté à son adresse. . . Mais que t'a-t-il donc fait pour que tu le détestes ainsi ?

GRANDIER

Oh ! ce n'est pas que je le déteste. . .

MADAME GRANDIER

Tu le hais, alors ?

GRANDIER

Pas même. . . Voyons, que dit-il ?

ALINE *(avec ironie.)*

Comme d'habitude, il s'excuse d'abord d'être resté six mois sans donner de ses nouvelles, disant qu'il est effroyablement occupé. . . Il est, à ce qu'il dit, le lion de la société "chic" en ce moment, et il semble au comble au bonheur. . Il s'informe de notre santé à tous, de nos affaires—naturellement—et finit par ce trait si délicat et si aristocratique;

(elle lit.) "Je regarde avec impatience au jour où, fortune faite et affamée de jouissances et de plaisirs, vous reviendrez au pays reprendre la place de reine qui vous appartient toujours... *(parlé.)* Non ! mais, nous voyez-vous arriver en France, avec, pour toute fortune, notre modeste rente !

MADAME GRANDIER

Mon Dieu ! les jeunes hommes, chez nous, ont toujours—et avec raison—cru à la nécessité de la dot, et je ne vois pas qu'il ait blessé vos délicatesses en vous souhaitant la fortune. Et puis, tu sais, Aline, il est assez épris de toi pour ne pas se montrer difficile sur la question d'argent...

GRANDIER *(avec ironie.)*

Lui ? Mais comment donc !

ALINE

N'insiste pas, maman...Je n'aime pas Marcel, et comme nous ne retournerons pas en France—car nous n'y retournerons plus, n'est-ce pas ?

GRANDIER *(un peu ému.)*

Oh ! tu sais, moi, j'en avais déjà fait mon deuil...

MADAME GRANDIER *(avec ferveur.)*

Ne plus retourner là-bas ?

ALINE

Mais, mère, qu'irions-nous faire à présent ? Est-ce que nous pouvons, comme nous le sommes, et avec notre nom, aller vivre là-bas, comme de petits bourgeois bien sages qui se sont retirés des affaires ?...Ah ! non, je ne

nous y vois pas ! J'aime mieux rester ici, vivre de la vie pleine et féconde que nous offre cette terre nouvelle, la goûter, la passer à vos côtés en vous la faisant aimer de plus en plus... Où serions-nous plus heureux ? Quel roi dans son palais est plus libre que nous, mieux placé pour jouir pleinement et largement de la vie, de tous ses fruits et de toutes ses beautés ?

MADAME GRANDIER

Ah ! si seulement il était ici !

ALINE

Mais il reviendra ! C'est toi qui le disais tout à l'heure...

MADAME GRANDIER

Et puis, ce n'est pas ici, vraiment, que tu trouveras à te marier.

GRANDIER

Qui sait ?

ALINE

Ne cherchons plus, en effet, j'ai trouvé...

MADAME GRANDIER *(avec amertume.)*

Ah oui ! toujours ce malheureux ! Toujours le docteur Reynaud !... Et pourtant il a commis un crime, cet homme, il a été pris, condamné et jeté en prison... Et pour quelle cause, mon Dieu ! Lâchement, ce parfait homme, ce poète, ce sage, s'est embusqué sur la route afin de voler un agent de commerce qui venait de chez nous !...

GRANDIER *(avec force.)*

C'est faux !

MADAME GRANDIER *(avec passion.)*

Allons donc ! Et puis il lui a tiré un coup de feu avant de s'enfuir... Histoire de couvrir son crime !

ALINE *(avec douleur.)*

Non, non ! ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Il a été victime des circonstances, il s'est sacrifié, tout ce que vous voudrez, mais il est innocent ! il est innocent !

MADAME GRANDIER

Il était si bien coupable que lui-même a avoué son crime, et que ses juges l'ont condamné...... Et puis, sa blessure au bras ? Quelle preuve terrible de sa culpabilité ? S'il s'était sacrifié, comme ton père et toi ne cessez de le répéter, est-ce qu'il aurait été blessé au bras quand on l'a arrêté ? D'ailleurs, M. Hénier n'a-t-il pas dit lui-même à l'enquête qu'il avait blessé son agresseur d'un coup de feu au cours de sa lutte avec lui ? Ma pauvre enfant !

ALINE *(avec énergie.)*

Assez, mère ! Je sais tout cela... Je le sais, et pourtant je n'y crois pas. Laisse-moi parler... Il y a quelque chose d'inexplicable et de douleureusement mystérieux dans cette terrible affaire, mais j'aime toujours Jacques, ma mère, et,—pourquoi m'en cacherai-je—je l'attendrai longtemps encore... longtemps—pour ne pas dire toujours... N'insiste pas, maman...

MADAME GRANDIER *(se levant.)*

Allons ! il arrivera ce qui pourra, alors... Je veux aller me reposer maintenant. Je suis lasse... très lasse...

ALINE *(vivement.)*

Tu n'es pas fâchée, n'est-ce pas, maman ? Nous t'avons fait de la peine ?

MADAME GRANDIER

Mais non, je ne suis pas fâchée... Et si j'ai pris de le peine de ce vous disiez, c'est que j'ai le malheur d'en trouver où les autres n'en voient pas... Allons ! à tout à l'heure, n'est-ce pas ?

ALINE *(l'embrassant.)*

J'irai te chercher pour le diner...

MADAME GRANDIER

C'est ça... Ah ! ma chérie ! ma chérie ! Est-il possible que tant de grâce, de beauté, de bonté se cache à jamais dans cette solitude du Canada !

GRANDIER

Elle est née violette...

ALINE *(presque gaiement.)*

Mais c'est par égoisme que je désire rester ici,—par goût, par amour de cette nature grandiose—tout ce que vous voudrez, mais pas par humilité, comme dit père... Oh ! non !

MADAME GRANDIER *(sortant.)*

Allons, tant pis ! A tantôt.

SCENE IV

GRANDIER, ALINE

GRANDIER *(se levant et venant vers Aline.)*

Je crois que ta mère est désormais gagnée à notre cause et qu'elle ne songera plus à retourner en France... Certes, nous lui avons fait mal, mais il fallait la convaincre et je suis contente maintenant que ce soit fait...

ALINE

Ce que je suis contente aussi ! *(gaiement d'abord, puis avec une émotion grandissante)* Nous allons nous créer, puisque nous sommes fixés, une vie de Pacha, tu vas voir... Nous avons déjà Pierre à la tête des garçons de ferme, et tu n'as même plus la peine de surveiller le service tant ce brave serviteur est actif et intéressé. Eh bien, nous aurons une bonne pour aider maman et nous ferons du luxe dans la maison, des folies...illuminant tout ça, jetant la note gaie —et nous passerons, l'un à côté de l'autre, des jours pleins de choses—des jours calmes, des jours heureux, peut-être, *(se jetant au cou de son père)* des jours heureux !

GRANDIER *(la calmant.)*

Pauvre petite ! tu parles de bonheur sans y croire et le coeur plein d'un deuil affreux...Mais tu as tort de souffrir, tort de pleurer...Le bonheur va revenir...va revenir ici...dans cette maison, à ce foyer, et c'est pourquoi je ne veux pas retourner en France...Là-bas il ne nous retrouverait peut-être pas, tandis qu'ici ! Je te dis qu'il va venir, qu'il vient, qu'il s'est déjà mis en chemin, et, comme

disait Jacques, jadis, peut-être est-il là qui se cache derrière la porte, et qu'il va entrer soudain en nous criant...

PIERRE *(ouvrant brusquement la porte de droite en criant.)*

Le voilà !

SCENE V

GRANDIER, ALINE, PIERRE, puis HENIER

ALINE *(avec un cri.)*

Le voilà ! Qui ? le bonheur ?

PIERRE *(sans comprendre.)*

Le bonheur ? J'n'ai pas dit qu'c'était le bonheur...

GRANDIER *(souriant.)*

On aurait pu le croire...Mais qui est-ce donc que tu annonces ainsi, alors ?

PIERRE

M'sieu Hénier !...Il est r'venu !

GRANDIER *(très surpris.)*

Monsieur Hénier ? l'agent ?...celui qui...

PIERRF

Oui, le même...Il fait sa tournée dans la campagne pour ach'ter les moissons, et j'viens d'le voir qui venait par icitte. Vous savez il a toujours sa valise...Ah ! on peut dire que c'pas un homme peureux, qu'celui-là !

GRANDIER *(préoccupé.)*

En ce cas, je vais à sa rencontre... Etait-il loin d'ici quand tu l'as vu ?

PIERRE

Tout proche, il arrivait...

ALINE

Et le pauvre homme est tout à fait rétabli ?

PIERRE

Ah ! mais oui... T'nez, le v'là qui s'amène par la salle comme l'année dernière... Ah ! il n'est pas fier !

GRANDIER

Mais je ne veux pas qu'il entre ici, moi ! *(à Pierre)* Va dire à M. Hénier de m'attendre au salon.

PIERRE

Ah ! ben ouiche ! par exemple ! Si vous croyez qu'il va m'écouter !... *(il sort.)*

HENIER *(dans la coulisse.)*

Bien, bien, mon brave ami... Je sais très bien où se trouve M. Grandier et je vais le trouver là où il se trouve. *(il entre)* Bonjour, mademoiselle, bonjour M. Grandier ! Comment allez-vous ?

GRANDIER *(lui tendant la main.)*

Bien... merci... et vous ?

HENIER *(déposant sa valise.)*

Enchanté de vous revoir...

GRANDIER

Mon cher monsieur, je ne peux pourtant pas vous recevoir dans cette pièce. . . Nous serons plus à l'aise dans. .

HENIER

Allons donc ! Vous me connaissez ? Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer, et ces minutes j'aime mieux les passer ici—dans votre intimité—que dans un endroit plus. . .plus officiel. . .*(à Aline.)* Vous permettez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

ALINE

Certes. Je vous lai -e, messieurs.

GRANDIER

Va, Aline.

HENIER *(galamment.)*

Ce ne sera pas long :—dix minutes—et vous nous rapporterez ce rayon de soleil que vous nous enlevez en ce moment. . . *(Aline sort.)* Dites-donc, Monsieur Grandier, mademoiselle votre fille me semble un peu. . .un peu changée. . .un peu pâle. . .A-t-elle été malade ?

SCENE VI

GRANDIER, HENIER

GRANDIER

Mais. . .Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. Oui, elle a souffert, elle est encore un peu souffrante.

HENIER

Croyez que je regrette. . . Je reprends donc : que pouvez-vous me vendre ?

GRANDIER *(avec soulagement.)*

Deux cent tonnes de fourrage, cinq mille minots d'avoine, de blé et d'orge.

HENIER *(prenant des notes.)*

C'est-à-dire à peu près le double de ce que vous m'avez vendu l'an dernier ? Bien. Comme vos produits ont été jugé de qualité supérieure, là-bas, dans les bureaux de la compagnie que je représente, nous ne discuterons des prix que pour la forme. Je vous donnerai le maximum. . . Ce sont mes instructions. *(se rapprochant, et plus bas.)* J'ai des nouvelles du docteur Reynaud. . .

GRANDIER *(tressaillant.)*

Oh !

HENIER

Mais vous-même avez dû en entendre parler ?

GRANDIER

Je sais que, grâce à vous, à vos démarches, à votre énergique travail auprès des autorités judiciaires, vous avez réussi à faire libérer le docteur; mais c'est tout ce que je sais. . . Pierre, qui, comme vous le savez, sans doute, était chez le docteur avant d'entrer à mon service, a reçu une lettre voilà longtemps, mais il n'a pas semblé vouloir l'avouer . . . Je sais cependant qu'il est en bonne santé et qu'il supporte vaillamment son malheur. . .

HENIER

Son malheur ? Vous ne le croyez donc pas coupable comme on me l'avait dit ?

GRANDIER

Pas plus que vous...

HENIER

Oh ! moi, c'est par pitié...*(avec intention.)* Mais cette blessure que portait le docteur quand on l'a arrêté, ces vêtements déchirés, souillés, ces affirmations énergiques de culpabilité ? Que faites-vous de ces preuves ?

GRANDIER

Rien. Je ne les comprends pas...Ah ! oui, les preuves contre lui étaient accablantes—trop accablantes—mais il y en aurait encore davantage que je ne croirais pas le docteur coupable...Son passé le démentira toujours...

HENIER *(avec chaleur.)*

Eh ! bien, vous avez raison. Ce n'est pas lui qui m'a attaqué l'an dernier sur la route, et cela je le dis avec d'autant de joie que je crois pouvoir retrouver le vrai coupable avant longtemps...

GRANDIER *(avec effroi.)*

Comment !..vous...vous connaissez le vrai coupable ?

HENIER

Oh ! non, je ne le connais pas...Si cela était, la tâche me serait trop facile...J'espère tout simplement le rencontrer dans les alentours...Plus je vais et plus je suis

persuadé que le coupable n'a pas quitté le pays, qu'il est caché quelque part, et que je vais finir par le rencontrer.

GRANDIER *(avec soulagement.)*

Ah ! en effet...

HENIER

Car vous savez, le soir de l'attentat, des paysans ont vu un homme rôder sur le chemin, et l'un d'eux, ayant fait flamber une allumette pour allumer sa pipe, a pu voir à demi le visage du rôdeur. Or, ces paysans m'ont si bien tracé le signalement que je le reconnaîtrai si jamais je le rencontre sur ma route, cela je vous le jure !

GRANDIER *(se contraignant.)*

Mais...pouvez-vous ajouter foi, comme cela, aux récits de paysans effrayés et superstitieux ? Comment auraient-ils pu reconnaître les traits d'un homme ce soir-là, alors qu'il faisait noir comme dans un four ? Et puis, s'il était vrai que ces paysans aient pu en donner un signalement quelconque, comment expliquez-vous leur silence lors de l'enquête, alors que le docteur Reynaud a été condamné ? Non ! elle est plus qu'improbable cette histoire, elle est stupide...

HENIER *(surpris de cette violence.)*

Et cependant, il y a un coupable !...Et ce coupable est si peu le docteur que personne n'a voulu le croire quand il s'est accusé...pas même ses juges. Je peux le dire aujourd'hui...

GRANDIER

Cela ne les a pas empêchés de le condamner...

HENIER

Le moyen pour eux qu'ils fissent autrement ? Le docteur affirmait si énergiquement sa culpabilité...

GRANDIER *(avec effort.)*

Et savez-vous où il est maintenant, ce pauvre Jacques?

HENIER

Il est disparu au lendemain même de sa mise en liberté. J'ai appris hier seulement qu'il était à Montréal, végétant sous un faux nom...

GRANDIER *(très ému.)*

Quelle situation !

HENIER

Et elle durera cette étrange situation tant que nous n'aurons pas retrouvé les traces, le nom du vrai coupable.. Il y a dans cette affaire quelque chose d'étrange et de mystérieux que je ne m'explique point...Si le docteur n'est pas coupable—et j'ai prouvé, n'est-ce pas que je ne le croyais pas—pourquoi s'accuse-t-il, et pour qui se sacrifie-t-il ? Voilà la question...

GRANDIER

Un sacrifice ? Vous croyez ?

HENIER *(se levant.)*

Ah ! mais, je ferai de la lumière sur cette affaire, j'y verrai clair ou j'y perdrai mon nom...Il ne faut pas—je ne veux pas—qu'un brave et fier garçon comme le docteur Reynaud, sombre, disparaisse ainsi dans la honte et l'infa-

mie, et je rejoindrai le bandit pour qui il s'est sacrifié; ça, j'en prends Dieu à témoin !

GRANDIER *(agité.)*

Mais si c'était un chemineau, un de ces oiseaux de passage qui viennent, demeurent un instant, passent et s'enfoncent dans la nuit pour toujours ? Un chemineau ? Oui . . . pourquoi ne serait-ce pas un chemineau ?

HENIER *(haussant les épaules.)*

Comme si le docteur Reynaud était homme à se sacrifier pour un passant, un chemineau !

GRANDIER *(atterré.)*

C'est vrai. . .

HENIER

Quoi qu'il en soit, je suis ici ostensiblement en tournée professionnelle, mais en réalité pour ouvrir une enquête personnelle sur cette affaire. . . Voulez-vous m'aider à la conduire à bien ?

GRANDIER

Moi, vous aider ? Mais que voulez-vous que je fasse? Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit devant les juges, à l'enquête. . .

HENIER

Je m'explique mal. Voulez-vous m'aider à revoir les lieux de l'attentat, la maison du docteur; à questionner de nouveau les paysans; à refaire en un mot, l'enquête de l'an dernier ? Je suis persuadé que la vérité est au bout. .

GRANDIER

Mais. . .

HENIER *(sans attendre.)*

Et d'abord, faites venir Pierre, je vous prie. . . Je vais commencer par lui. Ce fut le principal témoin lors de l'instruction devant les juges, et l'avocat du docteur m'a dit plus tard que sa déposition, coupée de jurons, de protestations, d'aveux partiels, avait été à n'y rien comprendre. Eh ! bien, nous allons voir si nous ne serons pas plus heureux aujourd'hui. . .

GRANDIER *(avec effort.)*

Mais monsieur. . .

HENIER *(avec surprise.)*

Vous ne voulez pas ?

GRANDIER

Moi ? Mais je ne demande pas mieux. . . certes ! Mais je voulais. . . je crains que tout cela n'inquiète ma femme malade, et voilà pourquoi j'hésitais. . . Pourquoi ne pas poursuivre cette enquête ailleurs ?

HENIER

Parce que je ne veux pas mettre d'autres personnes dans le secret. . . Je désire procéder par surprise, et c'est pourquoi j'ai pensé à vous demander assistance. Mais cela vous gêne à ce que je vois. . . Et pourtant je croyais que votre plus grand désir était de travailler à établir l'innocence de Jacques. . .

GRANDIER

Et c'est, en effet, mon plus grand désir ! Je ne veux pas éviter cette enquête et je suis à votre disposition. *(à*

part.) Allons ! c'est la justice de Dieu qui se manifeste. *(haut, avec décision.)* Je vais appeler Pierre... *(revenant.)* Cependant, je ne voudrais pas que ma fille apprenne rien de ce que nous nous proposons de faire ici—du moins pas maintenant. Je vais l'éloigner. Quant à ma femme, je vous l'ai dit, elle est malade et ne bouge presque pas de sa chambre.

HENIER

Bien. Vous revenez avec Pierre, n'est-ce pas ?

GRANDIER

Oui. *(il sort.)*

SCENE VII

HENIER

Si je ne savais pas que Monsieur Grandier était un des plus sincères amis du docteur Reynaud, je serais plutôt porté à lui trouver une attitude étrange... Enfin ! je tiens du moins mon enquête, et je vais la mener rondement... Bon! les voilà qui reviennent... Il s'agit de faire parler Pierre, et j'ai un plan qui réussira peut-être... Voyons ! *(entrent Grandier et Pierre.)*

SCENE VIII

HENIER, GRANDIER, PIERRE

GRANDIER

M. Hénier désire te parler, Pierre.

HENIER

Je n'ai pas besoin de te demander si tu te rappelles de moi, n'est-ce pas ?

PIERRE

Non...J'vivrais cent ans que j'n'oublierais jamais comment j'vous ai vu pour la première fois.

HENIER

Et cependant, par la réception que tu m'as faite tout à l'heure, il m'a paru que tu me revoyais avec plaisir... Je ne dois pourtant pas te rappeler de bien gais souvenirs.. C'est toi qui étais chez le docteur Reynaud, n'est-ce pas ?

PIERRE *(simplement.)*

Vous avez été bon pour lui...Et s'il est libre aujourd'hui c'est grâce à vous....

HENIER

Je n'ai fait que mon devoir puisqu'à mes yeux ton maître était innocent...Asseyons-nous, voulez-vous ? Assieds-toi, Pierre. *(un temps.)* Veux-tu me dire, mon ami, quels étaient tes devoirs quand tu demeurais chez le docteur ? Cela m'intéresse fort...

PIERRE *(confiant.)*

Comme le docteur était tout seul chez lui, c'est moé qui faisait l'ménage, cuisinais, cultivais l'jardin, conduisais son cheval quand il allait visiter ses malades...C'est moé qui y faisais la causette, le soir, quand y n'sortait pas... oui, la causette..Il avait beau être docteur, M. Reynaud, il aimait causer avec ses "gens", et dame ! comme souvent

il n'avait qu'moé près d'lui, vous comprenez qu'on causait sans s'gêner...

HENIER

Oui, c'était plutôt un ami qu'un maître...Et que faisait-il le docteur d'habitude le soir ?

PIERRE

Il lisait.

HENIER

Tous les soirs ?

PIERRE

Chaque soir qu'y n'était pas appelé "aux" malades, ou qu'y n'venait pas ici, chez M. Grandier.

HENIER *(à Grandier qui écoute avec passion.)*

Le docteur Reynaud venait souvent chez vous ?

GRANDIER

Souvent, oui...

HENIER

Il ne pouvait en être autrement...Le docteur devait rechercher la compagnie des gens instruits et cultivés comme vous l'êtes, vous et votre famille. *(à Pierre.)* Le docteur avait-il un frère ?

PIERRE *(mal à l'aise.)*

Non.

HENIER

Tu en es sûr ?

PIERRE

Personne le sait mieux qu'moé, puisque c'est moé qui l'ai élevé après avoir vu son père et sa mère mourir.

HENIER

En effet. Alors, il est fils unique ?

PIERRE

Oui.

HENIER

Lui connaissais-tu des ennemis ?

PIERRE

Cantique ! Pourquoi toutes ces questions ?

HENIER

Mais, mon cher ami, nous causons tout simplement.. Est-ce que ça te déplaît qu'on parle de ton ancien patron ?

PIERRE

Non...Oh ! non, au contraire...

HENIER

Alors ?

GRANDIER

Réponds aux questions de M. Hénier, Pierre, et ne cache rien...rien, tu entends ?

PIERRE *(tressaillant; à part.)*

Aie ! te v'la pris, mon vieux Pierre, et bien pris ! Sors de là si tu peux ! Et l'pauvre vieux qui m'dit d'tout dire...de rien cacher...*(haut.)* J'veux ben répondre aux questions de M. Hénier, mais si c'est à propos du... de l'affaire, vous savez, ça vaut pas la peine...j'ai tout dit aux juges c'que j'savais là-d'sus...

HENIER

En ce cas, tu n'as pas besoin d'éluder mes questions, non plus...Dis moi, que faisait le docteur le soir de l'attentat ?

PIERRE *(surpris de l'attaque.)*

Il..Mais comment voulez-vous que j'le sache ? *(avec effort.)* Y me semble qu'vous d'vez l'savoir aussi ben que moé, puisqu'il a été condamné pour vous avoir attaqué sur la route...

HENIER *(à part.)*

Le gaillard est sur ses gardes...*(haut.)* Et toi, où étais-tu ce soir-là ?

PIERRE *(nerveux.)*

Su...sur la route...Je v'nais chez M. Grandier qui m'avait fait d'mander...

GRANDIER

En effet, je l'avais prié de venir s'entendre avec moi ce soir-là au sujet des travaux à faire le lendemain. Il revenait coucher chez moi, comme c'était entendu, quand l'attentat a eu lieu.

HENIER

Et tu n'as rien vu de suspect sur la route ?

PIERRE *(de plus en plus nerveux.)*

No...n ! Non !

HENIER

Mais alors comment se fait-il que tu te fus trouvé là justement au moment où je tombais, frappé d'un coup de revolver ?

PIERRE

J'ai entendu le coup...j'suis accouru...C'est tout..

HENIER

Et tu es retourné où ?

PIERRE

Chez l'docteur...

HENIER *(vivement.)*

Qui se trouvait chez lui ?

PIERRE *(s'oubliant.)*

Oui...mais...

HENIER *(de même.)*

Et que faisait-il quand tu es arrivé ? Il lisait ?

PIERRE *(désemparé.)*

Oui...c'est-à-dire...il arrivait...il était...

HENIER

Avait-il quelqu'un avec lui ?

PIERRE *(écarlate.)*

Non !

HENIER

Il était comme d'habitude, le docteur, n'est-ce pas, calme et bien portant ?

PIERRE *(tout à fait perdu.)*

Oui...

HENIER

Alors il n'était pas blessé ?

PIERRE *(même jeu.)*

Oui...Oui, il l'était...

HENIER

Soit ! Le docteur courtisait-il une jeune fille dans le pays ?

PIERRE *(hésitant.)*

Je...j'ne sais pas...

GRANDIER *(doucement.)*

Il était presque fiancé à ma fille...

HENIER

A Mademoiselle Aline ? Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous désiriez l'éloigner...*(à Pierre.)* Et connaissais-tu des amis intimes au docteur ?

PIERRE *(décidé à ne plus parler.)*

Non.

HENIER

Tu ne veux pas parler, et pourtant tu sais des choses importantes, des choses qui nous permettraient de rendre

l'honneur au docteur, ton ancien maître et ami... Pour quelle raison tu refuses de parler je n'en sais rien...Je ne me l'explique point, mais laisse-moi te dire que tu fais très mal...Le docteur pour qui cette situation est intolérable se tuera un jour ou l'autre, de cela son défenseur est convaincu, et je le sais, moi, par une entrevue que j'ai eue avec lui, voilà peu de temps...*(à part.)* Voyons si ce mensonge.. *(haut.)* Tu le crois donc coupable enfin ?

PIERRE *(avec douleur.)*

Oui !

HENIER

Eh ! bien, soit ! Mais tu le tues, alors !

GRANDIER *(allant à Pierre.)*

Mais parle donc, Pierre ! dis donc ce que tu sais, ce que tu as vu ! Quand tout devrait crouler autour de nous: honneur, fortune et joie, parle donc ! Sauve le docteur Reynaud, si tu le peux...sauve-le à n'importe quel prix.. sauve-le !

PIERRE *(sanglotant.)*

J'n'peux pas !...Non, j'n'peux pas !...

HENIER

(Frappé du ton de Grandier et de la douleur de Pierre ; à part.)

Je brûle ! je brûle ! et je vais savoir ! Encore un effort, voyons ! *(haut.)* Ce sera le grand regret de ma vie d'avoir échoué dans cette tentative de réhabilitation du docteur Reynaud. Et si, comme il l'a laissé entendre, il attentait à ses jours, *(insistant)* s'il se tuait..

PIERRE *(avec un cri de douleur et de rage.)*

Taisez-vous !

HENIER *(continuant sans sourciller.)*

J'en serais au désespoir toute ma vie...

PIERRE *(hors de lui.)*

J'veux pas ! non, j'veux pas que l'docteur Reynaud, que mon p'tit Jacques se tue...j'n'veux pas qu'il meure !...Non, non, non ! Ce n'est pas lui l'coupable, c'n'est pas lui qui vous a attaqué, M. Hénier..L'docteur c'soir-là était dans son bureau avec moé...avec moé, vous entendez ? Il lisait...il était en robe de chambre et en pantouffles...

HENIER *(triomphant.)*

Oui, oui. Et sa blessure au bras ?

PIERRE

C'est lui-même qui s'était tiré une balle dans le bras.

HENIER *(vivement.)*

Pourquoi ?

PIERRE *(haletant.)*

Pour sauver l'autre...

GRANDIER *(à part.)*

Mon Dieu ! Que ce calice...

HENIER *(bondissant vers Pierre.)*

Ah ! enfin ! Mais cet autre ? cet autre ? Quel était-il ?

PIERRE *(va pour parler, puis s'arrête en voyant Grandier pâle et dont les lèvres remuent.)*

Je n'sais pas... Je ne l'connais pas...

GRANDIER

Dis, mon ami... dis le nom... Tu le peux maintenant, je t'en prie... je te l'ordonne ! Parle !...

PIERRE

Jamais !

HENIER

Allons donc ! Mais c'est de la folie !

GRANDIER *(debout, calme et noble, à Hénier.)*

Permettez-moi... *(à Pierre.)* Ecoute, Pierre, je connais le coupable aussi bien que toi, maintenant, et voilà pourquoi tu vas me rendre l'horrible service de le nommer.. Il ne faut pas qu'un innocent prenne la place d'un coupable, qu'il souffre pour lui, qu'il meure pour lui, et si tu refuses, c'est moi qui le dirai ce nom... Il faut que la justice de Dieu se fasse et elle se fera pleine et entière... Parle !

PIERRE *(brisé.)*

Eh ben... Non ! M'sieu Grandier, j'peux pas... j'peux pas comme ça... d'vant vous...

HENIER

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

GRANDIER *(avec autorité.)*

Parle !

PIERRE

Eh ben, l'homme qui vous a attaqué sur la route, vous a blessé, c'était... *(indiquant Grandier)* c'était son fils ! Armand Grandier ! Comme il s'était refugié chez nous, l'docteur Reynaud a voulu l'sauver, par pitié pour mamzelle Aline, et v'là pourquoi il s'est accusé lui-même... *(il s'affaisse sur une chaise et se cache le visage dans ses mains.)* Jamais, jamais l'docteur n'me pardonnera d'avoir dit ça !

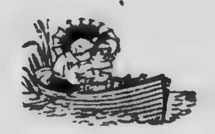
GRANDIER *(avec horreur.)*

C'était donc lui !

HENIER

Dieu !

Fin du quatrième acte.



Acte cinquième

(Trois ans plus tard, à Montréal. La scène représente un salon meublé avec une certaine recherche. On y sent néanmoins une gêne distinguée. Vases avec des fleurs sur quelques meubles. Porte au fond, une de chaque côté. Au lever du rideau, Madame Grandier, un peu vieillie, se tient assise près de la table et s'occupe à un ouvrage quelconque. Aline va d'un vase de fleurs à l'autre, arrangeant. Grandier, debout devant une glace rajuste sa avate.)

SCENE I

.MADAME GRANDIER, GRANDIER, ALINE

ALINE

Regarde donc, mère, regarde donc, père, comme c'est joli ici depuis que j'y ai semé des fleurs !

GRANDIER *(se retournant.)*

En effet. Mais ce ne sont pas les fleurs seules qui font toute cette grâce et toute cette beauté, Aline. C'est encore plus le génie de ton coeur qui sait "voir", et celui de tes doigts qui savent exécuter...

MADAME GRANDIER

Elle a une baguette de fée au bout des doigts. Mais dis donc, mon enfant, tout à l'heure, avant notre entrée, nous avons cru t'entendre causer avec quelqu'un ? Tu parlais haut, et cependant nous t'avons trouvée seule...

ALINE

Vous ne vous étiez pas trompés: je causais, en effet.

GRANDIER

Mais avec qui donc ?

ALINE

Avec le passé...Mon passé !

MADAME GRANDIER *(avec impatience.)*

Le passé ! ton passé !...Comme si nous avions sujet de le regretter !

GRANDIER *(allant s'asseoir.)*

En tout cas, ce ne devait pas être bien gai que ce que vous vous racontiez, ton passé et toi...Il est plutôt triste notre passé...

ALINE

Triste et gai—comme le présent—et comme l'avenir, sans doute...Cela dépend du point de vue auquel on se place...

GRANDIER

Oui...et des personnages...

ALINE *(changeant de ton.)*

Assez ! Comme te voilà mis, mon père ! Vraiment on dirait que nous donnons un bal !

GRANDIER

N'attendons-nous pas des amis ?

MADAME GRANDIER

Nous attendons surtout avec intérêt la visite de ce M. Révol que nous avons connu voilà si peu longtemps, et qui cependant t'aime déjà à vouloir nous demander ta main, Aline.

GRANDIER

Oh ! tu sais, ce sera pas encore celui-là, s'il n'en tient qu'à moi...Un morceau de bois, un automate, un imbécile enfin !

MADAME GRANDIER

Je ne dis pas que ce soit un Marcel d'Epirieu; mais puisqu'Aline ne veut plus entendre parler de celui-là, et d'ailleurs...Car enfin ce M. Révol est de bonne famille et représente bien ce qu'en Europe, on appelle un bon parti ...Il a de la fortune, il t'aime...C'est le commencement du bonheur : ne le laisse pas échapper.

ALINE *(avec lassitude.)*

Le bonheur !...Non, mais m'a-t-on assez bercée avec ce mot-là ! Le bonheur ! Mais enfin savez-vous ce que c'est que ce bonheur ? C'est l'ombre que fait la fleur sur la terre quand le soleil luit...A peine vous êtes-vous approché de la fleur pour la cueillir, que l'ombre a déjà changé de place...

MADAME GRANDIER

Poésie que tout cela. Le bonheur est un personnage qui court les rues, et qui s'invite aux foyers où l'on veut bien le recevoir. L'important c'est de ne pas lui fermer la porte au nez quand il se présente, le prenant gauchement pour un intrus...Oui, je sais...A vingt ans, le bonheur, on le voit toujours jeune et beau, plein de talent, de délica-

tesse et de poésie, et, à ce héros de roman, on ouvre un coeur très pur, très noble, mais exalté, et dans lequel il ne vient pas...

GRANDIER

Oh ! si... Il y vient quelquefois...

MADAME GRANDIER

Mais ce n'est pas toujours le héros de roman, alors, Le bonheur se présente plus souvent sous l'aspect d'un être orné d'une beauté et de qualités fort ordinaires... Il suffit que cet être soit sage, bien élevé, de bonne famille et qu'il soit...

GRANDIER

Riche !

MADAME GRANDIER

Riche, oui... Car on ne vit pas sans la fortune : on vivotte.

ALINE *(avec lassitude.)*

Vous n'avez pas besoin de me dire tout cela, ma mère, car vous savez bien que je suis prête à faire selon votre bon plaisir... Autant ce M. Révol qu'un autre, après tout, et d'ailleurs...

GRANDIER

Tu n'es pas encore mariée...

MADAME GRANDIER

Elle le sera bientôt. En attendant, et comme il se fait tard, tu vas aller changer de robe, n'est-ce pas ?

ALINE *(avec indifférence.)*

Oh ! je suis bien comme je suis, n'est-ce pas, papa ?

GRANDIER

Pour moi, tu es toujours bien...

MADAME GRANDIER

Eh bien, vrai, tu n'y mets guère d'enthousiasme !

GRANDIER

Il n'y a pas de quoi...

ALINE

Que voulez-vous ! Je suis une vieille fille maintenant, et l'enthousiasme, vous savez, est assez comme l'hirondelle qui n'aime pas l'hiver...

MADAME GRANDIER

Et dire que tu étais si gaie à la campagne, là-bas, si enthousiaste !

ALINE

C'est qu'alors je n'avais que vingt ans...

GRANDIER

Vingt ans ! Et tu en as aujourd'hui ?

ALINE

Vingt-cinq...ou trente...Je ne sais plus au juste.. Les dernières années que nous avons passées ont dû compter double, et je ne sais plus ma table de Pithagore...Ne parlons plus de cela.

MADAME GRANDIER

Oui, ne parlons plus : agissons. *(se levant)* Viens-tu t'habiller ? Moi je vais voir comment Pierre se tire d'affaires dans ses préparatifs.

GRANDIER *(bas à Aline.)*

Reste un moment.

ALINE

Une minute encore, mère...J'irai te rejoindre...

MADAME GRANDIER

Bien. Ne tarde pas. *(à part en s'en allant)* Encore des conciliabules ! Vraiment je ne comprends rien aux agissements de Maurice...Enfin... *(elle sort.)*

SCENE II

GRANDIER, ALINE

GRANDIER *(s'approchant.)*

Tu souffres, n'est-ce pas, Aline ?

ALINE *(avec un geste.)*

Je l'ai dit tout à l'heure : ne parlons plus de ces choses...

GRANDIER

Au contraire, parlons-en....Parlons-en encore, parlons-en toujours...C'est le plus sur moyen de ne pas oublier...

ALINE *(s'asseyant.)*

Et d'entretenir la souffrance....

GRANDIER

Et d'entretenir la souffrance, soit ! Il ne faut pas laisser toute la souffrance aux autres...Dis-moi, Aline,

ton coeur, ton coeur aimant et tendre, il est toujours là-bas, n'est-ce pas, à la ferme ?

ALINE

Vous vous trompez, mon père : il y a mis le temps, mais il est enfin revenu.

GRANDIER

Eh bien, si c'est vrai, j'aurais préféré qu'il y restât encore quelque temps...

ALINE *(surprise.)*

Que dis-tu ?

GRANDIER *(avec résolution.)*

Tiens, viens t'asseoir là, en face de moi...Il faut que je te parles de choses graves ce soir, et comme nous avons peu de temps avant l'arrivée de nos invités, je serai bref... Dis-moi, petite, tu n'as pas oublié le docteur Reynaud, n'est-ce pas ?

ALINE *(saisie ; après un silence.)*

Et pourquoi ne l'aurai-je pas oublié ? N'était-ce pas pour moi une nécessité, un devoir ? Oui, longtemps, je me suis dit : il n'est pas coupable, c'est une erreur, une erreur monstrueuse, et bientôt il va revenir, il va nous revenir plus grand et plus noble que jamais...Hélas ! voilà cinq années, cinq siècles d'écoulés, et il ne revient pas ! Et il est toujours sous le coup de cette accusation infâme... Est-ce que je puis encore penser à ce ...condamné ?

GRANDIER *(avec douleur.)*

C'est vrai alors ? Tu le crois coupable maintenant ?

ALINE *(avec un geste las.)*

Et comment ne pas le croire ? A-t-on trouvé une seule preuve de son innocence depuis cinq années que M. Hénier cherche à le réhabiliter ?Où sont les preuves de son innocence ? Allons ! je te le demande à toi, mon ami, mon père ?

GRANDIER

Ce qu'on a trouvé ? Les preuves ? *(à part)* Oh Dieu ! et ne pas pouvoir lui dire ! *(haut)* Hénier a du moins réussi à se convaincre lui-même de cette innocence... Et si Hénier, qui fut la principale victime de cette affaire, peut jurer aujourd'hui que son prétendu agresseur n'est pas coupable, je ne comprends pas que toi...toi qui l'aimais tant, tu songes maintenant à l'abandonner, à te jeter dans les bras d'un autre...

ALINE *(avec douleur.)*

Mon père !

GRANDIER *(avec une émotion grandissante.)*

Tu sais que, moi aussi, je suis de l'avis de mon ami Hénier, et que jamais—toi aussi tu le disais cela un jour—que jamais je ne douterai de l'innocence du docteur Reynaud...Lui, coupable d'une tentative de vol à main armée ! de meurtre ! Allons donc ! Comme si Jacques n'était pas l'homme le plus noble et le plus fier qui soit sorti des mains du Créateur !

ALINE

Et cependant il fut trouvé coupable...

GRANDIER

Et qui te dit que la justice—quel nom !—ne s'est pas, une fois de plus grossièrement trompée ?

ALINE

La justice ne peut s'être trompée à ce point là... Tu sembles vouloir oublier que le docteur lui-même s'accusait, montrait son bras blessé—car il était blessé—comme preuve de sa culpabilité, jurait avec une sorte de rage qu'il était le seul, le véritable coupable, et qu'il était inutile de chercher ailleurs... Que penser après avoir entendu pareilles choses ?

GRANDIER *(s'oubliant.)*

Et si le pauvre garçon s'était sacrifié, Aline ? Si, pour sauver l'honneur d'une famille, son existence même, il s'était laissé accuser, arrêter, jeter en prison ?... S'il le connaissait, lui, le vrai coupable et pourtant ne voulait pas le livrer ?

ALINE *(debout ; avec un cri.)*

Père ! que veux-tu dire ?

GRANDIER *(avec exhaltation.)*

Si Hénier aussi le savait ? Si moi...

PIERRE *(apparaissant à la porte brusquement.)*

M'sieu Grandier !

GRANDIER *(ramené au sens de la réalité.)*

Pierre !... Que veux-tu, mon ami ?

PIERRE

J'vous d'mande ben pardon, mamzelle Aline, mais j'ai deux mots à dire à M. Grandier...

GRANDIER

Ah ! bien... *(il va vers Pierre, tandis qu'Aline s'éloigne un peu.)* Que veux-tu ? *(Pierre lui parle bas.)*

PIERRE *(finissant haut.)*

...pas ça....

GRANDIER *(avec un sourire pâle.)*

Tu es un brave garçon, Pierre, et je te remercie... Va... *(Pierre sort et Grandier revient.)*

ALINE *(revenant vivement.)*

Qu'allais-tu dire tout à l'heure quand Pierre est entré?

GRANDIER *(calme maintenant.)*

J'allais dire, ma chère enfant, que nous avions, Hénier et moi, la quasi-certitude que le docteur s'est sacrifié pour sauver l'honneur de quelqu'un...un parent, un ami, on ne sait. Il ne nous a pas été possible de percer ce mystère. Mais j'espère...j'espère avec passion que Dieu fera justice un jour, et c'est pourquoi je ne veux pas que tu épouses ce..

ALINE *(secouant la tête.)*

Pourquoi me répéter tout cela, mon père ? Tu ne réussis qu'à me briser un peu plus le coeur. Que le docteur Reynaud soit innocent, je l'ai cru jusqu'ici...je m'efforce de le croire encore...Mais puisqu'il est parti pour toujours ! Puisqu'il est perdu pour moi ! Pourquoi en-

tretenir autour de moi—de nous—cette atmosphère de deuil, de douleur et de larmes ?...Je te parais égoiste ? Ah ! c'est que le temps, vois-tu, a fait son oeuvre !....Il a endolori la cuisante blessure, l'a adoucie de jour en jour davantage, lui a versé le baume magique qui découle des années...l'a guérie...*(elle rit nerveusement)* si bien guérie, en effet, que je suis maintenant prête à recevoir, à épouser un autre homme...

GRANDIER

Eh bien, si tu l'épouses—ce qui n'est pas encore fait—ce n'est pas parce que tu as oublié l'autre...C'est en te sacrifiant, toi aussi, en te sacrifiant pour nous...

ALINE

Oh ! le grand mot ! Mais...

GRANDIER

Chut ! quelqu'un...

ALINE *(à part.)*

Il était temps ! Encore une minute et j'allais lâchement crier grâce !....*(entre Madame Grandier suivie de Révol.)*

SCENE III

MADAME GRANDIER, ALINE, GRANDIER, REVOL

MADAME GRANDIER *(très aimable.)*

Mon cher monsieur Révol, nous vous attendions avec impatience...

REVOL *(très raide.)*

Oh ! madame !

GRANDIER *(lui tendant la main.)*

Comment allez-vous ?

REVOL *(banal.)*

Bien, bien....Ah ! mademoiselle ! Comme vous êtes belle ce soir !

ALINE

Vous me permettrez bien de l'être, comme cela, de temps à autre, n'est-ce pas ?...Mon père attend un vieil ami.

REVOL

Ah ! vous attendez du monde ?

MADAME GRANDIER

Un seul visiteur : M. Hénier. Cela ne vous gêne pas ?

REVOL

Oh ! je ne suis pas gêné.

GRANDIER *(agacé.)*

Non ? Tant mieux, alors, tant mieux, monsieur... *(à Madame Grandier)* Mon amie, j'ai des ordres à donner à Pierre : je reviens tout de suite. *(à Révol)* Vous permettez ?

REVOL

Oui.

GRANDIER

Merci ! *(à part)* Ouf ! *(il sort.)*

SCENE IV

MADAME GRANDIER, ALINE, REVOL

MADAME GRANDIER

Et maintenant, mes enfants, ne vous occupez pas de moi : causez—faites des châteaux...

ALINE

L'Espagne est trop loin...

MADAME GRANDIER

Raison de plus ! Quel mérite aurions-nous à bâtir un château—des châteaux à Montréal ? Non. Moi, j'aime les châteaux qu'on gonfle comme des bulles et qui, quand on les fait trop beaux, trop grands, nous crèvent au nez...pour nous retomber en rosée sur le front !

ALINE

On dit cela...Mais quand toutes ces bulles-là se sont invariablement crevées ainsi, on n'en veut plus... et leur rosée tourne à la pluie...

REVOL

Vous avez une philosophie un peu sombre, mademoiselle. Vous avez dû lire beaucoup de romans...

ALINE

Moi, romanesque ? Ah mais non, par exemple ! *(à part)* Ce qu'il fait de jolies compliments ce jeune homme! *(haut)* Ah ! tiens voilà père qui revient déjà avec M. Hénier. *(à Révol)* Vous connaissez M. Hénier, n'est-ce pas ?

REVOL

Vaguement.

SCENE V

Les mêmes, GRANDIER, HENIER

ALINE

Ah ! M. Hénier, vous voilà donc enfin ! Nous commencions à croire que vous ne viendriez pas...

HENIER

Je vous avais promis...Bonsoir madame....Monsieur...

MADAME GRANDIER *(présentant.)*

M. Révol...M. Hénier...

HENIER

Enchanté...*(poignée de main ; à part, à Grandier)* C'est ce jeune homme qui veut épouser ma petite Aline ?

GRANDIER

Hélas !

HENIER *(entraînant Grandier.)*

Eh bien, il ne l'aura pas...Voilà ! Ecoutez, et ne paraissez pas surpris de ce que je vais vous dire : sachant ce qui se préparait, j'ai amené de force Jacques Reynaud.. Bigre ! surveillez-vous ! Il est en bas...Je veux qu'il voie Aline, qu'il lui parle, qu'il obtienne d'elle un sursis... Oui, il faut qu'elle attende encore.

GRANDIER

Mais...

HENIER

Eloignons Madame Grandier et ce M. Révol, et faites en sorte que votre fille soit libre dans quelque temps.

GRANDIER

Bien. *(allant à Révol)* Venez-vous griller une cigarette avec moi, M. Révol ?

REVOL *(avec raideur.)*

Merci, je ne fume point !

MADAME GRANDIER

Je retiens M. Révol : il sera notre partenaire au jeu, n'est-ce pas M. Révol ?

REVOL

Je ne joue pas non plus.

ALINE

Ah ! Eh bien, ça ne fait rien...Venez quand même. Nous vous donnerons des leçons...Allons messieurs !

GRANDIER *(à Hénier.)*

Nous y allons aussi ?

MADAME GRANDIER

Mais j'y compte bien, par exemple !

HENIER

Mais comment donc ! *(bas à Grandier.)* Nous reviendrons au temps voulu.

ALINE

Je vous attends, M. Hénier...

HENIER *(offrant son bras.)*

Me voilà, Aline, me voilà... *(ils sortent. Madame Grandier au bras de Révol, Aline au bras de Hénier, et Grandier fermant la marche.)*

SCENE VI

(La scène reste vide un moment, puis la porte de droite s'ouvre et Armand paraît. Il est en uniforme d'officier français, et porte une décoration.)

ARMAND, puis ALINE

ARMAND *(seul.)*

Le coeur me fait mal ! Est-ce d'être monté jusqu'ici en me cachant comme un... dis-le donc !... comme un voleur ? ou si c'est de peur seulement ? Oh ! revoir ma mère, mon père, ma soeur après tout ce qui s'est passé !

Les revoir pour leur dire—s'ils ne savent pas déjà—que leur fils—que ton frère, Aline—est un bandit, un voleur, un...Le pourrai-je ? Eh ! il le faut bien maintenant, puisque je suis revenu exprès pour cela...Je veux laver cette tache de boue que je n'ai pu noyer dans mon sang, là-bas, en Afrique, et je l'effacerai, oui, je l'effacerai, quand je devrais rapporter de cette entrevue avec mon père, une malédiction éternelle...Mais ils ne me maudiront pas ! Ils me pardonneront peut-être même, quand ils sauront mes remords, mon expiation de là-bas, où je me suis battu cinq ans, moi, le viveur et le boulevardier—et quand le père aura vu cela *(montrant sa décoration)* sur ma poitrine ! Allons ! il n'y a donc personne ici ? *(il va vers la porte du fond et regarde)* Du monde !...Ah ! je tombe bien, par exemple ! *(revenant)* Que faire ? M'en aller pour revenir demain ? Non ! Demain je n'oserai plus... *(avec énergie)* Je reste ! *(il va pour s'asseoir, mais se relève aussitôt)* Aline !

SCENE VII

ARMAND, ALINE

ALINE *(entrant sans voir Armand.)*

Bien, mère, j'ai compris. Ta tabatière se trouve sur ton fauteuil quelque part ? Un instant et je te la rapporte. *(elle prend la tabatière sur le siège, se retourne et reste immobile en apercevant Armand)* Ah !

ARMAND *(bas.)*

Mademoiselle...

ALINE

Qui êtes-vous, monsieur ? Que voulez-vous ?

ARMAND *(tendant les bras.)*

Aline !

ALINE *(avec saisissement.)*

Aline ? Vous avez dit Aline ? Mais alors vous êtes... ? Mais parlez ! parlez donc !

ARMAND *(s'approchant.)*

Aline, ma bonne, ma chère petite soeur !

ALINE *(avec un cri.)*

Armand ! *(elle se jette à son cou.)*

ARMAND

Aline ! ma petite Aline, ma chère Aline ! Ah ! laisse-moi le prononcer ce nom béni, ce nom délicieux, ainsi tout près de toi... Je l'ai redit si souvent là-bas dans la solitude, sans qu'un écho m'en ait jamais renvoyé l'harmonie aux oreilles ? Laisse-moi te regarder, reconnaître en tes traits la noblesse de mon père et l'amour de ma mère !

ALINE

Mon cher Armand ! mon frère !

ARMAND

Dis-moi, Aline, notre père, notre mère ? Ils sont vivants, ils sont ici, n'est-ce pas ?

ALINE

Mais oui ! Je crois bien !...Si tu penses que j'allais les laisser partir comme cela, avant ton retour ! Car je savais que tu reviendrais, Armand, et je le disais à papa et à maman tous les jours...Ah ! tu y a mis le temps toutefois !...Cinq ans ! Mais tiens ! tu es militaire ? Je n'avais pas remarqué...Et tu es décoré ? Ça c'est gentil, par exemple...Tu t'es donc battu ?

ARMAND

Un peu, au Maroc, oui...

ALINE

Et tu n'as pas été blessé ? Tu n'as pas été malade ?

ARMAND

Ni l'un ni l'autre, presque pas.

ALINE

J'ai tant prié pour toi !...Mais qu'est-ce que je fais? Tu es là, tu reviens, et je ne cours pas le crier à tous les êtres de la maison !...Viens...nous allons les surprendre ...Tu ne parleras pas tout d'abord, et comme ça, avec ta barbe...es-tu drôle avec ta barbe ! ils ne te reconnaîtront pas...Viens...

ARMAND *(l'arrêtant.)*

Non, Aline, pas tout de suite...Vous avez du monde, n'est-ce pas ? J'ai vu tout à l'heure des hommes, des étrangers...

ALINE

Des amis. Qu'est-ce que cela fait ? Un beau soldat comme toi ne doit pas craindre le monde ?

ARMAND *(hésitant.)*

Aline... *(à part ; avec douleur)* Est-ce que je peux lui dire ? *(haut)* Ecoute, petite soeur : il faut que je te parle, que je te confie un secret avant de voir les autres... Aline, je vais te faire de la peine, beaucoup de peine...

ALINE

Que veux-tu dire ? Tu repars ?

ARMAND

Je ne sais pas... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

ALINE

Alors, dis... Je t'écoute—en te dévorant des yeux !

ARMAND

Tu te rappelles, n'est-ce pas, cette scène pénible que je provoquais avant mon départ de la ferme, voilà cinq ans?

ALINE

Si je me rappelle !

ARMAND

Et sais-tu—savent-ils les vieux parents—pourquoi je suis parti si brusquement ?

ALINE

Le dégoût, la colère, m'ont dit papa et maman...

ARMAND

Eh bien, non, ce n'était ni par colère, ni par dégoût..

ALINE

Comment ? Mais la cause alors ?

ARMAND

La cause !...Non ! je n'oserai jamais te la dire, Aline !...Ah ! si tu savais ! Si tu savais ce qu'il a fait ce soldat qui est devant toi, ce fils de famille, ce frère que tu admires et que tu reçois si bien !

ALINE *(sérieuse maintenant.)*

Tu n'as rien fait que je ne puisse entendre : parle..

ARMAND

Dis-moi, Aline, le docteur Reynaud, qu'est-il devenu?

ALINE *(surprise.)*

Le docteur Reynaud ? Mais je ne vois pas le rapport...

ARMAND

Dis, Aline !

ALINE

Ah ! c'est une triste histoire, Armand, et bien cruelle aussi !

ARMAND *(pensif.)*

Oui, tu l'aimais...il t'aimait...

ALINE

Oui, je l'aimais...Eh bien, sais-tu ce qu'il a fait cet homme que j'aimais, que j'adorais dans mon coeur comme un dieu, que je voyais beau, grand et digne de tous les bonheurs ? Sais-tu ce qu'il a fait ?

ARMAND

Si, je le sais !

ALINE

Tu sais qu'il a attendu un homme sur la grand'route? qu'il a voulu le voler ? qu'il l'a blessé d'un coup de feu ?

ARMAND *(vivement.)*

Blessé ! Tu as dis blessé !...Mais alors, cet homme...cet homme n'est pas mort ?

ALINE

Heureusement. Il n'était même que très légèrement blessé quand on l'a relevé...Mais qu'est-ce que tu as donc ?

ARMAND *(avec fièvre.)*

Et le docteur Reynaud ?

ALINE

Le docteur Reynaud, accusé de l'attentat, fut arrêté, condamné, puis, sur les instances de la victime même, M. Hénier, qui ne le croyait pas coupable, remis en liberté au bout de quelques semaines de réclusion seulement.

ARMAND

Oui...Et qu'est-il devenu ?

ALINE

Je ne sais pas...

ARMAND

Tu ne l'as plus revu ?

ALINE

Jamais. Pourquoi l'aurai-je revu ? Est-ce que son crime ne creusait pas un abîme infranchissable entre lui et moi ?

ARMAND *(prenant la main d'Aline dans la sienne.)*

Et si le docteur Reynaud s'était sacrifié, Aline, s'il..

ALINE *(secouant la tête.)*

Papa aussi me dit cela... Mais le moyen de le croire quand on sait que le docteur n'avait aucun parent, aucun ami, autres que nous, dans le pays ?... Non ! Et puis, ces preuves, ces preuves accablantes contre lui ? Cette blessure au bras, ses propres affirmations, son serment ?

ARMAND *(vivement.)*

Il était blessé au bras quand il fut arrêté ?

ALINE

Oui.

ARMAND

Et Pierre, son domestique était là.

ALINE

A ce qu'on m'a dit : oui.

ARMAND *(avec une force contenue.)*

Et il n'a pas protesté, il n'a pas crié que son maître mentait...qu'il n'était pas coupable, et que lui, lui, Pierre, le savait bien puisqu'il avait tout vu, puisqu'il connaissait le vrai coupable ! Il n'a pas jeté à la face de ces gens le nom du lâche pour lequel Jacques Reynaud se sacrifiait ?

ALINE *(saisie.)*

Que veux-tu dire ? Que sais-tu ?

ARMAND

Mais tu ne devines donc pas ?

MADAME GRANDIER *(dans la coulisse.)*

Eh bien, Aline ? cette tabatière ?

ARMAND *(s'arrêtant.)*

Maman ! Ecoute, Aline...Le docteur Reynaud n'était pas coupable...Il s'était, en effet, sacrifié pour sauver l'honneur d'une famille, et le coupable...le coupable, Aline, c'était...c'était moi !...C'est moi !...

ALINE *(se levant d'un bond.)*

Toi ! C'était toi ! Armand de Grandier, le voleur de grands chemins ? Allons donc !..Ce n'est pas vrai !..

ARMAND

Pas vrai ! pas vrai !...Crois-tu donc que je m'en accuserais si ce n'était pas vrai ? Crois-tu que je me serais fait soldat au lendemain même de ce crime ; que j'aurais été souffrir, combattre et chercher la mort au Maroc ; que je serais revenu ici après six ans d'absence pour m'accuser, si ce n'était pas vrai !

ALINE

Non ! Non...Je ne veux pas le croire !...Taistoi ! Tu mens ! Tu ne peux pas avoir fait cela...Non ! non ! jamais je ne le croirai, jamais, jamais !

ARMAND

Et cependant il faut... Il faut que je t'assure de la vérité de ce que je dis... Penses-tu que j'aie eu le courage de te raconter cette infamie par plaisanterie ? Mais regarde moi donc ! Non, Aline, c'est moi qui, dans un instant de colère et de folie, ai guetté, frappé et tenté de voler ce passant, ce voyageur... C'est moi encore qui ai accepté lâchement le sacrifice de Jacques Reynaud, qui l'ai, pour ainsi dire, forcé de se livrer à ma place, car tu ne sais pas : le coup fait, épouvanté de ce que j'avais fait, j'ai eu l'affreuse pensée d'aller me réfugier chez le docteur, sachant qu'il ne me livrerait pas : qu'il me ferait plutôt évader par amour pour toi. Oui, il aurait pu me livrer, s'il l'avait voulu, alors qu'il me tenait à sa merci, blessé comme je l'étais, effrayé et veule ! Il ne l'a pas fait cependant, et moi, moi, j'ai consenti à m'enfuir, lâchement, méchamment, certain d'échapper à toutes poursuites, et content de le perdre, lui !

ALINE

(Elle s'est reculée lentement à mesure qu'il a parlé ; puis, aux dernières paroles, elle revient rapidement.)

Toi ! toi ! toi ! tu as fait cela ?... Oui, en effet, il faut que cela soit vrai puisque tu le dis avec ces mots terribles et précis... Oui ! je vois maintenant, je comprends ! Il se fait de la lumière... Ta disparition soudaine le soir même de l'attentat, la douleur de mon père, le sacrifice de Jacques !... C'était pour me sauver de l'horrible vérité que Jacques s'est laissé accuser d'un crime dont la simple pensée devait cependant lui faire hausser le coeur de dégoût ! C'est par amour pour moi, par pitié pour mon père, pour ma mère qu'il s'est dévoué, qu'il s'est laissé accuser, qu'il s'est accusé lui-même... *(revenant vers Armand)* Et tu

as l'audace de te représenter ici, de revenir ? de me dire cela, à moi ! A moi qui ai douté de lui, qui m'efforçais d'arracher de mon coeur son souvenir, ce culte tenace et cet amour sans borne qu'il m'avait inspirés ?...A moi qui allait me jeter dans les bras d'un autre homme afin de l'oublier plus sûrement ?...Tu viens me dire cela, et tu crois qu'il a suffit de ta confession, de l'aveu de tes remords pour que je te pardonne, pour que nous te pardonnions tous ? Et lui, Jacques Reynaud, il te pardonnera aussi, n'est-ce pas ? Lui qui, depuis six ans vit sous le coup d'un soupçon infâme, et s'est condamné au mépris de ses compatriotes, à la ruine de son avenir, à l'effacement absolu, à l'anéantissement ?

ARMAND *(simplement.)*

Je ne l'espère pas...

ALINE *(avec passion.)*

Et tu fais bien !...Mais alors qu'est-ce que tu viens faire ici ? Réparer ton crime ? Il est irréparable. On ne sait pas où est Jacques...Il est parti sans laisser de traces, m'a dit mon père, et puis, même s'il était ici et que tu pourrais le voir, est-ce que tu oserais te présenter devant lui ? Dis ?

ARMAND *(avec énergie.)*

Oui ! oui, Aline, je me présenterais devant lui, je lui demanderais pardon...Je suis revenu pour cela. Je lui demanderais pardon, pardon à genoux, tiens, comme cela.. *(il se met à genoux devant Aline et lui tend les mains.)* Et quand il m'aurait bien jeté à la face toutes les injures et tous les soufflets que je mérite j'irais me livrer à la justice, je ferais en sorte que le nom du docteur Reynaud

redevienne pour le monde celui d'un homme d'honneur et de coeur...le nom d'un héros !

ALINE *(faiblement.)*

Ah ! si tu faisais cela !

ARMAND

Je le ferai, Aline. Mais pour que mon courage ne faiblisse pas, j'ai besoin que tu me pardonnes...Dis, Aline, ne veux-tu pas me pardonner ? J'ai tant souffert, tant pleuré !

MADAME GRANDIER *(dans la coulisse.)*

Mais enfin, Aline, que fais-tu donc que tu ne reviens pas ?

ALINE

Notre mère !...Tu te livreras, oui, tu feras cela... Mais malheureux que nous sommes, si tu le fais, c'est le déshonneur pour nous tous, c'est la mort de notre mère, peut-être...le désespoir de notre père !

ARMAND

Oh ! l'épouvantable chose ! l'horrible alternative ! Mais alors ? alors ?

ALINE *(avec énergie.)*

Ecoute. Il ne faut pas, en effet, que Jacques soit le seul à souffrir...Fais ton devoir, tout ton devoir, et tant pis pour nous...Nous nous en irons en France, nous disparaîtrons nous, mais Jacques au moins sera sauvé !

ARMAND *(s'asseyant.)*

Hélas ! que de malheurs ! que de douleurs j'ai semés tout le long de ma route !

ALINE *(émue.)*

Armand !...Je vois...Tu as expié ta faute, en effet...noblement expié...Je veux te pardonner...je te pardonne...Mais mon père, quand il saura, mais ma mère ? Et lui, Jacques ? Te pardonneront-ils?

GRANDIER *(dans la coulisse.)*

Ma foi, tant pis, je vais voir ce qui peut bien lui être arrivé...Elle cause avec quelqu'un, je l'entends.

HENIER

Je vais avec vous. Attendez-moi.

ALINE *(effrayée.)*

Voici notre père...Que vas-tu faire ?

ARMAND

Tout lui dire...Je suis prêt à tout subir pour expier.

ALINE

J'ai peur !

ARMAND

Alors laisse-moi seul avec lui, Aline...Va.

ALINE *(après un moment d'hésitation.)*

Eh bien ! non, je reste ! Au moins, tu ne seras pas seul...

ARMAND

C'est bien, je te remercie....Le voilà ! *(entre Grandier suivi de M. Hénier. Celui-ci s'arrête à la porte sur un signe d'Aline.)*

SCENE VIII

ALINE, ARMAND, GRANDIER, HENIER

GRANDIER

Ah ! ça, mais Aline...*(apercevant Armand qu'il ne reconnaît pas.)* Ah ! tu n'es pas seule...

ALINE *(s'avançant.)*

Non, père. Monsieur est un officier français.... qui revient...qui revient du Maroc...

GRANDIER *(surpris.)*

Du Maroc ? Et vous êtes au Canada ? Pardonnez ma surprise, mais nous ne sommes guère habitués à voir en ce pays, des officiers français—et en uniforme encore—venir nous rendre visite...

ALINE

Monsieur a connu là-bas, mon frère Armand, ton fils, père...Il...

GRANDIER *(s'avançant rapidement.)*

Que dis-tu, Aline ? Monsieur a connu Armand ? Vous l'avez vu, monsieur ? En Afrique ? Dites ? Mais alors, il s'était engagé ?

ARMAND

Dans la légion étrangère, oui mon...monsieur, et pendant cinq années il s'y est battu contre les Marocains presque sans interruption.

ALINE

Il a même été décoré...

GRANDIER *(à Armand.)*

C'est vrai ?

ARMAND

Oui, monsieur.

GRANDIER

Ah ! *(silence)* Et à qui ai-je l'honneur de parler ?

ARMAND *(tendant les bras.)*

Mon père !

ALINE *(avec une gaîété forcée.)*

Mais oui, c'est Armand, mon père ! Il est enfin revenu !

GRANDIER *(après un violent mouvement de surprise.)*

Armand ? Armand ! lui ! C'est toi, Armand ? toi le...*(à Aline)* Aline, laisse-nous, laisse-nous un instant...Va

ALINE *(au bras de son père.)*

Non, père ne m'éloigne pas de vous ! Par pitié ! Je veux rester pour le défendre...pour...Ecoute-le, père, je t'en supplie, écoute-le avant de le condamner...

GRANDIER

Ah ! le défendre ! le défendre ! Mais sais-tu seulement ce qu'il a fait cet homme ?

ALINE

Si, je le sais !...Mais il l'a expiée cette faute, il l'a lavée dans le sang, là-bas, au Maroc, il l'a effacée dans la gloire ! Regarde ! Tu ne vois donc pas qu'il est décoré? qu'il a la croix des braves ?

GRANDIER *(avec éclat.)*

La croix ! Il a la croix ?...Alors il l'a volée et il n'a pas le droit de la porter !...*(il la lui arrache)* On ne mérite pas cet honneur quand on a été ce que tu es— un bandit et un lâche !...Ah ! tu croyais, n'est-ce pas que j'ignorais ton action vile de jadis ? que je n'avais à te reprocher qu'une altercation malheureuse, qu'une faute de jeunesse ? Et ce sont ces pécadilles, n'est-ce pas, Aline, qu'il t'a confessées ? Il ne t'a pas dit qu'un soir, tout comme le ferait le plus hardi bandit, il s'est embusqué sur la grand'route pour...

ALINE *(affolée.)*

Si, si, il l'a dit !...Il a tout dit...

GRANDIER

Et t'a-t-il confié aussi que, le coup fait, il est allé se refugier chez Jacques Reynaud, l'obligeant, le lâche, à se sacrifier pour lui ?

ALINE

Oui, il m'a dit cela, et cependant je lui ai pardonné, père..Et si j'ai fait cela, moi, dont la douleur était, pour

le moins, aussi grande que la tienne, il faut que tu pardonnes aussi, il le faut, je t'en prie, je le veux !

GRANDIER *(il rit nerveusement.)*

Lui pardonner ! lui pardonner ! Tu parles déjà de pardonner, toi ? Mais tu n'as donc pas compris ce que je viens de te dire ? Pardonner ! Ah ! non, ce serait trop facile pour lui de réparer le mal commis...Eh quoi ! il aurait anéanti les espérances de sa famille, la déshonorant, ne laissant derrière lui que des coeurs meurtris, brisés! Il aurait commis un crime infâme, et pour n'en être point puni, il aurait laissé un brave homme comme Jacques Reynaud, s'effondrer dans une nuit pire que la mort ; il aurait tout éclaboussé de boue, tout détruit, tout ravalé—paix, amour, bonheur—et il lui suffirait aujourd'hui de demander pardon pour que nous lui ouvrions les bras tout grands ! Allons donc !...

ARMAND *(avec effort.)*

Père...je souffre bien...Tout à l'heure, quand tu m'as arraché ma croix, j'ai cru tomber de douleur...Et cependant, tu vois, je n'ai fait que courber la tête. J'ai mérité tes reproches, tes injures, tes malédictions...Je les reçois avec respect parce que j'étais venu pour me les entendre jeter à la face, pour expier...Et pourtant j'avais déjà commencé l'expiation, là-bas, en Afrique...Ces cinq années d'engagement, je les ai passées au plus fort de la lutte contre les indigènes, bravant la mort, la cherchant, l'appelant de toute la force de mon âme, mais en m'en tirant toujours qu'avec de légères blessures...De ces blessures, j'en ai dix sur le corps, et c'est à cause d'elles que l'on m'a donné la croix—cette croix que tu viens de m'enlever, et dont, en effet, je ne suis pas encore digne...Mais je suis

venu pour réparer ma faute et non pour autre chose. Aline me dit qu'il n'y a pas eu mort d'homme, et que le docteur Reynaud est libre...J'ignorais cela. Mais j'étais prêt, oui mon père, prêt à subir toutes les conséquences de mon acte...Je le suis toujours. Il n'y a rien de changé. Dès demain je me livre aux autorités, je fais proclamer l'innocence du docteur Reynaud...Mon père ! Maintenant que vous m'avez ôté ma croix...que j'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir sans se tuer de désespoir et de rage; maintenant que me voilà, humble et sans colère devant vous, comme un petit enfant qui s'accuse, n'est-ce pas que vous me pardonnerez, vous aussi ? Dites ?

ALINE *(se relevant.)*

Pardonne, père, pardonne !

HENIER *(s'avançant.)*

Pardonnez, Grandier, pardonnez comme elle a pardonné, comme je pardonne, comme pardonnera celui qui a le plus souffert, Jacques Reynaud...

ALINE *(courant à lui.)*

N'est-ce pas qu'il l'a mérité ce pardon ? qu'il a expié maintenant ?

HENIER

Je le crois...J'en suis sûr...Cette croix, Grandier, il faut la lui rendre...

GRANDIER *(hésitant.)*

Mon ami !

ALINE *(indiquant Hénier à Armand.)*

Ah ! s'il a pardonné, lui, les autres pardonneront aussi !

ARMAND

Quel est donc ce monsieur ?

ALINE

C'est vrai, tu ne sais pas . . . C'est M. Hénier . . .

ARMAND *(avec stupeur.)*

M. Hénier ! l'agent ? le voyageur ? Celui que . . .

ALINE

Oui ! Tu vois bien que tu es sauvé maintenant !

HENIER *(allant à Grandier.)*

Il a souffert, il a pleuré, il a expié ; ne soyez pas impitoyable . . . Allez lui remettre sa croix ; il l'a gagnée, elle est à lui . . . *(Grandier se dirige vers Armand, mais Hénier l'arrête.)* Non, pas tout de suite . . . *(il va à la porte du fond et appelle.)* Madame Grandier ! M. Révol ! Venez voir !

GRANDIER *(avec effroi.)*

Que faites-vous, Hénier ?

ARMAND *(à Aline.)*

Que va-t-il arrivé ?

ALINE *(avec conviction.)*

J'ai confiance ! Attendons. *(entre Madame Grandier suivie de Révol.)*

SCENE IX

Les mêmes, MADAME GRANDIER, REVOL, puis PIERRE

MADAME GRANDIER

Eh bien, si j'y comprends quelque chose ! Ah ! tiens, un militaire...

ALINE

Oui, mère, un officier qui vient...de France...

MADAME GRANDIER *(vivement.)*

De France ! Mais alors ?...Mais alors c'est... c'est Armand ! C'est lui, c'est toi !

ARMAND *(courant à elle.)*

Mère !

MADAME GRANDIER *(dans ses bras.)*

Mon petit ! mon enfant ! C'est toi enfin, c'est toi !

REVOL *(à Hénier.)*

Quel est donc ce monsieur ?

HENIER

C'est M. Grandier, le fils de M. et de Madame Grandier

REVOL

M. et Madame Grandier avaient un fils ?

HENIER

Vous voyez. *(à Grandier.)* Je vous en prie, mon ami, allez les trouver...Est-ce qu'il serait possible de ne pas pardonner après avoir vu pareille scène ?

GRANDIER *(bas, mais avec fermeté.)*

Je pardonnerai quand réparation pleine et entière aura été faite à notre chère enfant, Jacques.

HENIER

Eh bien ! en ce cas, ce ne sera pas long, vous allez voir ! Je brûle mes vaisseaux ! *(il va vivement à la porte de gauche, et appelle)* Pierre !

PIERRE *(sur le seuil.)*

Monsieur !

HENIER

Ah ! bon, tu étais à ton poste... *(il lui parle bas)* *(Haut)* Ne lui dit pas un mot de ce que tu viens de voir.. Va vite ! *(Pierre sort et Hénier revient en se frottant les mains.)*

MADAME GRANDIER *(avec amour.)*

Mon petit !

GRANDIER *(à Hénier.)*

Regardez !

HENIER

Oui, c'est beau !

GRANDIER

C'est beau, soit ! Mais demain ?

HENIER

Eh bien, quoi ? demain ? Oh ! oui, je sais ce que vous allez dire : Réparation, expiation, etc., etc...Si vous croyez que ça va se passer comme ça ! Madame Grandier ne sait rien : elle n'apprendra rien...Place au bonheur ! Voilà assez longtemps qu'il se fait attendre ! Appelez votre fille.

GRANDIER

Je ne comprends pas bien ce que vous dites, mon ami, mais je vous connais trop pour ne pas avoir confiance en vous...Faites ce que vous voudrez. *(à Aline)* Veux-tu venir ici, un moment, Aline ? C'est M. Hénier qui désire te parler.

ALINE *(inquiète.)*

Me voici...

HENIER *(l'entraînant à l'écart.)*

Vous savez, Aline, pas un mot à votre mère de tout ce qui concerne le passé de votre frère, du moins de ce qui peut y avoir de repréhensible dans ce passé...

ALINE

Mais est-ce possible ? Armand est revenu justement..

HENIER

Pour réparer, je sais. Mais il n'a rien à réparer—du moins publiquement—puisque le docteur Reynaud est libre...

ALINE

Libre ! Oui, mais déshonoré, disparu, perdu à jamais pour nous...

HENIER

Qui sait ! *(allant vers la porte de gauche)* Es-tu là, Pierre ?

PIERRE *(dans la coulisse.)*

Oui, monsieur.

HENIER

En ce cas, fais entrer le prince...

ALINE

Le prince ?

REVOL

Un prince ! Diable !

HENIER

Le prince Charmant ! Le voilà ! *(entre Jacques Reynaud qui, en apercevant tout ce monde, s'arrête brusquement et fait mine de retourner. Il est un peu changé, un peu pâle. Tableau. Armand s'est levé, effrayant de pâleur, raide, les yeux fixes, tandis que sa mère le regarde avec stupéfaction. Révol est ahuri. Aline, à l'autre bout de la scène, reste un instant comme pétrifiée, puis, traversant la place, elle se jette avec force dans les bras de Jacques.)*

SCENE X

Les mêmes, JACQUES REYNAUD

ALINE

Toi ! c'est toi, l'Attendu, le prince Charmant, M. le Bonheur ! C'est toi ? tu es revenu ? tu vas nous rester ?..

Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert, ce que j'ai pleuré de ta souffrance d'abord, et puis de ce que je croyais être ton abandon ! Mais tu es nôtre désormais, tu es à moi, et je t'aime, Jacques, je t'aime !

REVOL *(à part.)*

Mais elle est folle ! Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

JACQUES *(étreignant Aline.)*

Aline, mon adorée, ma femme ! Et moi qui venait te demander pardon de ce que tu as souffert...qui venait te prier de ne pas m'abandonner encore ! Quel miracle est donc arrivé ?

HENIER *(à Madame Grandier.)*

Vous voyez bien, madame, que c'est celui-là qu'elle aime...

MADAME GRANDIER

Hélas ! Il n'en a pas moins commis...

ARMAND

Non, mère...pas lui ! Je te dirai...

HENIER *(vivement.)*

Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas ? Eh bien, c'était un chemineau qui avait fait le coup, madame, et par une suite de circonstances bizarres, et par un point d'honneur de Jacques qui ne voulait pas parler à cause du secret professionnel, nous...Vous comprenez ? Enfin ! C'est pourquoi le docteur Reynaud est ici...*(bas à Armand)* Épargnez votre mère.

ARMAND

Mais...

HENIER

Chut ! *(à Jacques)* Mon ami ? Veux-tu venir un instant ? *(à Aline)* Je vous le rends tout de suite...

ALINE

Ah ! oui, tout de suite, n'est-ce pas ?

REVOL

Ah ! ça, mais c'est scandaleux ce qu'elle dit là !

HENIER *(entraînant Jacques.)*

Un instant... *(bas)* Armand Grandier est revenu.. Parfaitement. Ne dis rien et regarde. C'est lui qui est là, près de madame Grandier. Il revient du Maroc après cinq ans de conduite héroïque. Il a souffert, il a pleuré.. A-t-il expié suffisamment ? C'est à toi de le dire...Que vas-tu faire ?

JACQUES *(avec intention.)*

Me venger !

HENIER *(violemment surpris.)*

Hélas ! Tu es le maître...

JACQUES

Allons donc ! Croyez-vous qu'après avoir souffert pendant cinq années pour les sauver tous, je vais maintenant les condamner ? Venez voir ce que je vais faire... *(il l'entraîne vers Armand. Grandier et Aline regardent*

avec angoisse. A Armand*)* Je suis heureux de vous revoir, monsieur Grandier... *(il lui tend la main.)*

ARMAND *(avec une émotion intense.)*

Monsieur...

MADAME GRANDIER

Voulez-vous me donner la main, docteur Reynaud ?

JACQUES

Avec bonheur, madame.

GRANDIER *(très ému.)*

Et moi, Jacques ? Et moi, mon enfant, mon fils, veux-tu m'embrasse ?

JACQUES

De tout mon coeur...papa !

HENIER

Papa ? Eh bien, et moi ? Je ne suis donc plus ton papa, moi ?

JACQUES

Vous, vous êtes l'autre papa...J'en aurai deux maintenant

ALINE *(à Jacques.)*

Venez...Viens !...*(elle l'entraîne vers une causeuse et lui parle avec animation.)*

REVOL *(à Hénier.)*

Y comprenez-vous quelque chose, vous ?

HENIER

Mais si, mais si ! *(il se dirige vers le groupe formé par madame Grandier et Armand.)*

REVOL

Eh bien, moi pas... *(à Grandier qui passe)* Quel est donc ce monsieur avec mademoiselle Aline ?

GRANDIER *(narquois.)*

C'est le docteur Jacques Reynaud, son fiancé...

REVOL

Comment ? Mais alors qu'est-ce que je suis, moi ?

GRANDIER

Je me le demande !

REVOL *(se levant.)*

Mais c'est une insulte ! Je file, moi, en ce cas, et sans prendre congé encore...

GRANDIER

Ne vous gênez pas, je vous prie... *(il s'éloigne.)*

REVOL

Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, je m'en vais ! *(personne ne fait attention à lui. Plus haut.)* Je m'en vais ! Malappris, va. ! *(il sort par le fond.)*

SCENE XI

Les mêmes, moins REVOL

HENIER (*à Grandier.*)

Et maintenant, mon ami, allez remettre cette croix à votre fils

GRANDIER (*allant à Armand.*)

Armand, voici la croix, ta croix que je t'avais empruntée...Remets-là à sa place—ou plutôt, non, laisse-moi l'y fixer moi-même...Et maintenant donne-moi ta main, mon . mon enfant !

PIERRE (*à la porte.*)

Atc !...atch ! ah ! ah ! atchou !

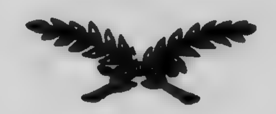
JACQUES (*courant à lui.*)

Et toi, mon pauvre et brave Pierre ? Comme je suis heureux de te revoir !

PIERRE (*pleurant de bonheur.*)

Mon p'tit gars !Mon bon maître !

FIN



L'ENJOLEUSE

L'ENJOLEUSE

Bluette

SCENE

Salon où l'on veille en famille. Monsieur est près de la table et fume en lisant son journal. Madame repasse un rôle qu'elle doit jouer prochainement. Gabys et Line rient, causent, croquent des choses, et......se lancent des coups de pattes de temps à autre. Nous en sommes à un de ces moments. Gabys qui vient d'édifier laborieusement un beau château de cartes, pousse un cri, alors que Line, d'un brusque mouvement, le fait s'écrouler sur la table.

SCENE I

GABYS

Mon beau château !

MADAME *(regardant)*

Quoi donc ?

GABYS *(navrée)*

Line l'a fait tomber !

LINE

Ce n'est pas moi : c'est père... Il vient de régimber...

MONSIEUR *(se retournant)*

Moi ?

MADAME

Qui sait, en effet, de ton gros poing qui bouge,
Tu peux avoir touché...

LINE

(Donnant une secousse à la table sur laquelle Gabys tente de réédifier son château)

Patatras ! dans le rouge !

GABYS

Encore !

MADAME

Ah ! mais tant pis ! j'ai tout vu cette fois...
Et comme le coupable est toujous pris, tu vois ?
Tu vas, au piano, déchiffrer tout une heure...
—Cela vaut encor mieux qu'un peu de pain sans beurre.

LINE *(avec effroi)*

Une heure !

MONSIEUR

Mets-en deux, car par deux fois, Gabys
A vu ses beaux châteaux d'Espagne ensevelis...

MADAME

Bien.

LINE

J'y vais. . Mais, dis-moi ? sais-tu qui va, dimanche,
Au Théâtre Français rejouer la "Revanche ?"

MADAME *(intéressée)*

Je ne sais pas. . . Vraiment, et toi, comment sais-tu ?
Est-ce dans le journal ?

MONSIEUR

Pas. . . Je ne l'ai pas vu. . .

LINE

Alors, comme je sais, moi, je vais vous le lire :
Passe-moi cette feuille. . .

MONSIEUR *(protestant)*

Hé petite !

LINE *(caline)*

Pour rire ?

MONSIEUR *(désarmé)*

Le voilà !

LINE *(elle fait mine de chercher et lit)*

Grand merci ! . . Prise de Tsing-Taau. . .
Deux espions sont pincés hier sur un bateau. . .
Les Boches ont quitté déjà Lombaerzide,
Et reculent d'un pas—de plus en plus rapide !

MADAME

Ah ! passe ! nous savons. . .

MONSIEUR

Tiens, rends-moi mon journal...

LINE *(continuant)*

Attendez donc : j'y suis... Tombé dans le canal...
Ah ! voici !.. "Demain soir, sur la scène française
Du théâtre Français qui résonne à l'anglaise,
Des artistes connus—et non des moins charmants—
Vont jouer de nouveau leur pièce : "Compliments".

MADAME *(intéressée)*

Et les noms des acteurs ?

LINE *(simulant la lecture)*

Monsieur "J'sais-pas-mon-rôle",
Monsieur "Moi-j'le-sais-bien", Annette "j'vous-enjôle,
Monsieur "J'ai-du-génie" et Rose "j'm'en-bat-l'oeil".
Monsieur...

MADAME

Là ! c'est assez !

MONSIEUR

Cet enfant fait mon deuil !
Mais cessons un moment toute plaisanterie,
Et laisse-moi revoir ce journal, je te prie...

LINE

Voilà ! Moi je vais voir...

GABYS

A ta leçon ?

LINE *(bas)*

Tais-toi !

MONSIEUR

Tiens ! c'est vrai, sa leçon !... Voyons, papa la Loi...

MONSIEUR *(sévère)*

Va travailler !

LINE

Oui, père. *(à part, à Gabys)* Tu ne m'as pas encore !
Attends, et tu vas voir...*(à madame)* Tu sais que je t'adore
Petite mère ? Eh bien, permets que, dans son lit,
J'aille coucher Gabys dont les yeux sont pâlis...

GABYS

Je ne veux pas !

LINE

Vraiment ! comme si...

GABYS *(avec intention)*

Crescendo !

LINE *(continuant)*

A ton âge il n'était pas besoin de do...

GABYS

Do !

Ah ! tu veux m'effacer ! Eh bien, tant pis, je pique :
Do, ré, mi, fa, la, sol ! en avant la musique !

MADAME *(à Line)*

En effet, tu n'es pas encore à ta leçon ?

MONSIEUR

Faut-il le répéter, te le mettre en chansons ?

LINE

Allons, allons, c'est bien : j'y vais et vous verrez
Que demain, au concert, tous vous m'applaudi...

GABYS

Ré !

LINE

Gabys !

MADAME

Laisse Gabys...

LINE *(à sa mère)*

Plus rien qu'une minute...
Avant que je m'en aille et que je m'exécute,
Dis-nous quelque poême, un bout de rôle, un rien ?
Fais-nous rire—ou pleurer—toi qui le sait si bien !

MADAME

Pas ce soir.

LINE

Eh bien, moi, je sais une berceuse :
Veux-tu que...?

MADAME

C'est joli ? Bien, va donc, enjoleuse !

LINE *(mimant une mère qui berce un enfant)*

Berçeuse.

Il faut dormir, bébé mignon,
Ma rose blanche,
Si tu veux qu'en disant ton nom
L'ange se penche

Et sur ton front, doux comme un lis,
Pose son aile...
Vite ! fermez ces yeux jolis
Petit rebelle !
C'est assez rire, assez muser,
Voici la nuit, froide et farouche :
Il ne faut pas la voir passer...
Couchez-vous...couche !

Si tu dormais, des anges blonds,
Vêtus d'étoiles,
Viendraient t'envelopper de longs
Et riches voiles,
Et le bon Dieu—je crois savoir—
Dans un sourire,
Se pencherait pour te revoir,
Et te redire :

"Dors mon petit—de tout ton coeur !
Tendres et calmes
Les chérubins viendront en choeur
Portant des palmes...
Ils chanteront toute la nuit
Près de ta couche,
Et leurs lèvres viendront sans bruit,
Presser ta bouche..."
... ...

Il faut dormir, bébé mignon,
Ma rose blanche,
Si tu veux qu'en disant ton nom,
L'ange se penche
Et sur ton front, doux comme un lis,
Pose son aile...

MONSIEUR

Ah ! ça, mais c'est gentil ce petit machin-là !

MADAME

Dans quel livre...

LINE

Ah ! mais non ! dans ma tête !...

MONSIEUR *(orgueilleux)*

Et voilà !

GABYS

Oh ! moi je sais aussi quelque chose, ma mère...
Et c'est léger, c'est doux...un vol, une chimère,
Une chose qui rit, étincelle et prend fin
Comme un soupir de vague...

LINE *(railleuse)*

Oui, c'est sublime, enfin !

MADAME

Dis pour voir.

LINE *(à Gabys, à part)*

Prends bien garde, et motus, la musique !

GABYS *(de même)*

Non, là...pas maintenant. Mais après je m'applique.
Et tu sais le refrain ? je le reprends en "Mi".

(Annonçant)

Titre : La Libellule, auteur : un grand ami...

Comme une bulle
D'or,
La libellule
Sort
De l'ombre humide,
Luit,
Vibre rapide,
Fuit...

Corsée en voile
Chaud,
Son vol étoile
L'eau,
Son oeil s'irise,
Rit ;
Son aile exquise
Vit.
Et sur la rose
Pose
Son corps menu,
Nu,
Puis se relève,
Rêve,
Remonte au jour,
Court,
Pétille, enchante,
Chante,
Et puis, lueur,
Meurt !

MADAME

Allons ! ce n'est pas mal, et tu dis avec grâce.

GABYS *(à sa mère)*

Sur ma lèvre, vois-tu, c'est ton âme qui passe...

LINE

Oh ! que de compliments ! Elle vous est d'un fat !

GABYS

Merci ! tu me fournis ce que je cherche : Fa !

MADAME

Gabys me le rappelle : assez de retards, Line,
Et va voir au salon si ton scherzo badine...

MONSIEUR

Mais va donc ! l'heure passe...

LINE *(avec malice)*

Et dans son lit bien mol.

Gabys, pendant ce temps, dormira : ça con...

GABYS

Sol !

MADAME

Non, laisse, car avant, je voudrais, à mon rôle,
Une dernière fois donner un coup d'épaule.
Va.

LINE

Bien mère. *(à part)* Un quart d'heure encore et j'ai gagné!
(Haut) Mais, à propos, sais-tu ? Cet acteur renfrogné
Que tu détestais tant, et qui clamait sa prose
Sans virgules, sans points, sans accents et sans pauses ?

MADAME

Eh bien ?

LINE

Dans un mot qu'il m'écrit—et d'ailleurs que voilà—
Me dit—sans points non plus, tu sais—qu'il m'aime...

GABYS

Là !

MADAME

Il t'aime ! Ah ! bien, vraiment la nouvelle me charme !
Et toi ?

LINE

Tout le contraire ..et son style m'alarme !

MADAME

Mais comment as-tu pu recevoir un billet
Alors que nous veillons ?

LINE

Mais l'amour, lui, voulait !
Et tu sais, quand il veut, l'amour faire des siennes,
Il prend peu de soucis des sermons, des antiennes,
Des regards soupçonneux et même des mamans...
Il a de son côté des complices charmants,
Et tu les as connus, n'est-ce pas, petit père ?
Il a, pour converser, la fleur, l'art, le mystère,
L'ombre douce où l'aveu si vite réussit,
Le regard qui sait dire un tas de choses...

GABYS

Si !

LINE *(vivement)*

Si tendres, que le ciel rit avec les étoiles,
Quand il s'affirme et monte en frissons sous ses voiles !

MONSIEUR *(sévère)*

Ah ! mais voyons...tu dis des choses...

LINE

J'ai fini :
Et ce coquin d'amour—bien mieux que Marconi—
Peut envoyer par air—par ondes—par un ange,
Le message immortel que sans cesse on échange...
Il a pour le servir le petit gars moqueur,
Qui, toujours à l'affût, goguenard et vainqueur,
Sait très bien, pour gagner des sous, une piécette,
Entre elle et lui, presto ! faire aller la navette !
Il a la valse, au bal, alors que dans la main
On peut très bien glisser ces deux mots : A demain !
Il a les coins fleuris où, par crainte des êtres,
Furtifs, on dissimule—et va chercher des lettres...
Les sentiers d'ombre pleins d'où parfois on revient,
Le front rose et marqué d'un bon baiser qui tient !

MONSIEUR

Ah ! ça, mais sapristi ! tu dis...

LINE

Je sais : des choses...
Mais dis que c'est vilain ? là, dis-le si tu l'oses !

MONSIEUR

Ahum !

MADAME

N'insiste pas...Ce n'est pas à seize ans
Qu'il faut faire à l'amour si large place...

GABYS

Prends !

LINE

Mais mère, je récite en le faisant, un rôle
Et plus on est d'acteurs, plus c'est beau...

GABYS

Plus c'est drôle !

LINE

Et même si jamais cet acteur effronté
Qui par ses billets doux croit bien m'avoir tenté.
Je ne vois pas pourquoi, dans mon âme inquiète,
Je dissimulerais—quitte à perdre la tête !
Il faut aimer : je t'aime ! et je le dis bien haut,
Mère, quand mon mari—je le veux fier et beau—
Sera venu poser, devant toi, sur ma lèvre,
Le baiser du vainqueur, calme, pur et sans fièvre,
Je croirai que le ciel—lui qui m'a faite heureuse—
Récompense et bénit la naive amoureuse !

GABYS

Eh bien, moi, mon mari...

MONSIEUR *(sursautant)*

Tu dis ?

MADAME *(riant)*

Voyez-vous ça ?

LINE

Avant que d'en parler il faudrait qu'il...poussât !

GABYS

Il pousse comme un chêne, et déjà sa moustache
De plus en plus s'affirme, et frise et se détache...

LINE

Oh ! la, la !

GABYS *(poursuivant)*

Et ses yeux sont si beaux, sont si bleus,
Que tout le ciel s'y trouve et chante...

MONSIEUR *(impatienté)*

Sacrebleu !

GABYS

Mais c'est mon rôle aussi ! Il faut bien qu'on s'amuse !
Mon futur est encore à l'école—qui muse...

LINE

Mère, dis quelque chose ? des vers...ceux que tu lis :
Je suis sûre qu'ils sont on ne peut plus jolis...

MADAME

Ce sont des vers d'amour...des vers d'amour encore !

MONSIEUR

C'est moral ?

MADAME

Ah ! mais oui...

MONSIEUR

Et la rime est sonore ?

MADAME

Assez . . . par-ci, par-là.

MONSIEUR

Bien ! dis . . .

MADAME *(expliquant)*

La scène c'est
Quand Maurice me dit sa tendresse, tu sais ?
(Lisant) "Je voudrais encadrer de mes mains ton visage,
Et murmurer "je t'aime" en baisant tes cheveux,
Puis glisser doucement, sans parler davantage,
Ma lèvre sur ta lèvre—en effleurant tes yeux . . .

MONSIEUR

Ah fichtre ! cela brûle ! . . Et tu dis que Maurice ?

MADAME

Me dit cela ? Mais oui . . . Puisque je suis Clarice !
Ah ! tiens, finissons-en car, de toute façon,
L'amour est toujours là qui nous fait . . .

GABYS *(vivement)*

La leçon !

LINE *(même jeu)*

Eh bien, dis-nous "Fierté", cette tendre caresse,
Où l'amour maternel palpite d'allégresse,
Où l'on revoit soudain, rieur et triomphants,
Les jours où nous étions, toutes deux, des enfants !

MADAME

Allons, soit ! Mais je vais—par un moyen honnête—
Marier en un seul vos deux noms: Yvonnette...

GABYS

Et pourquoi pas mon nom ?

LINE

Et pourquoi pas le mien ?

MONSIEUR

Si vous vous querellez, mère ne dira rien...

MADAME *(annonçant)*

Fierté

"Je vous le dis tout bas : oui, c'est elle Yvonnette...
Voyez ! c'est un rayon dans une violette,
Un de ces doux parfums qui passent dans le vent,
Ou de ces visions qui viennent en rêvant,
D'une grâce éclatante et qu'on ne saurait dire,
A moins d'être Musset, Racine ou Shakespeare !
Elle aura dix printemps déjà dans quelques jours...
Et l'on peut, sur sa lèvre où gîtent des amours,
Voir passer quelque chose—ainsi qu'une lumière—
Tandis que tout le ciel chante sous sa paupière !
Elle est bonne, elle est belle et, sous ses cheveux noirs,
Son front...Mais je redis ce portraits tous les soirs !

Et tout cela n'est rien !...Si vous voyiez son âme !
Si vous aviez parfois réchauffé dans sa flamme,
Comme moi, votre coeur, vos regards, votre front ;
Si vous aviez senti ce geste tendre et prompt
Qui, chassant l'amertume et rappelant la joie,

Vous ensorcelle un peu, vous prépare la voie,
Vous soutient et, du rêve, enfin vous rend vainqueur,
Vous sauriez qu'Yvonnette a la beauté du coeur !

Vous dites : Quel orgueil ! Mais puisque c'est ma vie,
Cette enfant vive et tendre en son culte ravie !
Et si j'aime à sentir reposer sur mes yeux
Ses baisers emmêlés de mots harmonieux ;
Si je puis m'avouer que l'existence est douce
Quand Yvonnette est là qui doucement me pousse,
Me relève le front quand il penche effrayé,
Et me guide au sentier qu'elle a déjà frayé,
Que vous importe, ô vous qui n'avez pas de fille !
Egoistes pour qui l'or seul existe et brille—
Ah ! oui, qu'importe encor tous ces faits éclatants :
Vous vivez de l'hiver, et moi c'est du printemps !

C'est vrai, je l'aime tant que je lui vois des ailes...
Je me perds à l'éclat profond de ses prunelles,
Et quand elle redit l'ardant excelcier
Qui soutient mon courage et lui donne l'essor,
Je crois voir accourir—vif, et chantant victoire—
Ce monsieur le Bonheur dont vous êtes la gloire !

MONSIEUR

Mesdames ! à mon tour de roucouler des vers !

MADAME

Mais jamais tu n'en dis !

LINE

C'est le monde à l'envers !

MONSIEUR

Pas tant que ça, petite, et tu sauras le dire !
Comme vous, à vingt ans, j'eus mes rêves, ma lyre,
Et si je l'ai cachée ainsi jusqu'à ce jour,
C'est que j'avais au coeur moins de mots que... d'amour !

(Annonçant)

Papillons

Nous vous appelons libellules,
Rêves, visions, bulles
Ou papillons.
Nous qui vous regardons, mesdames,
Briller comme des flammes
Dans nos salons...
Vous êtes, disons-nous, des roses
Comme on en voit écloses
Dans les vallons
Et vous restez pour nous les hommes,
—Aveugles que nous sommes—
Des papillons,
Des rêves d'or, des fleurs ailées
Qui vont en envolées
Sur des rayons...
Femmes si vives et si belles,
Nous vous trouvons des ailes
De papillons !

Mais quand l'amour a dans vos âmes,
Mis ses trésors, mesdames,
Et ses chansons,
Vous nous couvrez de votre gloire,
Et nous laissez l'histoire
Des papillons...

GABYS

Mais avec tout cela, Line a passé son heure !
Et vous êtes joués !

MONSIEUR

Ah ! ma foi, que je meurre !
Nous sommes, en effet, joués dans les grands prix !

MADAME *(riant)*

En ce cas, rendons-nous, puisque nous sommes pris...

LINE

C'est bien. Et maintenant que j'ai votre parole,
Je veux, pour réparer ma conduite un peu...folle,
Bâtir avec Gabys un château si parfait,
Si léger qu'il sera de l'Espagne, en effet ;
Si fier et si joli qu'on y verra les fées
Implanter sur son toit leurs drapeaux, leurs trophées,
Et de plus si puissant—que pour le jeter bas—
Il faudrait que dessus, elle-même y tombât !

GABYS

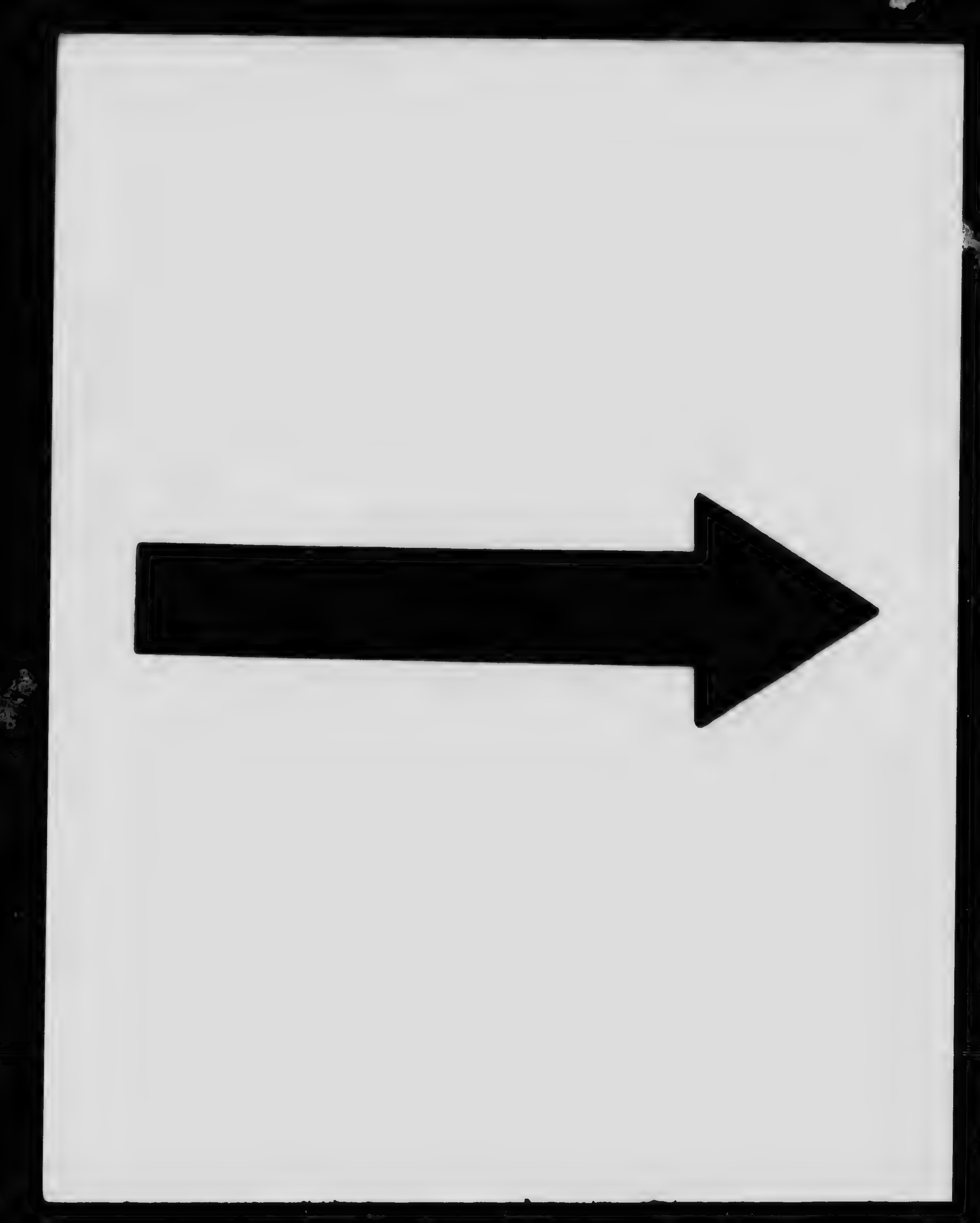
Je ne veux pas ! Non, moi je le vois élancé,
En l'air...inconsistant, délicat, nuancé,
Comme il sied au château qui se forme et s'élève
Quand on a du bonheur, que l'on aime et qu'on rêve !

LINE *(vexée)*

A ton aise !

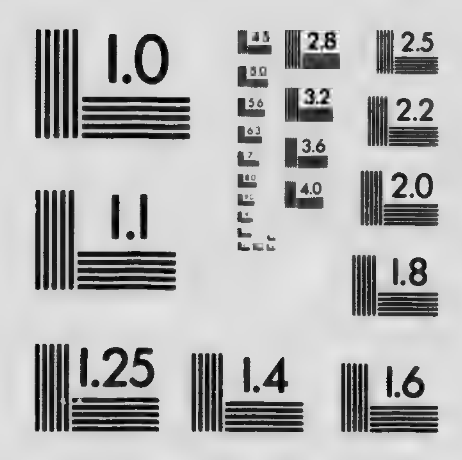
MADAME *(Gabys)*

En ce cas, va bâtir en ton lit
Cette perfection...Va, la nuit embellit...



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





GABYS *(indiquant Line)*

J'avais pourtant juré de la prendre au passage !

LINE

Et moi de te conduire à ta couche, bien sage...
Mais comme nous avons bien lutté toute• deux,
Embrassons-nous, Gabys, doucement sur les yeux,
(Bas) Et, laissant là papa qui par instants sommeille,
Disparaissons sans bruit de peur qu'il ne s'éveille...
Il se croira perdu...Viens...

GABYS *(absorbée)*

Non

LINE *(impatientée)*

Tourne le dos !

GABYS

Et voilà ! J'ai trouvé !

MADAME

Mais quoi donc, Gabys ?

GABYS *(triomphante)*

Do !

(Elles sortent sans bruit, laissant monsieur qui s'est, peu à peu endormi.) Rideau.

FIN

L'AMOUR A LA POSTE



L'AMOUR A LA POSTE

Comédie en un acte



PERSONNAGES

HENRI GRIBOIS, 50 ans.
JULES GRIBOIS, 30 ans.
THEODULE GRIBOIS, 25 ans.
ADOLPHE LABOSSEE, paysan canadien, 60 ans.
RIFFARD, paysan. 45 ans.
GUS. ou GUSTAVE, fils de Labossée. 12 ans.
MADAME GRIBOIS, épouse de Henri. 45 ans.
URANIE LABOSSEE, fille de Labossée. 40 ans.
ROSINE RIFFARD, 20 ans.
MLLE DESREVES, 30 ans.
JUSTINE.

La scène représente un salon de bourgeois cossus. Piano, glaces, portraits, lampe électrique portative sur une table où il y a des livres. Porte à droite, une autre au fond. Fenêtre à gauche. Au lever du rideau, la petite bonne s'occupe fièvreusement à mettre tout en ordre dans la pièce. Elle le fait avec une mauvaise humeur évidente.

SCENE I

JUSTINE *(seule, s'arrêtant pour souffler)*

Ouf ! s'ils croient les maîtres que je vais m'esquinter bien longtemps comme ça, par exemple ! Comme si, aujourd'hui, une bonne se mettait en service pour travailler ! Oh ! non, pas de ça ! Mais, tous les jours, j'ai des offres pour aller me balader dans les couloirs et faire "la belle" chez Madame Bisbille, la femme du sénateur, chez Madame Lancion, la femme du ministre. Je n'y suis pas allée parce qu'à venir jusqu'à ce jour, je préférais rester ici. Mais depuis ce matin ! Oh ! depuis ce matin, j'en ai pardessus la tête. Et savez-vous pourquoi je m'éreinte en ce moment à poursuivre un grain de poussière qui n'existe pas ? C'est à cause de Jules Gribois...oui, de Jules, le fils bien aimé, bien gâté et très fat de M. et Madame Gribois, les maîtres d'ici. Imaginez-vous que ce bonhomme-là ayant connu, par correspondance, une jeune fille—est-elle jeune seulement ?—s'est épris d'elle par correspondance, s'est monté l'imagination à son endroit, et finalement, l'a demandée en mariage—toujours par correspondance...Ah ! il faut l'entendre, Jules, chaque fois qu'il reçoit une lettre d'elle !... "Mon Dieu ! qu'elle écrit bien ! Qu'elle a donc de l'esprit ! qu'elle est charmante !...Ecoutez-moi cette lettre ..."C'est un chef-d'oeuvre d'esprit, de mesure et de goût"

. . . Et il lit, lit, lit avec lyrisme, avec ivresse la prose de Mlle Uranie Labossée—quel nom !—tandis que ses parents écoutent avec béatitude—essayant de comprendre. Ah! fichtre ! voici justement l'amoureux qui vient, une lettre à la main. Vous allez voir. *(Elle se remet au travail. Entre Jules. Il est très excité.)*

SCENE II

JUSTINE, JULES

JULES

Papa ! maman ! elle a eu l'exquise idée de m'envoyer une lettre avant d'arriver. Ecoutez-moi ça. C'est un chef d'oeuvre, c'est délicat, c'est fin, c'est plein d'esprit.

JUSTINE *(à part)*

Là ! le voilà parti !

JULES

Ah ! tiens, tu es seule, Justine ? Où donc sont mon père et ma mère ?

JUSTINE

Ils s'occupent. . .

JULES

Evidemment, ils s'occupent. Tu ne sais pas où ils sont ?

JUSTINE

Non, m'sieu Jules, non.

JULES

Bien. Je vais aller voir. Dis donc, est-ce fini ce ménage ? *(il regarde à sa montre)* Il est déjà six heures et demie, et elle peut arriver d'un moment à l'autre. Tu sais que j'attends la visite de ma fiancée ce soir ? On te l'a dit ?

JUSTINE

Non, mais je m'en suis aperçue. Et vous dites qu'elle est à la veille d'arriver ? A sept heures ? Elle arrive de la lune, alors ? Aujourd'hui les gens chics n'arrivent jamais avant neuf heures.

JULES

Ma fiancée n'est pas chic : elle est divine. Quant à ses heures, je lui donne raison. Je déteste, moi, cette habitude d'arriver tard pour veiller. Arriver à neuf heures ! Comme si ce n'était pas gâter sa soirée, lui enlever toute sa saveur et tout son charme !

JUSTINE

Ça dépend des soirées et des gens chez qui on passe ses soirées. En arrivant à neuf heures, voyez-vous, le visiteur ou l'invité, s'il s'amuse, peut fort bien prolonger le temps, le faire durer, rester jusqu'à minuit, jusqu'à une heure, deux heures. Tandis que s'il s'embête, n'est-ce pas ? il n'allonge pas.

JULES

Non, il raccourcit. Mais il ne s'agit pas de ça. Vite à la besogne ! et remets-moi tout en ordre ici.

JUSTINE

Mais il me semble que ce n'est pas mal comme ça. Je vous défie de trouver un seul grain de poussière dans tout l'appartement...

JULES

Tant mieux, tant mieux, Justine. Ah ! c'est que, vois-tu, il ne faut pas que celle que j'attends ce soir—mon amour, ma joie, ma colombe...

JUSTINE

Mon Urénie.

JULES

Hein ! Comment dis-tu ?

JUSTINE

Mon Urénie.

JULES

Mais c'est stupide ce que tu dis là. Mon Urénie ! Pourquoi pas mon "Uri..."Enfin ! il ne faut pas que mademoiselle Labossée puisse s'imaginer que la poussière existe en cette maison. Ainsi, frotte ma petite, frotte. *(il remonte)* Je voudrais bien voir maman, moi. *(à Justine)* Si tu vois madame, tu lui diras de m'attendre ici : je reviens tout de suite. *(il sort par le fond).*

SCENE III

Madame GRIBOIS, JUSTINE

Madame GRIBOIS *(entrant à droite)*

Jules ! Il n'est pas là. Il faut pourtant que je le vois. Pas moyen de trouver ce... *(allant à Justine)* Eh bien, Justine, as-tu fini ?

JUSTINE

Voilà une heure que j'ai fini, et je recommence toujours. Voilà beau temps que j'aurais fini si on m'avait laissé faire.

Madame GRIBOIS

C'est Jules qui craint des remarques de la part de sa fiancée et de ses parents. Tu sais qu'ils vont venir tout à l'heure. Alors ça t'explique. *(fausse sortie)* A propos tu n'aurais pas vu le. . .*(elle lui parle à l'oreille)*.

JUSTINE

Le ?. . .Mais non. Je ne me sers jamais de ce machin-là, moi.

Madame GRIBOIS

Mais alors, où peut-il être ? Voilà une heure que je le cherche dans toute la maison. Il ne peut être ici, dans cette pièce.

JUSTINE

Non. . .Je le croirais plutôt dans la chambre de M. Théodule. . .

Madame GRIBOIS

Dans la chambre de mon fils ? Que peut-il avoir besoin d'un. . . .dans sa chambre ?

JUSTINE

Dame ! "On a souvent besoin d'un plus "outil" que soi !"

Madame GRIBOIS

Qu'est-ce que tu dis ? Je vais aller voir chez mon fils. Tu achèves, n'est-ce pas ? Je regrette ce surcroît

de travail pour toi, mais tu te reposeras demain de ta fatigue. Tu comprends, il faut bien faire un peu de frais. C'est la première fois que nous recevons cette jeune fille dont Jules s'est énamouré.

JUSTINE

Par correspondance !

Madame GRIBOIS

Par correspondance, oui...Et comme une jeune fille ne peut venir chez un garçon, même quand ce garçon a une mère comme moi, et un père...enfin un père...elle va venir accompagnée de sa famille. Est-elle nombreuse cette famille ? C'est ce que je ne sais pas. Mais je voudrais naturellement me montrer à la hauteur de la situation, et les recevoir dignement. Tiens, frotte-moi cette tache, là, sur la glace. Ces mouches sont d'une audace ! Ah ! tire-moi ce rideau, pousse-moi ces chaises, change-moi ces bibelots de place.

JUSTINE

Mais madame, c'est M. Jules qui m'a dit de les placer ainsi.

Madame GRIBOIS

Jules n'entends rien à ces choses. Change-moi tout cela. *(elle sort)*

SCENE IV

JUSTINE

JUSTINE *(jetant son plumeau)*

Zut ! je ne fais plus rien, moi : je m'assieds. Tant pis pour ce que les mouches ont fait sur les glaces de mada-

me, et tant pis pour ce qu'en dira Uranie Labossée. *(elle s'assied et ne bouge pas quand Gribois entre)*

SCENE V

JUSTINE, GRIBOIS

GRIBOIS *(très excité)*

Dis-moi ? l'as-tu vu, Justine ?

JUSTINE

Qui ? Madame ?

GRIBOIS

Mais non. Le... *(il lui parle à l'oreille)*

JUSTINE

A ! le tire...

GRIBOIS

Mais sapristi, oui, le tire...le tire-bouchon enfin ! C'est ridicule, mais c'est comme ça, pourtant. Ces gens-là vont arriver, et il nous sera impossible d'ouvrir les bouteilles pour les rafraîchissements...Dis ? l'as-tu vu ? Sais-tu où il est ?

JUSTINE

J'ai déjà dit à madame que si vous ne le trouvez pas à la cuisine, c'est qu'il sera probablement dans la chambre de M. Théodule.

GRIBOIS

Dans la chambre de mon fils ? Eh ! bien, qu'est-ce qu'il ferait de cela, lui ?

JUSTINE *(goguenarde)*

Il s'en sert peut-être en guise de cure-dents.

GRIBOIS *(pensif)*

Est-ce que mon fils aurait l'audace de se mettre à boire ?

JUSTINE

Je ne sais pas s'il boit ou s'il ne boit pas ; mais je sais très bien qu'il est par trop joyeux quand il rentre, et surtout trop...comment dirai-je ? ...trop entreprenant. A ce propos, je vous avertis que je lui flanque une gifle la première fois qu'il viendra m'agacer.

GRIBOIS

C'est ça, Justine, flanque lui ton pied...je veux dire ta main... où tu voudras. Il faut de la morale ici, encore de la morale, toujours de la morale. Ce faisant, tu lui apprendras *(distrait)* qu'il ne faut jamais se servir d'un tire-bouchon qui ne nous appartient pas.

JUSTINE *(à part)*

Qu'est-ce qu'il dit ? Il ne pense qu'à déboucher ses bouteilles celui-là. Mais tiens, voilà Théodule qui s'amène. Nous allons rire. En voilà un qui n'est pas près de se marier—même par correspondance ! Ce qu'il est gai ! et fou ! et charmant ! Vous m'en direz des nouvelles. Attendons.

SCENE VI

THEODULE, GRIBOIS, JUSTINE

THEODULE *(il entre en fredonnant)*

Bonsoir p'pa ! Madame de Sévigné n'est pas encore arrivée ?

GRIBOIS

Qu'est-ce que tu veux dire avec ta Madame de Sévigné ? Je t'assure que ce n'est pas le temps de rire.

THEODULE *(allant s'asseoir)*

Tiens ! tiens ! Et moi qui m'imaginais qu'on allait rigoler ! Est-ce qu'elle ne vient pas, l'épistolière, pardon . . . je veux dire la personne. . . ma belle-soeur, enfin. Vous aurait-elle fait faux bond ? Je vous préviens que s'il faut s'allonger la mine et pleurer, je n'en suis plus, moi, oh ! mais là, pas du tout ! Je m'habille et je fiche le. . .

GRIBOIS

Tu parles comme une toupie. Il n'y a rien de changé, et nous attendons toujours ces messieurs et ces dames.

THEODULE

Ah ! parfait ! Seulement je te ferai observer que je ne peux pas parler comme une toupie, attendu qu'une toupie ronfle mais ne parle pas. Moi je parle, mais ne ronfle pas. N'est-ce pas, Justine ?

JUSTINE

Est-ce que je sais, si vous ronflez, moi.

GRIBOIS *(sévère)*

Laisse Justine en paix, et dis-moi. Où l'as-tu mis ? Est-ce vrai qu'il est dans ta chambre ?

THEODULE

Peut-être que oui, peut-être que non. Ça dépend de ce que tu veux que j'aie dans ma chambre. Qu'est-ce que c'est que j'ai dans ma chambre ?

GRIBOIS

Ne fais donc pas l'innocent ! Tu le sais bien ce que tu as dans ta chambre, puisque tu en viens, et puisque c'est chez toi, ta chambre.

THEODULE

En effet, je sais très bien, parfaitement bien, ce qui se trouve dans ma chambre. Il y a, par exemple, un lit, un bureau, un secrétaire, des cadres, des petits et des grands, des portraits, beaucoup de portraits, des accessoires de fumeur, des pipes, un pot...à l'eau, une cuvette, des mouchoirs, dont un de femme, un...des...

JUSTINE

Assez ! assez ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. L'as-tu encore une fois ? Dis ?

THEODULE

Si tu disais de quoi il s'agit, je le saurais peut-être.

GRIBOIS

Mais il n'entend rien ce gars-là ! Comment ? Mais voilà une heure que je te le répète sur tous les tons : as-tu

le machin. . . la chose. . . le tire-bouchon dans ta chambre? L'as-tu, oui ou non ?. . . Tu l'as, hein ? Avoue.

THEODULE

Le tire-bouchon ! Moi ? Mais pas du tout.

GRIBOIS

Alors tu ne bois pas ?

THEODULE

Oh ! si. . . parfois. Mais pas dans ma chambre. Ah ! fichtre, non ! Il faudrait y boire seul ? Merci !

GRIBOIS

Alors il faut de la compagnie à monsieur pour. . . . *(il fait le geste de boire)*

THEODULE

Voilà ! Et c'est pourquoi je n'ai pas, dans ma chambre le. . . *(il fait le geste de tirer le bouchon d'une bouteille.)*

GRIBOIS

Mais en ce cas, où diable peut-on l'avoir mis ? Il faut le trouver pourtant, il le faut absolument. Les visiteurs vont arriver et il nous sera impossible de les servir. Voyons, Théodule, aide-nous, fais quelque chose.

THEODULE

Je cherche. *(à Justine)* Dis-donc ? tu ne l'as pas vu, toi, ce machin-là ?

JUSTINE

Fichez-moi la paix, vous. Je travaille.

THEODULE

Oh ! la, la ! ne te fâche pas ! Il ne faudrait pas se quereller sur un sujet aussi banal. *(à son père)* Papa, sais-tu ce que je ferais, moi, si j'étais à ta place ?

GRIBOIS

Quoi ?

THEODULE

Quelque chose de génial, en même temps que de très simple. J'irais acheter un tire-bouchon. Pour vingt-cinq sous, tu auras l'embarras du choix.

GRIBOIS

J'y ai bien pensé, mais les magasins sont fermés à cette heure-ci, et tu dois pourtant le savoir.

THEODULE

Alors, je vais te confier, sous le sceau du secret le plus absolu, un procédé épatant pour déboucher les bouteilles sans tire-bouchon. C'est moi qui, après de multiples recherches, et des mois de labeur, l'ai trouvé, expérimenté et perfectionné.

GRIBOIS

Eh ! bien, ce procédé ?

THEODULE

Va me chercher une bouteille de bordeaux, et je vais te montrer.

GRIBOIS

Es-tu sérieux ?

THEODULE

Si je le suis ? Regarde ! La statue du Commandeur !

GRIBOIS

C'est bien : je vais chercher la bouteille. Attends-moi ici.

THEODULE

N'oublie pas surtout que c'est une bouteille de vin de Bordeaux qu'il faut en premier lieu.

GRIBOIS

Bien, bien. *(il sort)*

SCENE VII

THEODULE, JUSTINE

THEODULE

Mais finis donc de frotter comme ça. Tu m'agaces enfin.

JUSTINE

Si vous croyez que je le fais par plaisir, par exemple! Tout de même on voit bien que vous n'aimez guère ça, travailler, vous.

THEODULE

Moi je n'aime pas travailler ? Où as-tu pris cette idée là ? Mais je suis un colosse du travail, moi, un piocheur, un Atlas ! et j'ai cela de ressemblant avec Balzac que j'écrirais autant de volumes que lui si...si j'en avais le temps, parbleu ! Tiens, justement je termine, en ce moment même, un volume de vers que je vais publier prochainement.

JUSTINE

Des vers ? Personne ne les lira.

THEODULE

Oh ! permets, permets ! Si, ils seront lus, et par des gens chics, encore.

JUSTINE

Bah ! qui ça ?

THEODULE

Moi d'abord :

JUSTINE *(pouffant)*

Non !

THEODULE

Oui, moi. "Moi dis-je, et c'est assez !" Il me semble que ce n'est déjà pas si mal pour le pays. Et puis, il y a toi. Tu lis les vers, n'est-ce pas Justine ?

JUSTINE

Moi ? Mais jamais de la vie ! Je n'ai jamais connu qu'un vers, moi, et c'était. . .

THEODULE

Le ver solitaire ? Ah ! tiens, c'est vrai, j'avais oublié que tu étais canadienne. En tous cas, tu peux toujours avoir recours à la prose de M. Jourdain qui en faisait sans le savoir. Mais je n'écris pas que des vers, ô Justine ! J'ai publié l'an dernier un recueil de lettres à l'usage des amoureux et des amoureuses qui n'ont pas d'imagination. Inutile de te dire que j'ai eu un succès fou. Pense-donc ?

des lettres d'amour toutes faites, bien tournées, avec ça brûlantes parfois, gentilles toujours ! J'en suis à la deuxième édition, et j'en prépare une autre en ce moment—revue, augmentée et corrigée.

JUSTINE

Et ça s'intitule ce volume ?

THEODULE

L'amour à la poste. Joli, n'est-ce pas ?

JUSTINE

Trop joli. On ne l'achètera pas. C'est "Le parfait secrétaire des amants" qu'il aurait fallu mettre comme titre.

THEODULE

Je l'ai mis ! Je l'ai mis !...Mais en sous-titre. Comme ça, je suis à peu près sûr d'être compris des uns et des autres...

JUSTINE

Et ça rapporte de l'argent ces livres-là ?

THEODULE

Tu parles, ma chère ! C'est-à-dire que je suis en train de m'enrichir tout simplement.

JUSTINE

C'est donc pour ça que vous êtes si gai, si...

THEODULE

C'est un peu pour ça...oui...Dame ! tu sais : plus on a de "sous", plus on rit.

JUSTINE *(riant)*

Oui. Et personne ne sait ici que vous écrivez et que vous êtes en train de faire fortune ?

THEODULE

Oh ! tu sais, mes parents sont plutôt de ton avis sur la poésie et les poètes...Pour ma mère, des vers, ce sont des ustensiles bien commodes...pour boire. Pour mon père ce sont d'excellentes choses pour aller à la pêche, tandis que pour Jules, ce sont des...prépositions. Il n'y a donc rien à faire avec eux. Quant à mon volume de lettres, ils ignorent naturellement qu'il est de moi.

JUSTINE

Pourquoi naturellement ?

THEODULE

Dame ! si on savait que j'en tire de l'argent, quel beau choeur de demandes et de réclamations ! "Mon fils, dirait mon père, achète-moi donc, toi qui fait tant d'argent, cette belle pipe sertie d'or qui se trouve dans la vitrine du marchand du coin." "Mon enfant, dirait ma mère, tu serais bien gentil si tu m'achetais ce manteau de soie, ce chapeau, cette montre, ce bibelot, ce..." Et enfin, j'entends d'ici mon frère Jules me taper à tout instant de dix dollars. Ah ! non, non ! Je ne tiens pas à ce choeur-là : je fais de l'argent, n'en parlons pas.

JUSTINE

Alors vous vous cachez de vos parents ?

THEODULE

C'est ça, je me cache. Près des yeux, foin du choeur !

JUSTINE *(elle rit)*

Dieu ! que vous êtes drôle ! Allons ! j'espère que j'ai fini ma besogne, à la fin. Voyez-vous un grain de poussière quelque part, M. Théodule ?

THEODULE

Ma foi...non. Oh ! si. Je vois là, au plafond ...*(il s'approche de Justine)* Tiens, vois-tu ? Là... ce fil qui pend ? *(Justine regarde avec attention. Théodule en profite pour l'embrasser)*

JUSTINE *(le giflant)*

Vlan ! ...Je vous l'avais promis ! Et justement voilà madame...

SCENE VIII

Les mêmes, Madame GRIBOIS

Madame GRIBOIS

Eh bien ! Eh bien, Théodule ? Tu vas m'expliquer..

THEODULE *(se tenant la joue)*

Tout de suite, maman, tout de suite. Comme Justine...heu...comme Justine n'aime pas les vers, la poésie en sa qualité de..enfin parce qu'elle ne les aime pas..je lui apprends la boxe. Ça c'est facile à saisir...à comprendre. C'est vivant, c'est frappant. Alors, comme je ve-

nais de lui montrer comment on allonge un...un "kissing bug''—c'est un terme de sport—elle m'a riposté par un "side-cut" sur la joue. Voilà.

Madame GRIBOIS

Voilà ! Je crois, moi plutôt, que c'est un baiser que tu lui as volé, et que c'est une gifle qu'elle t'a flanquée en retour.

THEODULE

C'est ce que j'ai dit. Seulement, toi, tu le dis en français. Voilà toute la différence...

Madame GRIBOIS

Eh bien, je ne veux pas, tu entends ? Je ne veux pas que tu viennes agacer Justine à tous propos...Laisse cette petite en paix.

THEODULE

C'est un sacrifice que tu me demandes-là, mais je veux bien essayer. N'en parlons plus. Et les visiteurs ? Pas encore arrivés ?

Madame GRIBOIS

Non. Mais ça ne tardera guère maintenant. *(à Justine)* Bien, petite, il n'y a plus rien à faire ici. Va aider monsieur à chercher le... *(Justine sort)*

SCENE IX

Madame GRIBOIS, THEODULE, puis GRIBOIS

THEODULE *(tandis que Justine sort)*

Bah ! puisqu'il est introuvable ! D'ailleurs je vais montrer à papa comment on se passe de tire-bouchon en de

telles circonstances. Justement le voici qui vient, papa. *(à Gribois)* Tu as la bouteille ?

GRIBOIS *(entrant une bouteille à la main)*

Oui. Mais tu sais, ton moyen, je n'y crois guère, moi. Comme si on pouvait tirer ce bouchon sans...Oh ! la, la !

THEODULE *(sentencieux)*

La force consiste souvent dans le doigt...

GRIBOIS

Dans le droit !...Tu veux dire dans le droit...Tu as fait un lapsus.

THEODULE

Pardon, j'ai bien dit : dans le doigt. Il ne faut pas parler de droit dans l'Ontario...

GRIBOIS

Jamais sérieux ce gaillard-là ! Eh bien, ce truc ?

THEODULE

Voilà. Passe-moi cette bouteille. C'est du meilleur ?

Madame GRIBOIS

Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

THEODULE

Comment ? Mais c'est très important. Tu vas voir ...*(il décachète la bouteille, place son pouce sur le bouchon et pèse)* Diable !...ce bouchon, comme dit Musset, est plus dur à enfoncer qu'une porte !

GRIBOIS *(penché sur la bouteille)*

Oui. Plus on pousse et plus ça...

THEODULE

(Enfonçant le bouchon, le vin jaillit dans les yeux de Gribois)

Tiens ! Et maintenant, à votre santé n'est-ce pas ? Je l'ai bien gagné. *(il boit)*

Madame GRIBOIS

Ah ! mais voyons, Théodule ! en voilà des manières ! Si ton frère te voyait...

THEODULE

Mon frère ? On voit bien que vous ne le connaissez pas. S'il me voyait il m'en demanderait sa part. [illegible] ment le voici mon frère Jules. A ta santé, frérot ! *([illegible] boit)*

SCENE X

Les mêmes, JULES

JULES *(entrant)*

Tiens ! Théodule qui se paye à boire ! Vous avez donc trouvé le...le machin...la chose ?

Madame GRIBOIS

Non, mais il parait qu'on peut s'en passer maintenant.

GRIBOIS

En effet, Théodule a trouvé un truc pour déboucher les bouteilles sans. . . *(il fait mine de tirer un bouchon)*

JULES

Bah ! Et ce truc ?

THEODULE

C'est un peu compliqué, mais tu vas comprendre quand je t'aurai bien expliqué, Comme je n'ai rien pour tirer le bouchon de cette bouteille, je l'enfonce. Voilà. Veux-tu me voir expérimenter ? Va me chercher une autre bouteille.

Madame GRIBOIS

Ah ! mais non, par exemple !

GRIBOIS

Tu veux donc te griser, malheureux !

JULES *(à Théodule)*

Et tu peux enfoncer des bouchons, toi, avec tes doigts? avec ton pouce ?

THEODULE *(buvant)*

Tu vois ?

JULES

Eh bien, moi je ne peux pas. Il faudra donc que tu nous rendes le service de nous déboucher. . .

THEODULE

Tu me flattes.

JULES

Imbécile !... que tu te charges d'ouvrir toutes les bouteilles que nous avons montées de la cave.

THEODULE *(inquiet)*

Il y en a beaucoup ?

GRIBOIS

Une douzaine de bordeaux, six bouteilles de bière, six de Vichy.

THEODULE

Oh ! la, la, mon pouce ! Dites-donc ? si nous continuions la chasse au... machin... au tire...?

Madame GRIBOIS

Mais, à la fin puisqu'il est introuvable ?

THEODULE

Eh ! bien, eh bien s'il est introuvable, allez en emprunter un, alors.

JULES

Tiens ! c'est vrai, on pourrait aller en emprunter un. Madame Lavinette, notre voisine, doit certainement en avoir un. Si tu allais voir, papa ?

GRIBOIS

Fichtre ! Et si nos invités arrivaient pendant ce temps-là ?

Madame GRIBOIS

Eh bien ? nous sommes ici pour les recevoir, n'est-ce pas ? Ce n'est pas pour toi qu'ils viennent, j'imagine ? Va donc !

GRIBOIS

Mais il me semble qu'il serait plus convenable d'envoyer Justine. Ce n'est pas très agréable pour un homme d'aller demander à une femme comme madame Lavinette, si elle a un. . .un machin. . .un tire-bouchon, enfin. N'est-ce pas, Théodule ?

THEODULE

Encore si on pouvait le demander en latin.

GRIBOIS

Oui, mais voilà ! il faut le demander en français, et comme je ne veux pas me rendre ridicule, je n'irai pas. Envoie Justine.

Madame GRIBOIS

Justine ne peut quitter son poste : c'est toi qui vas aller chez madame Lavinette.

JULES

Voyons, père ! ce n'est pourtant pas difficile de demander, un. . .un machin, un. . .

GRIBOIS

Tu vois ! tu vois ! Toi-même tu n'oses pas le nommer ce machin-là.

THEODULE

Alors, demande-le en anglais. Demande un "corkscrew". C'est aussi bête que tire-bouchon, mais c'est la mode au pays de parler anglais en français, et personne ne t'en voudra.

GRIBOIS

Cork-Screw ? C'est vrai ! Je n'y pensais pas. J'y vais.

Madame GRIBOIS

Reviens tout de suite afin que nous soyons au complet pour recevoir nos invités.

GRIBOIS

Tout de suite. Ne crains rien, nous allons les recevoir dignement. *(il sort)*

SCENE XI

Les mêmes, moins GRIBOIS

THEODULE *(buvant)*

Les recevoir royalement, certes !

Madame GRIBOIS

Veux-tu bien ne plus boire de cette façon ?

JULES

En effet, tu as des manières !

THEODULE

Mon cher, il ne faut laisser rien perdre de ce qui est bon dans la vie. Or, comme tu ne le sais peut-être pas, le bordeaux, au contact de l'air, tend à tirer à l'aigre. De là vient le proverbe : Le vin est "tiré", il faut le boire. *(il boit)*

JULES

Toi, tu es idiot avec tes calembours. Je dois dire cependant qu'ils valent encore mieux que tes vers. Tiens, écoute-moi ce que m'écrit ma fiancée. Ecoute maman. Ça, au moins, c'est de l'esprit, de la poésie, de la grâce.

Madame GRIBOIS *(s'asseyant)*

J'écoute.

THEODULE

Eh ! bien, lis. Si c'est aussi bien que tu dis, je désarme, et quand ce génie en jupon sera devenu ta femme, je prendrai des leçons d'elle. J'en ferai ma maîtresse.

JULES

Hein ! ta maîtr...

Madame GRIBOIS

Théodule ! Que dis-tu ?

THEODULE

Eh bien, quoi ? Est-ce qu'il y a des inconvénients à ce qu'elle devienne mon professeur ? Lis dons ton chef-d'oeuvre, Othello !

JULES

Avec toi, on ne sait jamais si tu blagues ou si tu es sérieux.

THEODULE

C'est le meilleur moyen de montrer l'esprit qu'on n'a pas. Lis.

JULES

Ecoutez. *(il lit)* M. Jules Gribois, Montréal.

Mon tendre ami,

Un mot seulement pour vous annoncer mon arrivée prochaine. Par votre dernière lettre, je vois avec bonheur que vous m'attendez impatiemment, et je n'ai pas besoin de vous dire,, n'est-ce pas, que de mon côté, c'est l'âme inondée de joie que je m'en vais vers vous...

THEODULE

Oh ! oh ! *(à part)* Voilà de la prose qui m'est bien connue !

JULES

Quoi, ho, ho ?...L'image ne te plaît pas ?

Madame GRIBOIS

Cette jeune fille a beaucoup de talent...

THEODULE *(saluant)*

Merci ! *(à part)* Mademoiselle Labossée a acheté un volume de mes lettres. *(haut)* Continue Jules, c'est charmant. C'est...

JULES *(joyeux)*

N'est-ce pas ? *(il lit)* Je serai naturellement accompagner. Hein ! accompagnée avec un r ?

THEODULE

Avec un r ?... "Je serai accompagnée" avec un r ? ...Ah ! ça, par exemple ce n'est pas de moi.

Madame GRIBOIS

Pas de toi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

THEODULE

Je veux dire...heu !...Je veux dire que, moi, je n'aurais pas fait cette faute. *(à part)* Uranie aura voulu ajouter à ma prose, et patatra !

JULES

C'est une faute d'inattention sans doute...

THEODULE

C'est ca. Tu sais les fautes d'orthographe, c'est comme les fausses notes dans la musique. On a beau jouer comme un ange, on accroche parfois par-ci, par-là. Continue. Il écrit très bien ce jeune homme.

JULES

Qui ça, ce jeune homme ?

Madame GRIBOIS

Mais à quoi penses-tu donc, Théodule ?

THEODULE

Oh ! pardon...c'est une faute. Une faute d'inattention. Je voulais dire : elle écrit très bien cette jeune fille.

JULES

Je continue. *(lisant)* Je serai accompagnée par mon père, comme il était convenu. Mais comme je ne veux pas occasionner—elle a encore mis un r, mais cette fois c'est à

propos—*(lisant)* il va sans dire qu'après avoir "payer"... payer...payer...

THEODULE

Encore un r ? Décidément elle affectionne les infinitifs, mademoiselle Labossée. C'est pour cela sans doute qu'elle a du goût pour toi.

JULES *(mal à l'aise)*

C'est encore une faute d'inattention.

THEODULE

Parbleu ! Tout de même, tu sais, sa lettre -tait mieux au commencement. Dommage que ta fiancée ait eu l'imprudence de quitter son modèle, son guide pour... Je veux dire, qu'elle ne se soit pas soutenue. Enfin, lis toujours.

JULES

Non, c'est assez. Cette lettre, ce n'est pas elle qui l'a écrite. J'en jurerais. J'en ai des douzaines là-haut, et pas une—vous entendez—pas une ne contient une seule faute d'ortographe. Et toutes sont des chefs-d'oeuvre.

Madame GRIBOIS

Je sais, je les ai lues...

THEODULE *(à part)*

Moi aussi dans "L'amour à la poste", mon volume de lettres.

JULES

Elle aura fait écrire cette lettre par quelqu'un. Tu comprends, elle était occupée, elle partait. Alors...*(On*

sonne) Tiens ! on a sonné ! Ce sont eux, sans doute... c'est elle ! Théodule ! vite, cache-moi cette bouteille. Dieu ! mon coeur bat !...

Madame GRIBOIS *(s'attifant)*

J'entends la voix de Justine. Ce sont eux !...

JUSTINE *(dans la coulisse)*

Pardon ! Mais vous devez vous tromper de porte. Vous faites erreur, c'est sûr.

RIFFARD

Pantoute ! C'est bien icitte qu'reste m'sieu Boisgris ?

JUSTINE

Boisgris ? Mais non...

ROSINE

Mais non, papa, pas Boisgris : Gribois...

RIFFARD

Gribois ?...C'est ça. C't'icitte qu'reste m'sieu Gribois ? Jules Gribois.

JUSTINE

C'est ici que demeure, en effet, M. Gribois. Qu'est-ce que vous lui voulez à M. Jules ?

RIFFARD

Comment ! c'que j'lui veux ? J'peux pourtant pas lui présenter ma fille sans l'connaître un peu c'homme-là...

THEODULE *(goguenard)*

Dis donc, Jules ? Ils ont l'accent parisien, les invités.

JULES *(nerveux)*

C'est une erreur sans doute, comme dit Justine. Quelque paysan qui me connait. Enfin, nous allons bien voir. *(il va à la porte et appelle)* Eh bien, Justine, qu'est-ce qu'il y a ?

SCENE XIII

Madame GRIBOIS, JULES, THEODULE, RIFFARD, ROSINE

RIFFARD *(entrant suivi de Rosine)*

Bonsoir "tous-tous ! Comment qu'ça va tous ensemble ?

THEODULE *(à part)*

A la bonne heure ! Voilà un canayen !

JULES

Mais monsieur, je...

RIFFARD

Vous m'connaissez pas ? Mais c'est moi Riffard ? Riffard, de Pointe-Claire ? Vous savez ben ? Et v'là ma fille, Rosine.

THEODULE *(à sa mère, à part)*

Rosine ? Je croyais qu'elle s'appelait Uranie ? Elle est jolie du reste...

JULES

Rosine Riffard ? de Pointe-Claire ? *(à part)* Ciel ! la petite correspondante de Pointe-Claire ! Et l'autre qui va venir !

Madame GRIBOIS *(à Jules)*

Dis donc ? Ce sont eux que tu attendais ?

JULES *(à part, à sa mère)*

Ah ! mais non ! mais non. Ce sont des amis... Ou plutôt, c'est une correspondante d'hier...une petite amie avec qui je faisais de la correspondance pour m'amuser.

THEODULE

Vous allez voir que ce gaillard-là a correspondu avec toutes les jeunes filles du pays !

RIFFARD

Savez-vous que vous êtes bougrement ben monté icitte !...Bigre ! J'suis content d'avoir am'ner la p'tite.. J'voulais pas, moé d'abord, parce que j'avais un voyage de navets à v'nir vendre au marché ; mais la p'tite voulait tant v'nir et m'a tant prié que, ma foi ! j'lai pris su'l'voyage, avec les navets. *(il rit)*

THEODULE

Et vous avez bien fait. Un de plus, un de moins...

ROSINE *(vexée)*

Il n'y manquait que vous !

Madame GRIBOIS *(pouffant)*

Prends, Théodule !

THEODULE

Tiens ! tiens ! Vous avez raison mademoiselle... je manquais...

RIFFARD

C'est drôle ! On dirait qu'vous êtes pas contents d'nous voir.

JULES

Pas contents, pas contents ? Mais si, si...nous sommes contents...Seulement comme nous attendons du monde ce soir, vous comprenez ?...

RIFFARD

J'comprends : dans c'cas-là on est arrivé dans l'bon temps.

ROSINE *(à Jules ; avec timidité)*

C'est vous qui êtes M. Jules alors ?

JULES

C'est moi, oui mademoiselle. *(à madame Gribois)* Mère, laisse-moi te présenter mademoiselle Rosine Riffard, une de mes correspondantes. *(à part, à sa mère)* Fais-lui comprendre qu'elle ne peut rester ici ce soir. Et vite, car les autres vont arriver, et alors...

ROSINE *(à madame Gribois)*

C'est vrai que M. Jules ne semble pas content de nous voir. Il m'avait pourtant invité bien souvent à venir...

Madame GRIBOIS

Que voulez-vous ? La surprise...il ne vous attendait pas.

JULES

Voilà ! *(à part ; à sa mère)* Fais-lui comprendre...

RIFFARD *(à Théodule)*

Avez-vous un cigare ?

THEODULE

Si. Vous fumez ?

RIFFARD

Si j'fume ? Vous allez voir ça ! . . .

THEODULE

Voici. *(il lui tend son étui)* Le fumoir est à côté.

RIFFARD

Oh ! j'suis ben icitte ! Au moins y a d'la compagnie. Dites-donc ? C'est vous qu'êtes Jules Gribois ? celui qui correspondait avec ma Rosine ? *(il allume son cigare)*

THEODULE

Le secrétaire général ? Non, ce n'est pas moi. C'est l'autre, celui qui cause avec votre fille en ce moment.

Madame GRIBOIS *(revenant ; à part . . .*

Bon ! voilà le vieux qui fume, maintenant. . . qui fume dans mon salon ! Et Théodule qui le regarde et qui rit ! *(elle fait signe à Théodule)* Emmène-le au fumoir.

ROSINE *(à Jules)*

Mais oui, mais oui je comprends. Je comprends même très bien. Ce n'était pas moi que vous attendiez. *(ils causent bas)*

RIFFARD *(fumant et crachant)*

Christi ! y est bon vot' cigare !

Madame GRIBOIS *(à part)*

Sur mon tapis ! *(elle fait des signes à Théodule)* Emmène-le donc !

THEODULE *(à sa mère)*

Pardon. Ça regarde Jules...

ROSINE *(à Jules, très émue)*

Adieu monsieur.

JULES *(à part)*

Bon ! la voilà qui va pleurer maintenant ! *(haut)* Allons, allons ! mademoiselle Rosine ! Je ne veux pas vous chasser, loin de là. Je désire tout simplement vous.. Ah tenez, venez là, à côté. Nous y serons mieux pour causer. *(il sort en entraînant Rosine)*

SCENE XIII

Madame GRIBOIS, THEODULE, RIFFARD, GRIBOIS

GRIBOIS *(entrant)*

Qu'est-ce qu'on me dit ? Que nos invités sont arrivée? Ah ! bien, ça c'est charmant, par exemple !

Madame GRIBOIS *(à part)*

Tais-toi ! Ce ne sont pas eux.

GRIBOIS

Comment ? Mais cet homme-là ? Cette jeune fille que je viens de voir sortir avec Jules ?

Madame GRIBOIS *(même jeu)*

Ce sont des intrus. Il paraît que Jules entretenait une correspondance avec la fille de cet homme-là, cette petite que tu as vue.

GRIBOIS

Une autre correspondante ? Ah ! ça, mais il a donc correspondu avec tout le monde, cet idiot-là ! *(indiquant Riffard)* Dis-donc ? Mais il fume celui-là je crois bien, il fume !

Madame GRIBOIS

S'il se contentait de fumer encore ! Regarde mon tapis.

GRIBOIS

Fichtre ! un tapis de Bruxelles ! Et tu ne l'as pas flanqué à la porte ? *(il marche vers Riffard d'un air menaçant)*

THEODULE *(passant)*

Ne le tente pas. C'est un colosse, cet homme. Il tue un boeuf d'un coup de poing.

GRIBOIS *(battant en retraite)*

Il tue un boeuf d'un...Ah ! diable ! tu as raison, il faut que je fasse attention à moi. Pourtant il faut l'em-

pêcher de...d'expectorer comme ça. Je vais lui parler.. lui parler gentiment. *(il s'approche de Riffard qui se berce en fumant)* Hum ! vous fumez, monsieur ?

RIFFARD *(à part)*

Qu'est-ce que c'est que ce vieux-là ? *(haut)* Oui m'sieu, j'fume.

GRIBOIS

Ah ! Et moi aussi je fume.

RIFFARD

Dans c'cas-là, faut pas vous gêner, vous savez. Voulez-vous goûter à mon tabac ? C'est d'l'étoffe du pays, mais il est bon.

GRIBOIS

Merci, merci. J'ai ma pipe et mon tabac...Seulement, moi, quand je fume, je vais au fumoir, ici, à côté... Si nous y allions ?

RIFFARD

Pourquoi faire ? On est ben icitte, pourquoi nous déranger ? Vous savez, moé, j'suis ben partout. Vous dérangez pas, vous dérangez pas.

THEODULE *(à son père ; à part)*

Tu ne le feras pas bouger de là. Le mieux, c'est d'aller dire à Justine d'apporter un...un machin...une chose...tu sais ? Au moins ton tapis sera respecté.

Madame GRIBOIS

Théodule a raison : j'y vais. A-t-on jamais vu effronterie pareille ! Non ! mais où Jules a-t-il pêché ses correspondantes, je vous le demande ? *(elle sort)*

SCENE XIV

THEODULE, GRIBOIS, RIFFARD, puis JUSTINE

RIFFARD *(à Gribois)*

Dites-donc ? C'est vous qu'êtes le père ?

GRIBOIS

Le père ? *(à part)* Il me prend pour un vieux, l'imbécile ! *(haut)* C'est moi qui suis monsieur Gribois, père, en effet...

RIFFARD

Ah ! alors, j'suis ben content d'vous voir...Oh ! oui, ben content ! Crédié ! vous êtes ben monté icitte !

SCENE XV

JUSTINE *(entrant furieuse, un crachoir à la main)*

Qui est-ce qui a besoin de ça ?

THEODULE *(à part ; à Justine)*

C'est ce bonhomme-là. Il manque d'usages, mais il faut toutefois le ménager car, tel que tu le vois, c'est un millionnaire.

JUSTINE *(radoucie)*

Ah !

GRIBOIS

Va porter le...l'ustensile près de lui, là où il vise le plus souvent.

JUSTINE

Bien. *(lle place le vaisseau à droite de Riffard qui la regarde avec intérêt)*

RIFFARD *(à Gribois)*

C'est vot'fille ?

GRIBOIS

Ma fille ? Mais non ! mais non ! C'est la bonne.

RIFFARD

Ah ! C'est la bonne ? *(à Justine)* Mes compliments mamzelle... *(il crache à gauche)*

THEODULE *(à Justine)*

Attention Justine ! Mouvement tournant ! Va porter le machin à gauche.

JUSTINE

Ah ! ça, mais s'il croit que je vais le suivre tout le temps ce vieux coch...coco-là !

RIFFARD *(à part, surpris)*

Qu'est-ce qu'elle me veut avec son plat, c't'p'tite-là ? *(il crache en face de lui)*

THEODULE *(à Justine)*

Grave mouvement d'offensive, Justine ! Mets-lui le "sputacchiera" devant le nez....

GRIBOIS

Ah ça, mais il est donc bouché, cet animal-là !

THEODULE

Bouché ! Plût à Dieu qu'il le fut !

JUSTINE *(allant mettre le récipient en face de Riffard ; à part)*

Cette fois, s'il vise ailleurs que dans ce vaisseau, je le lui flanque à la figure !

RIFFARD *(surpris du manège de Justine)*

Non ! mais qu'est-ce qu'elle me veux la p'tite ? *(haut)* Ecoute, la bonne ! c't'assez d'ces manigances-là . . .Si tu m'mets encore ta mangeoire devant l'nez, j'crache dedans !

THEODULE *(pouffant)*

Quatre as ! *(on entend sonner)* Justine ! (Justine *sort)*

SCENE XVI

Les mêmes, moins JUSTINE

GRIBOIS

Hein ! on a sonné ? Mais alors, ce sont les invités qui arrivent. Théodule ? . . .Mon petit Théodule ? emmème-moi cet imbécile, veux-tu ?

THEODULE

L'emmener ? Diable ! ce n'est pas facile, tu sais. . . Tu l'as vu tout à l'heure ? Combien payes-tu ?

GRIBOIS

Comment ! Tu vas profiter de ce que je suis dans l'embarras pour me carotter ? Mais tu n'as donc pas de coeur ? Ecoute, je te donnerai cinq dollars...

THEODULE

Cinq dollars ! Que veux-tu que je fasse avec cinq dollars ? Des dettes ?

GRIBOIS

On vient ! Vite ! Je te donnerai dix dollars.

THEODULE

Donne-moi vingt-cinq dollars, et pour ce prix-là, je te débarrasse de Riffard, père et fille.

GRIBOIS

Vingt-cinq dollars ! Mais jamais de la vie ! En voilà un Shylock ! Qu'est-ce que tu veux faire avec vingt-cinq doilars ?

THEODULE

Acheter de la gloire ! C'est pour la publication de mon volume de vers. Tu sais, la gloire aujourd'hui, cela ne se gagne plus: cela s'achète.

RIFFARD *(se berçant et fumant)*

Mon Dieu ! qu'on est donc ben icitte !

GRIBOIS *(sursautant)*

Allons Soit ! Je te donnerai vingt-cinq dollars. Mais chasse-le, chasse-le. Je vais aller voir qui arrive ; fais en sorte qu'il ne soit plus ici quand nous reviendrons.

THEODULE

Ne t'inquiète pas. Va. *(Gribois sort)*

SCENE XVII

RIFFARD, THEODULE

RIFFARD *(se levant)*

C'que vous d'vez être heureux icitte ! hein ? C'est chaud, c'est riche, c'est doré !

THEODULE

Oh ! le bonheur, vous savez, ne se trouve pas seulement dans le luxe, les...

RIFFARD

C'est c'que mon défunt père me disait souvent. Mon fi, disait-il, le bonheur ne se trouve pas seulement sous les nembris dorés !....

THEODULE

Sous les nom...sous les lembris dorés ! Ah ! oui ! en effet, le bonheur... *(à part)* Il fait des calembours, le vieux. Eh bien, ça va me dégouter d'en faire. *(haut)* Vous trouvez ça beau ici ? Alors venez donc voir un peu les autres pièces. Ça vous intéressera...

RIFFARD

Ben oui, j'veux ben, moé. Mais ma fille ? Elle est pas partie, ma fille ?

THEODULE

Elle cause avec Jules, dans la salle voisine. Venez. *(bruit à la porte)* Bon ! voilà les autres qui viennent. *(il pousse Riffard vers la porte de droite)* Venez. Mais venez donc, venez donc grand-père ! *(ils sortent)*

SCENE XVIII

Mlle DESREVES, Madame GRIBOIS, GRIBOIS

Mlle DESREVES

(entrant, suivie de Gribois et de sa femme. Elle parle avec volubilité)

Oui madame, oui monsieur, je viens rendre visite à la famille de M. Jules Gribois, mon correspondant depuis deux ans. Je désirais faire cette visite plus tôt, mais n'ayant jamais eu l'occasion de venir à Montréal, et d'ailleurs très occupée à mes travaux de littérature, je remettais toujours. Mais hier, je me suis dit : il faut que je me rende aux instances de M. Gribois, et que je lui fasse une visite. J'ai mis mes manuscrits dans leurs cartons, j'ai pris le train... et me voilà. Je ne doute pas de la joie qu'éprouvera M. Jules à me voir, car il m'aime, madame, il m'adore, monsieur !...

Madame GRIBOIS *(abasourdie)*

Je n'en doute pas, mademoiselle, je n'en doute pas... Car, enfin, c'est vous mademoiselle La...

Mlle DESREVES

Oui. Mais je ne le vois pas, M. Jules ? Est-ce qu'il n'est pas ici ? Je ne vois que Monsieur...son père, sans doute ?

GRIBOIS *(s'inclinant)*

Oui, mademoiselle, je suis son père. Mon fils, Jules, est dans la salle voisine, causant avec une jeune fille. Ainsi vous êtes mademoiselle...

Mlle DESREVES

Mais certainement. M. Jules cause avec une jeune fille en ce moment, dites-vous ? Mais alors...

Madame GRIBOIS

Oh ! ça n'a pas d'importance, ma chère demoiselle. *(à Gribois, à part)* Tais-toi donc, imbécile ! C'est elle. C'est Mlle Labossée. *(haut)* N'est-ce pas ? vous êtes mademoiselle La...

Mlle DESREVES

Eh ! oui, oui, madame, je suis mademoiselle...Ah ! comme il me tarde de le voir, de lui parler à M. Jules ! Quelle conversation charmante il doit avoir M. votre fils ! Ses lettres sont remplies de sentiments tendres, de choses exquises, de poésie. Et vous savez, moi, la poésie, c'est ma passion. Je suis même poète à mes heures, vous savez, et quand je pense que votre fils et moi nous pourrions un jour...Non ! cela me met aux anges, me transporte, me..

GRIBOIS *(à sa femme, à part)*

Dis-donc, elle en a de la jasette, Uranie. Elle parle, hein ! elle parle.

Madame GRIBOIS *(à Desrêves)*

Pardon ! Mais M. votre père ? Je croyais qu'il vous accompagnait, qu'il serait ici avec vous.

Mlle DESREVES

Mon père ?...Mais je n'ai jamais dit que je viendrais avec mon père ! Ah ! c'est que je suis de la nouvelle école, moi, vous savez, et, bien que jeune fille, j'adore la liberté. Oh ! la liberté ! Sortir, penser, rêver, aller le long des sentiers de la vie, seule, les yeux au ciel, la bouche grisée de l'air embaumé qui vient des hauteurs, et de poésie vivante !...

GRIBOIS *(à sa femme ; à part)*

Oh ! la, la ! Ce n'est pas du bagoût, ça...c'est le déluge. Tu sais, elle commence déjà à m'embêter Uranie. C'est ça que Jules veut nous donner pour belle-fille ?

Madame GRIBOIS

Si, pourtant, ce n'était pas Uranie. Il faut s'en assurer enfin. Voyons. *(à Desrêves)* Alors, c'est vous qui êtes mademoiselle...

Mlle DESREVES

Mais oui, mais oui, encore une fois, c'est moi. *(à part)* Sont-ils drôles ces gens-là avec leurs questions !

GRIBOIS *(s'éloignant)*

C'est elle...Il n'y a pas à dire, c'est elle. Non de nom d'un nom !

Madame GRIBOIS

En ce cas je vais prévenir Jules.

GRIBOIS

Inutile. Le voilà qui vient.

SCENE XIX

Les mêmes, JULES

JULES *(il entre en parlant à la cantonade)*

Ainsi c'est dit : vous partez et vous revenez nous voir demain ?

Madame GRIBOIS

Comment ? Tu l'invites à revenir ?

JULES

Dame ! elle pleurait comme une Madeleine. Alors, moi, je l'ai invité à revenir. Que voulais-tu que je fasse ? Théodule est en train de la consoler...

Madame GRIBOIS

Ah ! tu pourras te vanter de nous avoir mis dans une jolie situation avec ta manie de correspondre avec tout le monde...à courir vingt lièvres à la fois. Allons, viens ici. Elle est arrivée. Elle est là.

JULES

Qui, elle ? Uranie ?

GRIBOIS

Est-ce Uranie ? Peut-être. Nous n'en savons rien encore.

JULES

Comment, vous n'en savez rien ?

Madame GRIBOIS

Eh bien, oui ! on ne peut lui faire dire qui elle est.

JULES

Alors...Mais alors elle est muette ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

GRIBOIS

Ah ! cré nom d'un chien ! non elle n'est pas muette... Rassure-toi, Va !

JULES

Ah ! que vous m'avez fait peur. Mais alors, si elle n'est pas muette, comment se fait-il que vous ne sachiez pas son nom ? Elle est timide ? un peu gênée ?

Madame GRIBOIS

Mais non, mais non, elle n'est pas timide.

GRIBOIS

Et elle parle, tu sais, elle parle ! Ah ! fichtre ! parle-t-elle !

JULES

Mais alors, je ne comprends pas, moi.

Madame GRIBOIS

Viens la voir, lui parler, et tu comprendras.

GRIBOIS

Oui, oui, viens l'écouter.

JULES *(allant à Desrêves)*

Mademoiselle... *(à part)* Hein ! c'est ça, Uranie?

Mlle DESREVES *(très vite)*

Monsieur...C'est vous qui êtes M. Jules Gribois ? J'ai grand plaisir à vous connaître, vous n'en doutez pas ? Vous pardonnerez, n'est-ce pas, à une jeune fille la liberté qu'elle prend de venir vous rendre visite ainsi chez vous. Mais voilà si longtemps que vous m'invitiez, et sachant d'ailleurs que vous étiez avec votre aimable famille, j'ai profité d'un voyage à Montréal pour venir causer avec vous de nos chers projets...Je dois vous dire aussi que, ne connaissant personne dans cette grande ville, j'ai l'intention de demander l'hospitalité à madame votre mère pour cette nuit. Vous voulez bien, n'est-ce pas ? Et maintenant causons de nos lettres, des vôtres surtout.

GRIBOIS *(à sa femme ; à part)*

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit ? Elle couche ici ? Alors moi, si elle couche, je découche. Voilà !

Madame GRIBOIS *(même jeu)*

En voilà une histoire ! Mais maintenant qu'elle est ici, il nous faut bien la recevoir.

GRIBOIS

Eh bien, tu la recevras, toi. Quant à moi, je m'en vais. Elle m'agace Uranie...elle m'agace déjà. *(il av pour sortir, mais sa femme le retient par son habit)*

JULES *(à Desrêves)*

Permettez-moi, mademoiselle. Voulez-vous me faire l'honneur. . .*(à part)* Il faut pourtant que je sache si c'est bien Uranie, cette vieille fille-là. *(haut)* Vous êtes sans doute mademoiselle La. . .

Mlle DESREVES *(à part)*

Bon ! voilà l'autre maintenant. *(haut)* Mais oui, monsieur, mais oui, c'est moi. *(à part)* Sont-ils drôles !

JULES *(atterré)*

C'est bien elle !

GRIBOIS *(furieux)*

C'est elle ! nom de nom d'un nom !

Madame GRIBOIS

C'est elle ! Ah bien, Jules pourra se vanter de nous avoir mis en belle position ! Nous voilà avec cette vieille bicoque sur les bras pour le reste de nos jours ! Non ! mais était-il bête, ce Jules, avec sa correspondance !

JULES *(à part)*

Ah ! ça, mais est-ce qu'il n'est pas possible de lui faire dire son nom, à cette demoiselle ? Si pourtant ce n'était pas Uranie ? Allons essayons encore une fois. . . *(haut)* Ma chère Ur. . . .

Mlle DESREVES *(ôtant son chapeau)*

Vous permettez ? Comme c'est joli, ici, et comme c'est romantique ! Vous me disiez bien M. Jules, que vous avez un joli intérieur, mais j'étais loin de soupçonner un

tel luxe. Vous avez un frère, n'est-ce pas ? Un frère qui est poète ? Oui ? Alors tant mieux : nous causerons souvent ensemble. J'aime la poésie, moi, le beau, le grand, le sublime !

GRIBOIS *(s'en allant)*

Zut ! je m'en vais !

Madame GRIBOIS *(le retenant par son habit)*

Henri ! ne nous laisse pas seuls, Jules et moi...

JULES *(à son père)*

Va chercher Théodule... *(à Desrêves)* Mais enfin, mademoiselle, laissez-moi vous demander : vous êtes mademoiselle Labossée ? Uranie ?

Mlle DESREVES

Laboss...Labossée...Uranie ? ... Mais jamais de la vie ! Je m'appelle Poétique Desrêves, et vous le savez bien, puisque voilà deux ans que nous nous écrivons ?... Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous attendez une demoiselle Labossée ? C'est donc pour cela que vous me recevez si drôlement...Qui est-ce que cette demoiselle Labossée ?

JULES *(à son père)*

Ce n'est pas elle !

GRIBOIS *(joyeux)*

Bravo ! ce n'est pas elle.

Madame GRIBOIS

Je respire ! Ce n'est pas elle !

Mlle DESREVES

C'est une parente, Mlle Labossée ?

JULES *(embarrassé)*

Mon Dieu !...non...c'est une amie...une correspondante comme vous.

GRIBOIS *(à part)*

Tant pis ! moi je lâche les chiens ! *(haut)* C'est la fiancée de Jules, quoi !

Madame GRIBOIS *(à part)*

Tais-toi !

Mlle DESREVES*(allant à Jules)*

La fiancée...Votre fiancée ?...Mais ce n'est pas possible ! Ah ! ah ! ...je vais m'évanouir, moi, je... ah !... *(elle tombe dans les bras de Jules)*

GRIBOIS

Fichtre ! la voilà qui se pâme maintenant. Eh bien, j'aime autant cela. Au moins elle ne parlera pas.

Madame GRIBOIS *(effarée)*

Que faire, mon Dieu ! que faire ?

JULES *(passant Desrêves à son père)*

Tiens, père, tiens-la un instant. Je vais aller chercher Théodule.

Madame GRIBOIS

Sonne Justine aussi !

GRIBOIS *(repassant Desrêves à Jules)*

Reprends-la. Vite reprends-la. Si tu crois que c'est un plaisir d'avoir ça sur les bras ! Et puis ta mère n'aime pas cela. N'est-ce pas, mon amie, tu n'aimes pas cela ?

JULES

Je vais la coucher sur le sofa...

Madame GRIBOIS

C'est ça... Comme cela...bon.

GRIBOIS

Et moi je vais chercher Théodule. Il n'y a que lui pour nous sortir du pétrin où tu nous as fourré—par correspondance. *(il va pour sortir puis revient)* Inutile d'aller le chercher, le voilà qui vient. Théodule est seul. *(joyeux)* Il a semé le vieux ! *(entre Théodule)*

SCENE XX

Les mêmes, THEODULE

Madame GRIBOIS

Théodule !

GRIBOIS

Mon cher Théodule.

JULES

Mon petit Théodule !

THEODULE

Tiens, tiens ! voilà des exclamations qui font prévoir des réclamations. Qu'est-ce que vous lui voulez à ce bon, à cet excellent Théodule ?

JULES *(montrant Desrêves avec détresse)*

Regarde !

THEODULE

Uranie ? Ah ! diable ! elle est plutôt rassie, l'amateur de mes lettres d'amour. Mais qu'est-ce qu'elle a donc ?

Madame GRIBOIS

Ce n'est pas elle.

GRIBOIS *(gaillard)*

Eh non ! mon vieux, ce n'est pas elle.

JULES *(lugubre)*

Ce n'est pas elle ! Alors tu comprends, n'est-ce pas ?

THEODULE

Mais non, je ne comprends pas. Si ce n'est pas elle, comme vous dites avec ensemble, qui est-ce ? et que vient-elle faire ici ?

JULES

C'est...c'est encore une...une petite correspondante ...oui...

GRIBOIS *(furieux)*

Ah ! ça combien en avais-tu donc, de correspondantes ?

JULES

C'était pour m'amuser...me...

Madame GRIBOIS

Eh bien, tu vois si c'est amusant ?

GRIBOIS

En ce cas, amuse-toi mon petit. Moi je file.

THEODULE

Attends. *(à Jules)* Qu'est-ce que tu me veux, en somme ?

JULES *(le cajolant)*

Ecoute mon petit Théodule, mon cher Théodule. Tu sais, je n'étais pas sérieux quand je disais que tu n'avais pas de talent. Du talent, tu en as autant que Victor Hugo en avait...autant que...

THEODULE

Tu as dit Hugo ? C'est assez. Ne vas pas me donner de l'orgueil. Quel est le danger qui te menace ?

Mlle DESREVES *(s'agitant)*

Oh ne pouvoir vivre sa vie ! sa vie telle qu'on la rêve, et telle qu'on la voit dans les mirages de l'âme ! Ah ! les hommes ! les hommes !

JULES

Tu l'entends ?

THEODULE

J'entends et je comprends....La dixième muse ! Quel est son nom ? Sapho ?

JULES

Elle s'appelle Desrêves...Poétique Desrêves...

THEODULE

Fichtre ! Je comprends ton désespoir !

Mlle DESREVES

Sexe brutal et trompeur !

GRIBOIS

La voilà qui gigote. Je me sauve.

Madame GRIBOIS *(le retenant)*

Non...attends.

Mlle DESREVES *(s'asseyant)*

Fiancé ! il est fiancé !...Et je ne savais pas ! Et on ne me le disait pas ! Et moi qui croyais...qui espérais...Oh ! Oh !...

JULES

Bon ! la voilà qui recommence ! Vous allez voir qu'elle va encore perdre connaissance. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que c'est donc embêtant !

Madame GRIBOIS *(à Jules)*

Ne la laisse pas se pâmer encore, voyons ! Dis-lui que c'est faux...que tu n'es pas fiancé. Enfin, tâche de réparer ta bêtise.

JULES

Je vais lui dire, en effet, que ce n'était pas sérieux. Mais il faut que je parle à Théodule auparavant. *(allant à Théodule)* Qu'est-ce que je vais faire, dis, mon petit Théodule ?

GRIBOIS

Sème-la Théodule, emmène-la, jette-la par la fenêtre.

Madame GRIBOIS. *(à part)*

Je m'en vais, moi. Ils sont capables de tout, ces hommes-là. *(elle sort sans être vue)*

SCENE XXI

Les mêmes, moins Madame GRIBOIS

THEODULE

Diable ! ce n'est pas facile ce que tu me demandes là, Jules. Tu corresponds deux ans avec une jeune...une demoiselle ; tu l'invites à venir te rendre visite, et sitôt son arrivée tu parles de la faire semer. C'est plutôt raide, ça, tu sais.

JULES

Hé ! est-ce que je pouvais prévoir, moi, qu'elle ressemblait à celle-ci !

Mlle DESREVES *(dolente ; à Gribois)*

M. Gribois. Dites à M. Jules que je consens à lui pardonner l'affront qu'il vient de me faire. Par la réception qu'il m'a faite, je vois qu'il manque absolument d'usa-

ges, et je désire l'avertir que mes attentions vont, dorénavant, se tourner vers M. Dandu, de par chez nous, qui est poète, lui, et qui a de l'esprit.

JULES

Comment ! Mais elle me traite d'imbécile, cette vieille perruche-là !

GRIBOIS

C'est son droit !

Mlle DESREVES

Je pardonne, mais comme je ne peux songer à retourner chez moi avant demain, je vais rester ici quand même. Et pour me consoler, je vais lire à haute voix quelques poêmes. Venez, messieurs ; j'ai apporté les "Nuits" et je veux...

GRIBOIS

Tu l'entends, Théodule ! Elle a apporté les "Nuits". Elle veut se venger, la mâtine. Les "nuits" ! Encore si c'était les "jours" qu'elle avait apporté. Mais non, c'est les "Nuits"...

JULES *(à Théodule)*

Sauve-nous Théodule.

THEODULE

Et combien paies-tu, toi, quand on te sauve ?

GRIBOIS

Ne marchande pas, Jules, paye. Et tout de suite, car tu sais, si elle dure cette situation-là, je fais un scandale, moi. Je la ...je la...dépoétise !

Mlle DESREVES

M. Gribois, père !... Venez donc que je vous lise la "Nuit d'octobre."

GRIBOIS

La nuit d'octobre ! Mais elle veut donc me donner une pneumonie, cette femme-là ! *(à Jules)* Paye Jules !

JULES *(hésitant)*

Eh bien, je te donnerai dix dollars.

THEODULE *(s'éloignant)*

Zut ! A ce prix-là, je te la laisse. Amuse-toi bien !

JULES *(courant parès lui)*

Théodule !

Mlle DESREVES

Eh bien, messieurs ? Vous ne venez pas ? Qu'est-ce que vous avez donc à chuchoter comme ça ? Approchez-vous donc. Puisque je vous dis que je vous pardonne.

JULES

Un instant mademoiselle. *(à Théodule)* Mais combien te faut-il donc, corsaire ?

THEODULE

Vingt-cinq dollars. Et tu sais, à ce prix-là, c'est pour rien.

GRIBOIS

Donne-les. Il a bien dit : c'est un bargain.

JULES

Eh bien soit ! Je te donnerai vingt-cinq dollars. Seulement fais vite. . .emmêne-la.

THEODULE

Soyez tranquilles. Et maintenant, laissez-moi seul avec elle. Doucement. . .sortez doucement. *(Jules et Gribois sortent avec d'infinies précautions. Sonnerie en même temps)* Encore des correspondantes. *(il rit)* Cette fois c'est Uranie sans doute.

JULES *(se montrant la tête à la porte)*

Théodule ! Voici Uranie qui arrive ! Emmène Poétique ! *(il disparaît)*

GRIBOIS *(même jeu)*

Par la fenêtre, Poétique ! *(il disparaît)*

SCENE XXII

THEODULE, Mlle DESREVES

THEODULE *(s'approchant de Desrêves)*

Vous aimez la poésie, mademoiselle ? Avec un nom comme le vôtre ça ne m'étonne pas. Mais en ce cas-là, vous devez avoir du goût pour la peinture aussi ? Venez donc voir mes aquarelles dans le boudoir, là à côté. Ça vous intéressera. *(à part)* En fait d'aquarelles, je n'ai guère que des photographies, mais ça ne fait rien. L'important c'est de l'enlever d'ici. *(haut)* Venez-vous ?

Mlle DESREVES *(se levant)*

Comment donc ! Mais avec plaisir, M. Théodule. Car vous êtes M. Théodule n'est-ce pas ?

THEODULE *(l'entraînant)*

En effet. Mais venez donc, mademoiselle. *(ils sortent)*

SCENE XXIII

Madame GRIBOIS, GRIBOIS, JULES

Madame GRIBOIS *(passant la tête à la porte)*

Elle est partie. Entrons. *(ils entrent)* Et maintenant, attendons que Justine annonce les nouveaux arrivants. *(à Jules)* Cette fois-ci tu es sûr que ce sont les Labossée qui arrivent, n'est-ce pas ?

GRIBOIS

Tu nous le jures ?

JULES *(hésitant)*

Eh !...Est-ce que je sais, moi ? Je l'espère, je ne peux qu'espérer. *(La porte du fond s'ouvre)* Ah ! les voilà...Mon coeur bat !

JUSTINE *(à la porte ; elle annonce pompeusement)*

Monsieur Adolphus Labossée et mademoiselle Uranie Labossée. Monsieur Gustave Labossée.

GRIBOIS *(à Jules)*

Tu comptes ?

Madame GRIBOIS

Ah ça, mais elle a donc emmené toute sa famille ! *(Les Labossée entrent à la queue leu leu)*

SCENE XXIV

Les mêmes, les LABOSSEE

LABOSSEE

Que subséquemment j'me présente, m'sieurs, mesdames et la compagnie. Mon nom est Labossée, Labossée dit Belhumeur, dit Sans-Chagrin. Et v'la ma fille, Uranie Labossée, dit Belhumeur, dit ...*(ici Gustave sort)*

GRIBOIS

Quel chagrin !

LABOSSEE

Et v'la Gustave...*(regardant autour de lui)* Tiens ! où qu'il est donc Gustave ? *(il appelle avec force)* Gustave ! veux-tu bien v'nir icitte tout d'suite, sacripant, bandit, effronté, polisson, mal élevé, mal-léché, va-nu-pieds !

Madame GRIBOIS *(épouvantée)*

Au nom du ciel ! qu'est-ce que c'est que cette ménagerie-là !

GRIBOIS *(à Jules)*

Dis-donc ? C'est elle Uranie ?

JULES *(effondré)*

C'est elle.

Madame GRIBOIS

C'est elle ? Eh bien, nous allons nous amuser !... Oui !...

JULES *(se remettant)*

Eh bien ! non ! Il doit y avoir erreur. Ce n'est pas...ce ne peut pas être cette grande... *(indiquant Uranie)* qui m'écrivait de si jolies lettres. Non, non ! ça, c'est impossible. Je vais lui parler...savoir... *(haut)* Mademoiselle, votre père a certainement fait erreur en vous introduisant ici...chez moi.

URANIE

Ah ! on s'est trompé ? *(elle appelle)* P'pa !

LABOSSEE

Eh ben ? Qu'est-ce qu'y a ?

JULES

Je disais à mademoiselle que vous devez faire erreur et que ce n'est certainement pas ici que vous êtes attendus ?

GRIBOIS *(à Jules)*

Vas-y rondement !

URANIE *(à son père)*

C'est pas ici chez M. Gribois ?

LABOSSEE *(à sa fille)*

Pas icitte ? Attends...*(haut)* Alors c'pas vous qui êtes les Gribois ?

Madame GRIBOIS *(froissée)*

Les Gribois !

GRIBOIS

C'est nous, c'est nous, Vaugelas ! Après ?

LABOSSEE

Après ? L'quel qui s'immatricule et s'affiche du nom d'Jules ? *(à Gribois)* C'est-y vous ?

GRIBOIS *(flatté, à part)*

Tiens ! tiens ! j'ai l'air encore plus jeune que je pensais. *(haut)* Non, M. Sans-Chagrin, non je ne suis pas Jules. Moi, je me fleuris du nom de Henri. Celui qui s'affiche et s'immatricule, c'est lui. *(il indique Jules)*

Madame GRIBOIS *(à son mari ; à part)*

Qu'est-ce que tu fais !

GRIBOIS *(même jeu)*

Dame ! Comme Jules me semble d'assez mauvaise humeur, je lui envoie Belhumeur dit Sans... Tant pis pour lui ! On n'est pas imbécile à ce point. *(haut)* Parfaitement, c'est lui Jules Gribois. Kiss ! Kiss !

LABOSSEE

Ah c'est vous l'fiancé ? Eh ben, Uranie, jette-toi dans ses bras. Et cette fois-citte ne l'laisse pas échapper. *(il pousse Uranie dans les bras de Jules)*

JULES *(très embarrassé)*

Mais monsieur !... Mais mademoiselle ! *(à part)* Non ! mais qu'est-ce que je vais faire, moi ?

URANIE *(minaudant)*

Ah ! M. Jules !

JULES *(la repoussant doucement)*

Mademoiselle ? *(à part)* La peste soit de Carabosse ! Sachons si je ne m'illusionne pas. *(haut)* Vous êtes bien mademoiselle Labossée ? Uranie Labossée ? de Sainte-Barbe ?

URANIE

Oui, monsieur...de Sainte-Barb . C'est d'là que j'vous ai toujours écrit...

JULES

Ciel ! c'est elle ! C'est bien elle ! *(allant à sa mère)* C'est elle !

Madame GRIBOIS *(à son mari)*

C'est elle !

GRIBOIS

Fichtre ! c'est elle ! Eh bien...eh bien, tant mieux, tant mieux ! Ça lui apprendra. Moi je file. *(sa femme le retient)*

LABOSSEE

Mais Gustave ? Où c'est qu'il est donc, ce bougre-là ?

URANIE

Flanque-lui une pile pour lui apprendre. *(Elle s'éloigne)*

Madame GRIBOIS *(à Gribois)*

Va chercher Théodule !...

GRIBOIS

Théodule ! Mais il va me ruiner avec ses vingt-cinq dollars la pièce !

Madame GRIBOIS

Puisque c'est Jules qui paye !

GRIBOIS *(féroce)*

C'est vrai. Je vais chercher Théodule. *(il sort)*

SCENE XXV

Les mêmes, moins GRIBOIS

URANIE *(à Jules)*

Dieu ! les belles lettres que vous m'écriviez M. Jules ! C'que ça donnait envie d'vous voir, d'vous connaître ! Aussi, quand j'ai reçu votre bague de fiançailles, ça n'a pas été long, allez. Tout d'suite, j'ai dit à p'pa : cette fois ça y est ! J'm'marie.

JULES *(à sa mère)*

Va chercher Théodule ! Vite.

Madame GRIBOIS *(à Jules)*

Ton père y est allé. Attendons.

GUSTAVE *(entrant)*

P'pa ! tu parles qu'c'est chouette, icitte !

LABOSSEE

Ah ! te v'là, toé ? Ben, qu'est-ce que tu faisais dans la chambre à côté ? Des mauvais coups ? Hein ? Tiens,

prends ça pour t'apprendre à n'pas faire la bête avant l'âge! *(il le gifle ; Gustave hurle)*

Madame GRIBOIS *(à part)*

Non ! mais j'en ferai une maladie ! Et Théodule qui n'arrive pas !

URANIE *(allant au piano)*

Vous permettez ?

JULES

Mais oui. *(à sa mère)* Qu'allons-nous faire ?

Madame GRIBOIS *(se résignant)*

Dame ! puisque tu es fiancé.

JULES

Me marier ! Me marier avec elle ! Jamais !

Madame GRIBOIS

Mais nom d'un chien !...Tu vois, tu me fais jurer ...comment as-tu pu te faire prendre ainsi ?

JULES

C'est ses lettres...ses lettres ! Tu les as lues ? Tu sais qu'elles étaient jeunes...et fines, et spirituelles.... Le moyen de s'imaginer qu'elles provenaient de...de... cette vieille gnan-gnan-là ? Mais voilà Théodule ! Ah ! il me sauvera, lui, il me sauvera ! *(entrent Théodule et Gribois)*

SCENE XXVII

Les mêmes, THEODULE, GRIBOIS

THEODULE *(à Jules)*

Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive encore, mon cher secrétaire ?

LABOSSEE *(après avoir fait le tour du salon)*

Ah ! mon gendre ! c'qu'on va s'la couler douce subséquemment dans c'belle maison ! Non d'un pétard ! c'qu'on va s'r'poser d'la ferme et d'la campagne ! Tu sais, Jules, j'vends ma terre, mes vaches, mes volailles, mes veaux, mes gorets, et j'viens rester avec toé, ma fille et Gustave. *(Théodule s'amuse)*

JULES *(effrayé)*

Tu l'entends, Théodule ?

URANIE *(elle chante en plaquant des accords)*

Car si l'amour prenait racine,
Dans mon jardin j'en planterais...

GRIBOIS *(se bouchant les oreilles)*

Nom de nom ! Faites-la taire ! Mais faites-la donc taire !

Madame GRIBOIS *(à Uranie)*

Mademoiselle ! *(à Gribois)* Elle n'entend pas.

THEODULE

C'est l'inspiration...

URANIE

Non...j'ai pris l'air trop bas. *(elle reprend d'un ton plus aigu)*

Car si l'amour prenait racine,
Dans mon jardin j'en planterais...

JULES *(au désespoir)*

Théodule ! il faut que tu me sauves !

LABOSSEE

Attends, Uranie. Je vais chanter avec toé... *(il chante avec elle)*

GRIBOIS *(furieux)*

Mille millions de tonnerres ! Je m'en vais, moi. Je m'en vais, je déménage, je pars pour l'Europe. Je... Arrangez-vous avec Belhumeur ! *(il sort)*

SCENE XXVII

Les mêmes, moins GRIBOIS

GUSTAVE *(il examine le bouton électrique)*

Qu'est-ce que c'est que c'machin-là ? Tiens ! ça tourne. *(Les lampes s'éteignent)* Ah !

LABOSSEE *(dans l'obscurité)*

Hein ? Un *esclipe* d'électricité !

URANIE *(effrayée)*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Jules ! p'pa ! Gustave !

Madame GRIBOIS

Ce n'est rien, ce n'est rien. C'est le petit qui a tourné le commutateur. *(elle fait la lumière)*

LABOSSEE *(à Gustave)*

Le commu...le commu tata..le commu tateu..tateur...Tu as tourné le com...? Et tu n'as pas honte, p'tit malheureux ! Viens icitte que j'te bougre une claque ! *(Gustave hurle. Labossée à Jules)* Qu'est-ce que c'est qu'vous appelez un commu...un commu..Au diable !

JULES *(impatient)*

C'est le bouton, la clef...Quand on la tourne, cela fait la lumière...

LABOSSEE *(pensif)*

Ah !...Mais alors ?...Qu'est-ce donc que Gustave a tourné ?

Madame GRIBOIS

Je vous l'ai dit : c'est le commutateur, la clef, si vous voulez.

LABOSSEE *(perdu)*

Et la lumière s'est éteinte ? J'comprends pas. *(à Jules ; indiquant Théodule qui fume une cigarette)* C'est vot'frère, ça ?

JULES

Oui...

URANIE

C'est lui, Théodule ? Ah ! t'nez, faut que j'vous embrasse, que j'vous embrasse encore une fois. *(elle va pour*

l'embrasser, mais Théodule lui effleure la main de sa cigarette allumée, et elle recule) Aie ! Vous me brûlez !

THEODULE

Oh ! pardon. Mais vous savez le proverbe : Qui trop embrasse, mal éteint !...

Madame GRIBOIS

Qu'est-ce que tu dis ?

JULES *(à sa mère)*

Il ne respecte rien...

GUSTAVE *(à son père)*

J'ai faim moé ! On mange do. c pas icitte ?

JULES *(à part)*

Ils ont faim ! Bravo ! *(à sa mère)* Ecoute, mère, emmène-les, fais-leur donner à manger, saoûle-les. Mais qu'ils ne reviennent plus.

Madame GRIBOIS

Je vais essayer. *(aux Labossée)* Le petit a faim. Je comprends cela. Vous-mêmes, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

LABOSSEE

Ben ! c'est pas de r'fus. Avez-vous du gin ?

JULES

Hein !

THEODULE *(à Labossée)*

Mais, oui nous avons du gin. Nous avons aussi du brandy, du rye, du scotch, du White Horse, du Black Horse, du Gold Cross, du Schanpp, du Schlitz... *(à part)* Mais pas de tire-bouchon.

LABOSSEE

A créyé ! J'y vas.

Madame GRIBOIS

Venez. Venez mademoiselle. Viens petit *(ils sortent)*

SCENE XXVIII

JULES, THEODULE, puis GRIBOIS

JULES *(se laissant tomber sur un siège)*

Ouf ! Je suis brisé, je suis rompu, je suis malade *(d'un ton suppliant)* Théodule, mon petit Théodule !

THEODULE

Ah ! Ah ! Dis-donc, Jules ? Qui est-ce qui fait bien les vers ?

JULES

C'est toi...

THEODULE

Qui est-ce qui a du talent ? Autant de talent que Victor Hugo en avait ?

JULES

C'est toi ! C'est toi !

THEODULE

Qui est-ce qui a du génie ?

JULES

C'est toi, toujours toi. Mais sauve-moi ! sauve-moi !

THEODULE *(mouvement vers la porte)*

Eh bien ! ce n'est pas vrai...Tu te moques de moi, Jules, et comme je n'aime pas qu'on se moque de moi, je m'en vais.

JULES *(courant vers lui)*

Ne t'en va pas, Théodule, mon petit Théodule. Je suis sérieux en affirmant que tu as du talent, plus que du talent, du génie. Oui, du génie. Tes vers ont cet éclat, ce feu, ce brio qui fait...

THEODULE

Qu'on ne les lit pas...

JULES

Parce que les Canadiens n'aiment pas la poésie... Mais s'ils ne l'aiment pas, est-ce ma faute, à moi ? Ah ! s'ils étaient tous comme moi !...

THEODULE

Si tous les Canadiens étaient comme toi, on ne lirait pas les poètes du tout.

JULES

Mais non ! mais non ! tu me méconnais, je t'assure ...*(suppliant)* Ecoute, Théodule, mon petit Théodule.

Un dernier service : débarrasse-moi de ces gens-là ? Voyons ! est-ce que je peux épouser tout ça...la fille, le père et le petit diable ?

THEODULE

Eh ! c'est toi qui l'a voulu ce mariage, pas nous. Je t'ai débarrassé des deux premières concurrentes, c'est vrai ; mais c'était chose relativement facile. Tu n'étais pas fiancé avec ni l'une ni l'autre. Mais celle-ci c'est différent. Elle a des droits, des droits imprescriptibles sur toi, et si tu brises avec elle, songe bien qu'il pourra t'en coûter chaud ! Rupture de promesse de mariage ! Ah diable ! C'est sérieux. Réflexion faite, je suis d'avis que tu ne peux pas reculer maintenant. Tu dois t'exécuter...te marier, quoi.

JULES *(avec horreur)*

L'épouser ! l'épouser jamais ! Mais, enfin, Théodule, ce n'est pas possible ? Tu l'as vue, tu l'as entendue ? Et le père ?

THEODULE

Et Gugusse !

JULES

Et Gustave !...Non, non Théodule, tu n'auras pas l'affreux courage de me condamner au bagne pour la vie. Tu ne voudras pas que je te donne une belle-soeur comme celle-là. Tu vas avoir pitié de moi, de toi, et tu vas faire jaillir de ta cervelle féconde, une idée, un moyen, un stratagème pour nous débarrasser de tous ces gens-là. Théodule, mon petit Théodule !

GRIBOIS *(passant la tête à la porte)*

Elle n'est plus là, Uranie ?

JULES

Non ; entre. Viens m'aider auprès de Théodule. *(entre Gribois)* N'est-ce pas qu'il faut absolument trouver un moyen pour renvoyer les Labossée.

GRIBOIS *(s'asseyant avec lassitude)*

Ecoute, Théodule, il faut, en effet, que tu trouves un moyen de briser les fiançailles de cette vieille fée et de cet imbécile de Jules. Demande-lui ce que tu voudras, mais chasse-les. Chasse-les, et que tout soit fini.

THEODULE

Eh bien, je vais essayer. Naturellement je ne réponds de rien. Toutefois, comme je ne veux pas m'exposer au danger pour rien, mon Jules, tu vas me compter encore vingt-cinq dollars.

JULES *(lugubre)*

Tu m'écorches, mais c'est égal, je te les donnerai !

GRIBOIS *(riant)*

C'est ça, Théodule, en avant la carotte.

THEODULE *(à son père)*

Et toi, comme tu es aussi impatient que Jules de te débarrasser des Labossée, tu vas me compter également vingt-cinq dollars.

GRIBOIS *(sursautant)*

Ah ! ah ! Mais non, mais non ! par exemple. Je n'ai rien à voir aux Belhumeur, moi.

THEODULE

Alors je ne *travaille* pas pour vingt-cinq dollars. Les Bellhumeur coucheront donc ici.

JULES *(effrayé)*

Père ! Tu ne vas pas, pour une misérable somme laisser consommer pareille calamité ! Paye, papa, paye !

GRIBOIS *(se parlant à lui-même)*

Uranie ? le vieux Sans-Chagrin ? Gugusse ? coucher ici ? Jamais ! *(à Théodule)* Je te les donnerai ces vingt-cinq dollars, je te les donnerai. Mais du diable si je ne te deshérite pas plus tard.

THEODULE

Tu n'oseras pas. Rappelez-vous que vous me devez chacun vingt-cinq dollars. Si vous me signiez des chèques?

JULES

Espèce de Shylock !

GRIBOIS

Requin !

THEODULE *(riant)*

Aux grands "mots" les grands remèdes. Si vous me dites des noms, j'augmente la note.

GRIBOIS

Fichtre ! *(il signe son chèque)* Tiens. Mais que ce soit fini dans une demi-heure, n'est-ce pas ?

JULES *(tendant son chèque)*

Tiens, flibusti... mon petit Théodule, mon cher Théodule....

THEODULE

Ecoutez. Vous allez me laisser seul. En sortant, père, tu m'enverras Justine. Toi, Jules, va te cacher dans ta chambre afin que le père Labossée ne puisse te provoquer en duel. Si tu t'ennuies, tu pourras t'occuper à relire les lettres de tes correspondantes. Et surtout ne va pas te montrer ; ça c'est absolument nécessaire. Allez.

GRIBOIS *(allant pour sortir)*

Je vais m'enfermer dans l'office.

THEODULE *(vivement)*

Non ! non, pas là. Le vieux Riffard est là, en train de se rafraîchir.

GRIBOIS *(fausse sortie)*

Dans le boudoir alors.

THEODULE

Dans le boudoir ? Non, non, pas là, pas là. *(à part)* J'y ai enfermé Poétique Desrêves !

GRIBOIS

Mais pourquoi pas là ? Est-ce que je ne suis pas maître de me cacher où bon me semble, moi ?

THEODULE

Parfaitement. Seulement si tu veux que je réussisse dans mon plan, il faut faire ce que je commande.

JULES *(à son père)*

Viens avec moi dans ma chambre.

GRIBOIS

Dans ta chambre ! Ah bien ! ça doit être amusant dans ta chambre ! As-tu seulement du vin dans cette chambre ?

JULES

J'en monterai une bouteille.

GRIBOIS

Et avec quoi la déboucherons-nous cette bouteille ? Tu sais bien que nous n'avons pas trouvé le tire-bouchon.

Théodule *(avec un geste)*

Enfoncez !

LABOSSEE *(dans la coulisse)*

Dieu qu'j'ai bén mangé ! qu'j'ai ben mangé !

JULES

Voilà le vieux !

GRIBOIS

Nom d'un chien !

THEODULE

Sauvez-vous !... *(Gribois et Jules sortent à droite)*

SCENE XXIX

THEODULE, LABOSSEE, URANIE, GUSTAVE

LABOSSEE *(entrant)*

Ah ! mon gendre ! C'qu'on mange ben chez vous ! ...Tiens ! il n'est pas là, Jules ?

URANIE *(à Théodule)*

Où donc est allé mon fiancé ?

LABOSSEE *(soufflant)*

Savez-vous, M. Théodule, c'que j'ai mangé ? Non ? Eh bien, voilà : de la soupe, du poisson, du poulet, du rosbif avec des patates, de la saucisse, des pommes, des oranges, des noix, du nanan. *(ici Gustave qui se tortillait, se met à pleurer franchement)* Ben ! qu'est-ce qui te prend toé ? Voyons ! Parle...

GUSTAVE

J'ai...j'ai...heu ! J'ai mal au...J'ai trop mangé ...J'voudrais...

LABOSSEE

Tu voudrais quoi ?

GUSTAVE

Penche-toé...*(il lui parle à l'oreille)* C'est ça... oui, c'est ça...

URANIE

Qu'est-ce qu'il a l'p'tit ?

LABOSSEE

C'est rien, c'est rien. *(avec un gros rire)* Gustave a trop mangé. Alors il a... *(à Théodule)* Où s'trouve le... *(il lui parle à l'oreille)* Vous d'vez avoir ça dans la maison ?

THEODULE

Le...? Mais oui, nous avons ça...Tiens, petit, prends ce corridor, suis-le jusquau bout ; tu y trouveras une porte que tu pousseras et...C'est là...c'est là.

LABOSSEE *(à Gustave)*

Va.

SCENE XI.

Les mêmes, moins GUSTAVE

LABOSSEE *(faisant mine d'ôter son habit)*

Bon ! A c't'heure, je m'mets à mon aise... *(s'arrêtant)* Tiens ! qu'est-ce que vous avez donc, M. Théodule ?

THEODULE *(lugubre)*

Hélas ! Je crains un malheur...un grand malheur. Ce pauvre Jules...

URANIE

Hein ! qu'est-ce qu'il a mon fiancé ?

LABOSSEE

Oui, qu'est-ce qu'il a ? A-t'y trop mangé, lui aussi ? *(il rit)*

THEODULE

Il est tombé malade tout d'un coup...très malade. Mon père est allé chercher le médecin.

URANIE *(surprise)*

Malade ? Mais il était en bonne santé tout à l'heure.

LABOSSEE

Baste ! ce ne sera rien. *(il s'assied)*

THEODULE

Le ciel permette que vous ayiez raison. Cependant...

URANIE *(inquiète)*

Ah ! mon Dieu ! Mais vous me faites peur !

LABOSSEE

Mais enfin, qu'est-ce qu'il a mon gendre ?

THEODULE

Ecoutez. Vous ne savez peut-être pas que j'ai fait des études de médecine pratique et théorique, et qu'à "fortiori" on peut me considérer comme digne disciple d'Esculape, de Gallien et d'Hippocrate...Eh bien, d'après les symptômes relevés sur mon pauvre frère, je crois...je crains...

URANIE *(de plus en plus alarmée)*

Quoi donc ? quoi donc ?

THEODULE

Eh bien, je crois...je crains que ce soit la petite vérole...

URANIE *(épouvantée)*

La petite vérole ! La picotte !...Ah ! mon Dieu !

LABOSSEE *(se levant)*

La picotte ! Nom d'une bourrique !...Vous n'vous trompez pas, M. Théodule ?

THEODULE

Hélas !

URANIE *(atterrée)*

La picotte ! Mon fiancé a la picote ! Vous allez voir que je ne me marierai pas encore cette fois-ci ! Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur !

LABOSSEE

Te frappe pas. C'pas si dangereux qu'ça la picote. Tu vois, moé j'l'ai eu, la picotte, et j'en suis pas plus mal. Nous allons l'soigner, ton Jules, et tu vas voir que dans deux semaines au plus, il t'accompagnera à l'autel.

THEODULE *(à part)*

Diable ! mon moyen n'est pas bon.

URANIE

Mais si j'allais l'attraper, moi, c't'picotte ?

THEODULE *(vivement)*

Oui...si elle allait la prendre ? La petite vérole, a dit Hippocrate et Gallien, se communique d'autant plus

facilement d'un homme à une femme, que la femme est jeune, de complexion tendre et d'épiderme délicat. Cr comme mademoiselle Uranie me semble justement dans ces conditions, je craindrais fort...

LABOSSEE

Des bêtises !

THEODULE

Et puis il y a Gustave. S'il allait prendre cette affreuse maladie ? Il en mourrait, car à son âge il ne pourrait tenir tête à la fièvre.

URANIE

Oui, oui. M. Théodule a raison. Il faut nous en aller. *(revenant)* Mais si vous vous trompiez cependant? Si ce n'était pas la picote.

THEODULE

C'est la picote, c'est la picote. Ça, j'en suis sûr.

LABOSSEE

N'importe ! On va toujours ben attendre le docteur avant d's'en aller...

THEODULE *(à part)*

Ah ! mais non ! mais non ! Est-il collant ce vieux-là ! *(haut)* Comme vous voudrez. Seulement laissez-moi vous dire que, pendant ce temps, le germe de la maladie s'élève, flotte dans l'air autour de vous, vous pénètre par la bouche et par le nez, vous prend à la gorge et s'infiltre déjà sous la peau rose et tendre de mademoiselle Uranie. Tenez, regardez-vous dans une glace...

URANIE *(apeurée)*

Sous ma peau ! la picote ? dans ma bouche ! Non, non ! Je ne veux pas regarder. Allons-nous-en, p'pa, allons-nous-en.

LABOSSEF

Mais mille millions de coqs d'Inde ! Tu vas encore manquer ce mariage-là.

THEODULE

Mais pas du tout. Vous reviendrez plus tard, quand mon frère sera rétabli. *(à part)* Et quand nous aurons déménagé.

URANIE *(s'habillant à la hâte)*

Oui, oui...c'est ça. Nous reviendrons. Et puis, rendus chez nous, j'lui écrirai. J'lui expliquerai.

THEODULE *(joyeux)*

Oui, justement, vous lui écrirez et il vous répondra. Ça le connaît la correspondance.

URANIE *(à son père)*

Va chercher Gustave, p'pa. Vite ! *(à Théodule)* Jules ne sera pas fâché de mon abandon ?

THEODULE

Fâché ?...Mais non, mais non...au contraire. Il sera enchan...je veux dire, il sera heureux de vous savoir hors de danger, échapper à la maladie infâme qui rôde autour de vous en ce moment. *(bruits à la porte, madame Gribois entre. Théodule, à part)* Fichtre ! voilà ma-

man. Pourvu qu'elle n'aille pas tout gâter. *(haut)* C'est toi mère. Tu vois, mademoiselle Uranie et M. Labossée se disposent à nous quitter...

Madame GRIBOIS *(avec joie)*

Ah !... *(banale)* Mais vous avez bien le temps. Vous reviendrez ?

LABOSSEE

J'crois ben qu'nous reviendrons ! Et Jules ? comment est-il ?

URANIE

Est-ce que ça commence à paraître sur sa figure ?

Madame GRIBOIS *(étonnée)*

Jules ? Mais il va...

THEODULE

Il va très mal, très mal... Il délire...

LABOSSEE

L'pauvre bougre !

URANIE *(sanglotant)*

Vous allez voir que j'vas l'perdre encore celui-là... J'me marierai jamais, moé, jamais !

Madame GRIBOIS *(à part)*

Qu'est-ce qu'elle dit ?

LABOSSEE *(à Madame Gribois)*

Et c'est ben la picote qu'il a, vot'garçon ?

Madame GRIBOIS

La picote ? Jules ?

THEODULE *(vivement)*

La picote "maxima", c'est-à-dire la plus terrible, celle qui ne pardonne pas, qui s'agrippe à tout le monde et laisse une marque indélébile partout où elle a passé.

URANIE *(donnant le chapeau à son père)*

Allons-nous-en. Nous reviendrons, madame, nous reviendrons. Viens p'pa. On prendra Gustave en passant.

THEODULE *(les reconduisant)*

Croyez que je regrette...

Madame GRIBOIS

Ah oui ! ah oui ! *(à part)* Je ne comprends pas, mais ça doit être un truc de Théodule. *(haut)* Justine va vous ouvrir la porte.

LABOSSEE *(revenant)*

Tonnerre ! j'ai pas peur de ça, moé, la picote ! Y s'ra pas dit que j's'rai parti sans lui avoir dit bonjour à Jules ! J'veux l'voir.

THEODULE *(à part)*

Cristi ! *(haut)* Et je ne vous en empêcherai pas. Mais vous jouez gros jeu. Vous risquez d'emporter les germes de la maladie avec vous.

URANIE

Oui, oui, c'est vrai. Viens-t'en p'pa... Viens-t'en. *(ils sortent : Uranie rapidement, Labossée à regret, suivis de madame Gribois)*

SCENE XLI

THEODULE, JUSTINE

THEODULE

Ouf ! ce n'est pas vingt-cinq dollars que j'aurais dû demander pour vous débarrasser de ces gens-là, c'est cent dollars ! Ah fichtre ! *(il sonne)* Aux autres maintenant.

JUSTINE *(entrant)*

C'est vous qui avez sonné, M. Théodule ?

THEODULE

Oui, Justine. Les Labossée sont partis ?

JUSTINE

Je ne sais pas ce qu'on leur a dit, mais ils se sauvent comme si la maison était en feu.

THEODULE

Allons ! tant mieux, tant mieux ! Et maintenant, Justine, va ouvrir la porte du boudoir, et dis à la demoiselle que j'y ai enfermée, de venir au salon. Va. Il faut faire vite et bien.

JUSTINE

J'y vais. _(elle sort)_

SCENE XLII

THEODULE, puis GRIBOIS, puis JULES

THEODULE *(seul)*

Qu'est-ce que je vais lui conter à Poétique ?...Je ne peux pas me servir toujours du même moyen. Voyons: *(il chante)* la, la, la, la, ! tra la... Bon ! le voici le moyen ! Qu'elle vienne, Poétique, qu'elle vienne...

GRIBOIS *(passant la tête à la porte)*

Psist ! Théodule ? Dis-donc ? sont-ils partis les Sans-Chagrin ?

THEODULE *(allant vers lui)*

Qu'est-ce que tu viens faire ici, père ? Veux-tu donc me faire gâter mes effets ?

GRIBOIS

Ne te fâche pas. Mais je m'ennuie dans la chambre de Jules, moi, et d'ailleurs je me cache bien, tu sais.

THEODULE

Oui, ça paraît. Et Jules ?

GRIBOIS

Jules ? il grelotte de peur dans sa chambre. Ah ! si tu crois que c'est amusant de lui tenir compagnie ! Oh ! la la.

THEODULE

Vous n'avez rien monté pour vous distraire ?

GRIBOIS

Nous avons bien quelques bouteilles de fine, là-haut, mais Jules ne peut pas enfoncer les bouchons, et quant à moi, je n'ai même pas essayé. J'ai mal au pouce. Mais j'en ai descendu une... *(passant une bouteille à Théodule)* Si tu l'enfonçais ce bouchon-là, hein ? Ça te connais, toi, hein ?

THEODULE

Donne. J'enfonce. Mais que je fasse vite, car j'entends Justine qui revient avec Poétique. *(il enfonce le bouchon de la bouteille, puis la repasse à Gribois)* Et maintenant, remonte, père, et ne revient pas ici avant que je t'appelle.

GRIBOIS

Ne crains rien. *(il disparaît, puis revient aussitôt)* Et tu sais, la Desrêves ? Par la fenêtre. A bas, Poétique ! *(il disparaît)*

SCENE XLIII

THEODULE, Mlle DESREVES

Mlle DESREVES *(entrant furieuse)*

Je veux savoir quel est le polisson, le mauvais plaisant qui s'est permis de m'enfermer à clef dans ce boudoir, et m'y a tenu pendant une heure au moins. Je veux le savoir afin que je le fasse chasser d'ici par M. Jules, si

c'est un domestique ; le faire punir sévèrement, si c'est un membre de la famille. Dites, le connaissez-vous, M. Théodule ? Ah ! le bandit !

THEODULE

Calmez-vous, mademoiselle. Vous avez d'autant plus besoin de calme que je suis chargé par ma famille de vous confier un effroyable secret. Vous connaissez mon frère Jules depuis longtemps déjà, par correspondance ; mais vous ignorez encore son état. Certes, il a pour vous des sentiments affectueux, mais...

Mlle DESREVES

Il m'aime, vous dis-je ! il m'adore ! Continuez, monsieur, continuez.

THEODULE

Malheureusement il y a une chose que mon frère ne vous a pas dite, une chose grave...et voilà pourquoi mes parents m'ont demandé de vous en faire part moi-même.

Mlle DESREVES

Mon Dieu ! cette gravité !...Qu'est-ce donc ?

THEODULE *(avec force)*

Bronzez-vous le coeur, mademoiselle, cuirassez-vous l'âme ! Mon frère, depuis un grave accident qui lui arriva jadis, a des instants de...des absences, des moments de colères folles, de folie enfin. Il.....

Mlle DESREVES *(calme)*

Bah ! je lui ferai bien passer ça !

THEODDULE

Mais je dis "instants de folie" c'est pour ne pas vous effrayer. Sa folie est parfois furieuse... furieuse vous entendez ? furieuse à tel point qu'un jour on l'a trouvé en train d'égorger un.....

Mlle DESREVES *(épouvantée)*

Ah ! mon Dieu ! Mais c'est affreux ça ! Vraiment vous l'avez surpris en train d'égorger un homme ?

THEODULE

Un homme ? Non, mademoiselle, pas un homme. Mais c'aurait été un homme qu'il l'aurait égorgé quand même. Quand il ne tue pas, il déchire, il égratique, il met le linge en pièces, il rugit, il miaule, il aboie, il baratte, il braie. Enfin, il faut, à ces moments-là, l'enfermer dans un cabinet capitonné.

Mlle DESREVES

Ah mais c'est sérieux, alors ? Et ça le prend souvent ces crises-là ?

THEODULE

Hélas ! de plus en plus souvent. Ainsi ce soir, tandis que nous étions sortis, il a eu une crise effroyable. C'est lui sans doute qui vous a enfermé dans le boudoir. C'est une idée fixe chez lui de fermer les portes à clef sur les personnes.

Mlle DESREVES

Et il est dangereux ? vraiment dangereux ?

THEODULE

Puisque je vous dis qu'il faut l'enfermer quand il a des crises. *(bruit à la porte du fond. Jules paraît, une bouteille à la main. Il est un peu gris)*

SCENE XLIV

THEODULE, Mlle DESREVES, JULES

JULES *(il appelle doucement)*

Théodule !...hic !...peux pas ouvrir...peux pas enfoncer ce bouchon-là...hic !

THEODULE *(à part)*

Patatra ! Mais il est gris, je crois bien, il est gris ? Mais alors il va tout gâter. *(il lui fait des signes)* Va-t'en. Mais va-t'en donc !

MlleDESREVES *(assise le dos tourné à Jules)*

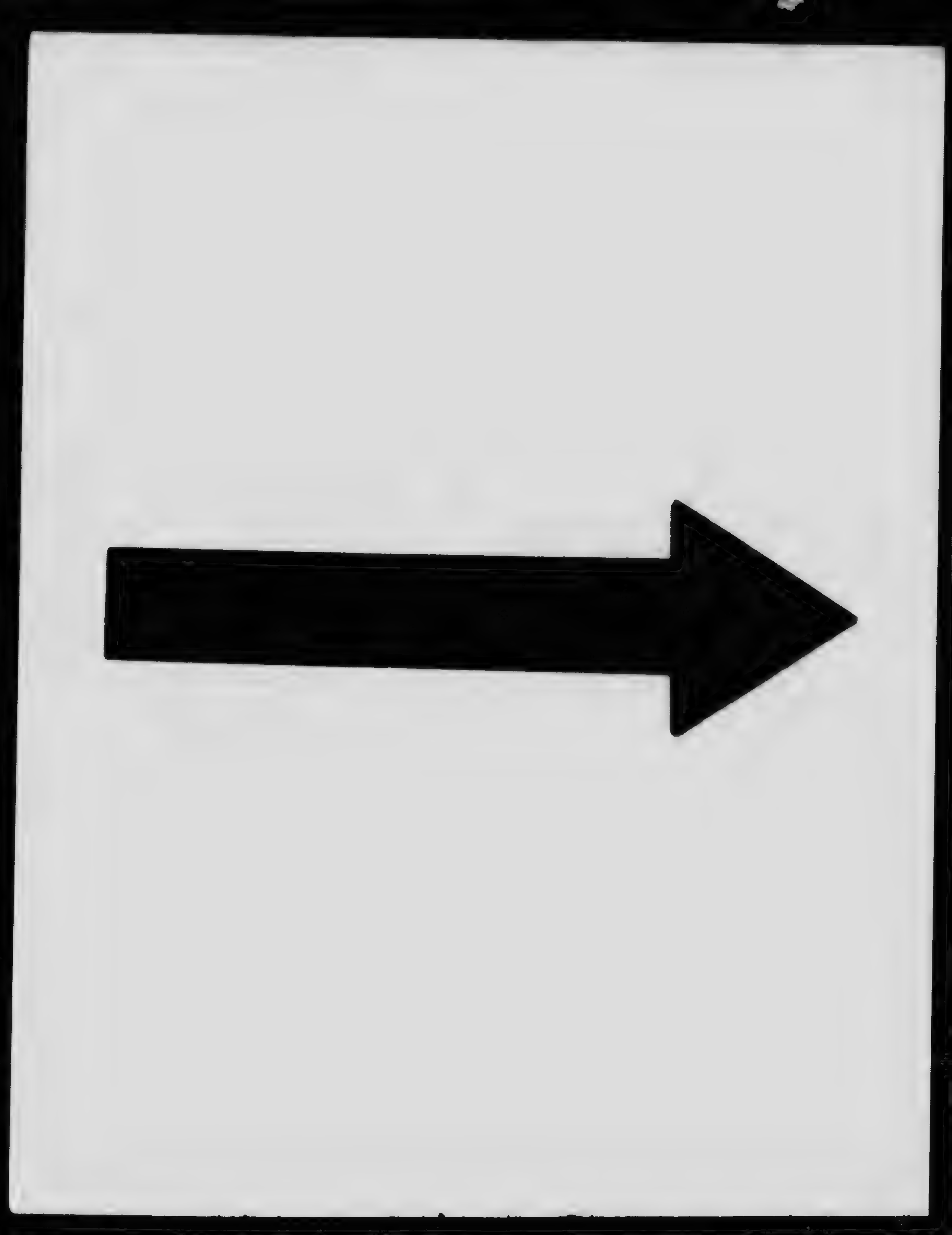
Le pauvre, pauvre garçon ! Et vous dites, M. Théodule qu'en ce moment il est enfermé ?

THEODULE *(tout en faisant des gestes à l'adresse de Jules)*

Dans le cabinet capitonné, oui, mademoiselle. *(à Jules presque haut)* Mais va-t'en donc, animal !

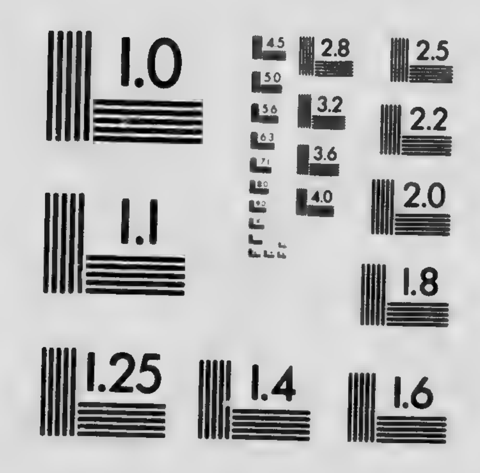
Mlle DESREVES

Hein ! De qui parlez-vous donc, monsieur ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







THEODULE *(vivement)*

Heu !...c'est...c'est une mouche...une mouche qui se permettait de se promener sur mon nez. Alors, moi, j'ai dit : animal, quoi !...*(il recule vers la porte où est Jules, et dit à demi-voix)* Qu'est-ce que tu veux,toi ?

JULES

C'est... c'est le bouchon qui... qui... hic... qu'on ne peut pas en.... enfoncer... hic.... Alors, papa m'a dit : va demander à Théodule. Il sait déboucher... lui... hic !

THEODULE

Va-t'en ! va-t'en ! Je suis en train de te débarrasser de Poétique. Voyons Jules une minute encore.

JULES *(plus haut)*

Poétique ! j'm'en fous ! Ouvre..ouvre-moi cette bouteille.

Mlle DESREVES

Avec qui parlez-vous donc M. Théodule ? *(elle se retourne et aperçoit Jules)* Ah ! M. Jules ! Mais il n'est pas enfermé alors ? Il n'est pas fou !

JULES *(furieux)*

Fou, moi ? Par la fenêtre Poétique ! par la fenêtre !

THEODULE *(bas à Desrèves)*

Pas fou ? Mais regardez-le donc ! Il vient d'enfoncer la porte du cabinet où il s'est grisé. Et vous savez quand il est ivre, Jules, il est encore plus dangereux. Il va se passer des choses horribles tout à l'heure.

JULES *(avançant)*

Par la fenêtre...Poétique...hic !...

Mlle DESREVES *(s'éloignant)*

Ah mon Dieu ! mais il va m'égorger aussi, ce vilain homme ! Par la fenêtre, a-t-il dit, par la fenêtre ! Sauvez-moi, M. Théodule ! sauvez-moi, le voilà qui vient.

THEODULE

Que voulez-vous que je fasse ? Pour empêcher un malheur, il faut que je le retienne..que je l'emmène. Tenez, sauvez-vous par là. Vous trouverez en bas, ma mère qui vous dira ce qu'il faut faire. Vite ! Allez.

Mlle DESREVES *(ramassant ses effets)*

Ah ! l'horreur ! *(elle sort à la hâte)*

SCENE XLV

THEODULE, JULES, puis Justine

JULES *(s'avançant)*

Dis donc, Théodule... Si tu... hic... si tu enfonçais ce bouchon ?

THEODULE *(très content)*

Allons ! elle est enfin partie, la Pleind'rêves !.... Entends-tu, Jules ? elle est partie, Poétique ! Ils sont partis les Labossée, dit Belhumeur, dit Sans-Chagrin ! Va le dire à papa. Hein ! qu'est-ce que cela ? *(on entend chanter Riffard dans la coulisse)*

Verse, verse, verse encore
De ce vin de Bourgogne....

JULES *(terrifié)*

Le vieux Rifflard ! Mais il n'était donc pas parti celui-là ?

THEODULE

Pardon. Ce n'est pas son nom Rifflard. C'est Riffard, Riffard. Et s'il n'est pas encore parti, c'est que j'ai quelque chose à lui demander. En attendant, et comme il peut entrer ici, je te conseille de t'en aller au plus tôt. S'il te rencontrait, il pourrait bien te faire repentir d'avoir fleuretté si longtemps avec sa fille pour des prunes...

JULES

C'est dommage. Elle est gentille, Rosine. Mais j'y pense. Maintenant que Poétique et Uranie sont parties, si je revenais à Rosine ?

THEODULE *(à part)*

Zut ! L'entendez-vous ? *(haut)* Allons donc ! Est-ce que cela te serait possible maintenant ? Mais il t'en veut à mort, Riffard, il est furieux, il te tuerait....

JULES

Tu crois ? Mais il chante.

THEODULE

Il chante, il chante. Mais cet homme-là chante toujours quand il est furieux. Je t'en avertis, ne l'attends pas.... Remonte.

JULES *(avec un soupir)*

Eh bien ! renvoie-les aussi.... hic ! Mais auparavant que je remonte, enfonce-moi ce bouchon, veux-tu ?

THEODULE *(riant)*

Ça te console ?

JULES

Oui,.... hic.... Ça con... console....

THEODULE

Dis donc Jules ? Qui est-ce qui a du talent ?

JULES

C'est.... c'est toi... hic ! c'est toi....

THEODULE *(enfonçant le bouchon)*

Bon ! Et maintenant va-t'en, hein ? Et soyez sages là-haut. Surtout ne revenez que quand je vous ferai appeler ?

JULES

Ne crains rien, mon cher Théodule, mon petit...Théo... Théodule... *(fausse sortie)*

RIFFARD *(dans la coulisse)*

Laisse-moé entrer, Rosine. J'veux voir un peu celui qui m'a enfermé comme ça, dans la cuisine. J'veux voir ce Jules et lui flanquer une raclée. Ah ! y veut nous chasser ! Eh ben attends un peu, mon p'tit !

JULES *(effrayé)*

Hein ? qu'est-ce qu'il dit le vieux ? Théodule ! Mon cher Théodule.... mon petit.....

THEODULE *(joyeux)*

Fichtre ! le bonhomme est furieux ! Je te l'ai dit. Allons, sauve-toi, mon vieux, sauve-toi. J'arrangerai ton affaire. *(Jules sort)*

SCENE XLVI

THEODULE, RIFFARD, ROSINE

RIFFARD *(entrant, suivi de Rosine)*

M. Théodule, vous êtes un zigue, vous, un bon zigue. Vous saviez que j'avais faim, que j'avais soif, et pour lorsque, subséquemment, vous m'avez conduit à la cuisine où j'me suis bourré. Non ! mais j'me suis t'y bourré ! Mais pourquoi qu'on m'a enfermé à clef ?

THEODULE *(embarrassé)*

C'était.... heu.... c'était pour empêcher qu'on vous dérangeât.

RIFFARD

Ah ! c'tait pour ça ? Ben, ça c'est gentil, par exemple *(à Rosine)* Dis donc Rosine, l'Théodule est ben plus gentil qu'le Jules ?, l'autre ?

ROSINE

Allons-nous-en, papa... Tu vois bien qu'on se moque de nous ici.

THEODULE *(à part)*

Fichtre ! elle n'est pas bête, la petite ! *(haut)* Mais non... mais non, mademoiselle, nous ne nous moquons pas de vous. Je vous assure que, pour ma part, je serais

plutôt porté à vous.... à vous complimenter. *(a part)* Est-elle jolie, la mâtine ! Quel dommage qu'elle ait un père comme celui-là !

ROSINE

Pardon, monsieur, mais je vois bien, et votre mère me l'a fait entendre joliment, vous savez,—que je ne suis pas celle que M. Jules attendais. J'en ai eu, tout d'abord, un peu de chagrin, mais depuis que... que je l'ai vu, que je lui ai parlé, il ne me fait plus rien de retourner chez moi.

RIFFARD

Mais il le regrett'ra, l'Jules, il le regrett'ra. C'pas pour rien q'ma fille à été élevée dans l'premier couvent d'Montréal.

ROSINE

Oh ! père !

RIFFARD

Et puis, il n'sait pas M. Jules. *(bas à Théodule)* J'donne cinq mille dollars de dot à ma fille l'jour de son mariage.

RIFFARD

Je t'en prie papa, allons-nous-en.

THEODULE *(à part)*

Cinq mille dollars ! Diable ! Mais elle embellit tout le temps, Rosine. *(haut)* Vous avez raison, mademoiselle Jules ne méritait pas pareille fortune. Mais...

ROSINE

Oh ! ne le défendez pas. Je suis venue, j'ai vu, j'ai compris. M. Jules est bien gentil, mais....

RIFFARD

Non, y est pas gentil. Celui qu y est gentil, c'est lui. *(il montre Théodule)*

THEODULE

Je ne sais pas si votre père n'est pas un flatteur, mais ce que je sais bien, c'est que, dès votre arrivée ici, vous avez fait sur moi une impression.... hum.... une impression profonde, et....

ROSINE

Vous êtes un moqueur incorrigible, M. Gribois, mais il y a des choses dont il ne faut pas se moquer. Vous savez le proverbe : L'amour qu'on veut avoir....

THEODULE *(vivement)*

....hâte celui qu'on a....

ROSINE *(riant)*

Vous voyez ! Encore un calembour !

THEODULE

Pardon ! C'est le dernier que je fais. Mais laissez-moi vous dire que je n'ai jamais songé à me moquer de vous.

ROSINE

C'est vrai : vous avez été charmant pour moi.

RIFFARD

Et pour moé, donc ? J'ai t'y mangé à la cuisine ! Non, mais j'ai t'y mangé !

THEODULE

Eh bien, si je vous ai paru charmante, comme vous avez le bonté de me le dire, c'est à cause de l'impression que vous avez faite sur moi, et dont je parlais tout à l'heure. Je n'osais cependant me prononcer, croyant que... que vous aimiez mon frère....

ROSINE *(pensive)*

J'aimais ses lettres.

RIFFARD

Ça t'apprendra à fleuretter par correspondance !

THEODULE

Si vous aimiez ses lettres, vous... vous aimerez peut-être... Ecoutez moi, mademoiselle : je ne veux pas vous laisser partir ainsi, sans m'avoir entendu, compris... *(à Riffard)* Monsieur Riffard, j'ai le bonheur de vous demander la main de Mademoiselle Rosine. Je ne vous promets pas de l'aimer plus qu'en ce moment, parce que c'est impossible ; mais je vous jure bien, par exemple, que pas une femme ne sera plus heureuse,—et plus rieuse, et plus délicieuse,—que votre fille !

RIFFARD

Parle-t'y ben, c'gas-là, hein ? Ben, ça m'va assez à moé. Ça m'va même très ben. Qu'est-ce qu'en dit la p'tite ?

ROSINE

Mais père !

THEODULE *(avec chaleur)*

Je vous aime, mademoiselle... Ecoutez-moi : je vous aime, et si vous voulez bien m'aimer un peu, cela fera un si grand amour, que tout le monde, et même Jules, aimera autour de nous. Nous marierons Jules à quelque gentille correspondante. Nous gâterons la maman et le papa Gribois ; nous ouvrirons tout grands nos coeurs à la douceur de vivre, et votre père.... heu.... votre père nous...

RIFFARD *(un peu ému)*

L'père Riffard, quand se fille s'ra mariée, r'tourn'ra à sa ferme, là-bas, dans sa paroisse...

THEODULE *(content)*

Où nous irons vous voir, beau-père, où nous irons vous voir.

ROSINE

Mais monsieur ! Etes-vous drôle ! Nous nous connaissons à peine.

THEODULE

Vous ne connaissiez pas mon frère Jules, non plus, et cependant...

ROSINE

Je le connaissais par ses lettres.

THEODULE

Mais ses lettres ! ses lettres ! Si je vous disais qu'elles ne sont pas de lui "ses" lettres ! Quelles sont de moi ? *(à part)* Tant pis pour Jules !

ROSINE

De vous ? De vous ? Mais comment celà ?

RIFFARD

Tiens ! tiens ! Ah ben ! ça m'étonne pas, moé !

THEODULE

Ces lettres, Jules les prenait toutes faites dans un volume que j'ai fait paraitre voilà quelque temps. Quand il vous disait"Je t'aime", par conséquent, c'était moi qui vous le disais...

ROSINE

Oh ! monsieur Théodule !

THEODULE

Ainsi, vous me permettez ?... Vous ne dites pas non ? Vous pouvez m'aimer ?

RIFFARD

C'histoire ! Vous voyez donc pas qu'elle a déjà commencé !

ROSINE *(se laissant aller)*

Et vos parents ?

THEODULE

Mes parents seront enchantés. Vous avez vu, déjà, que ma mère vous avait prise en affection : elle vous aimera demain presqu'autant que moi. Quant à mon père, il vous adorera.

ROSINE

Mais M. Jules ?

RIFFARD

Foin ! M. Jules.

THEODULE

Voilà !... Ah ! tenez, voici ma mère. *(entre Madame Gribois)* Mère, je te présente ma fiancée, mademoiselle Rosine.

SCENE XLVII

Les mêmes, Madame GRIBOIS

Madame GRIBOIS *(surprise)*

Ta fian... Théodule, ta fiancée ?

THEODULE

Parfaitement je viens de la demander en mariage.

RIFFARD

Et subséquemment j'lui ai donné ma permission. Ah ! oui !

THEODULE *(à sa mère)*

Tu es contente ?

Madame GRIBOIS

C'est-à-dire que j'en suis on ne peut plus heureuse. Cette chère petite ! Et moi qui cherchais à vous éloigner.

ROSINE

Ne parlons plus de ça. Ah ! Madame ! ce que je suis confuse de tout ce qui m'arrive !

Madame GRIBOIS

Nous vous aimerons bien.

THEODULE *(à Riffard)*

Dites donc ? Puisque nous sommes fiancés, vous me permettez de l'embrasser, n'est-ce pas ?

RIFFARD

C'est pas défendu... *(regardant vers le fond)* Mais attendez, attendez ! V'là l'Jules qui s'amène avec M. Gribois. J's'rais curieux de voir la grimace qu'y va faire en apprenant la nouvelle.

Madame GRIBOIS

Ce sont eux, en effect. Mais qu'est-ce qu'il a Jules ? Il chancelle, il titube. *(entrent Jules et Gribois...Les deux sont légèrement ivres)* Que veut dire...

XLVIII

Les mêmes, JULES, GRIBOIS

THEODULE

Ce n'est rien, maman, ce n'est rien. Jules, qui ne peut rien réussir, pas même une griserie, a voulu noyer son chagrin et père l'y a aidé. Mais c'est à mon tour de me griser, maintenant, et, ma foi, je me grise, je me grise allez ? *(il embrasse Rosine)*

JULES *(à son père)*

Hein ! Il embrasse la petite, Théodule ?

THEODULE *(à Jules)*

Et pourquoi pas ? Puisque c'est mon bien...

GRIBOIS

Son bien ! Le veinard ! *(à Riffard)* C'est vrai ça ?

RIFFARD

Que j'vous l'assure subséquemment. Y vient d'la d'mander en mariage...

JULES *(suffoqué)*

Il l'a demandé en...

GRIBOIS

Fichtre ! il va bien, Théodule ! *(à sa femme en l'entraînant)* Dis-donc ? il me paraît courageux tout de même Théodule. *(Jules s'approche, Riffard, Rosine et Théodule forment un groupe et causent)*

Madame GRIBOIS

Courageux ? Est-ce qu'elle n'est pas jolie, la petite ?

GRIBOIS

Ah ! oui, certes ! Le veinard ! Non, mais est-il veinard, ce Théodule !

JULES *(furieux)*

Veinard ? Dites donc que c'est un traitre.

GRIBOIS

Tu n'es pas content ? *(à sa femme)* Imagine-toi que ce gaillard-là n'est pas content. *(plus bas)* Mais le père ? le père Riffard ? Est-ce que Théodule l'a demandé en mariage aussi ?

Madame GRIBOIS

Le père Riffard donne à sa fille une dot de cinq mille dollars, et, sitôt la noce terminée, retourne à sa ferme. Voilà.

JULES

Sacré nom d'un chien ! Eh bien, et moi ? Qu'est-ce que je fais dans tout ça, moi ?

GRIBOIS

Toi ? Eh bien, toi, mon vieux, regarde. N'est-ce pas que c'est beau ce tableau-là ?

THEODULE *(embrassant Rosine)*

Et que c'est bon !

JULES *(revenant aussi)*

Ah ça, mais dites-donc ! Il abuse, Théodule, il abuse. Il la mange cette enfant, positivement, il la mange !

GRIBOIS

Et il fait bien, fichtre ! On partagerait.

THEODULE *(se retournant)*

Que veux-tu, mon vieux Jules ? Tu sais l'appétit ? l'appétit, comme dit le proverbe, vient en mangeant. . . !

FIN

Achevé d'imprimer
le dix-neuf février mil neuf cent seize
aux ateliers de
L'Imprimerie Canadienne
1123, rue Wellington, 1123
Ottawa, Ont.